

Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



herodote.net

herodote.net vous propose ses ouvrages numériques sous deux versions différentes, lisibles à tout instant sur tous vos appareils (ordinateur, tablette, liseuse et smartphone). Ces versions vous offrent une navigation interactive, des liens vers des contenus externes (nécessite une connexion internet) et un système d'annotation et de signets.

Le format **pdf**, format standard Adobe©, est similaire à un livre imprimé. Sa mise en page étant fixe, nous vous recommandons sa lecture sur ordinateur et/ou tablette. Téléchargez au préalable le logiciel Adobe Reader (gratuit) pour plus de confort.

Le format **epub**, format ouvert, s'adapte à la taille de l'écran, même petit. Il vous permet de modifier – selon les options de votre appareil –, la police d'écriture, la taille de caractères, la couleur du fond ou encore de régler les marges ou l'interlignage.



Les **Amis d'herodote.net** peuvent découvrir en grand format les illustrations marquées d'une loupe sur simple clic après s'être identifiés (connexion requise).

[Pour plus d'informations](#)

Mémorial de Sainte-Hélène

Par le comte de Las Cases

Tome II

Du manuscrit au Mémorial

Nous avons encadré d' { accolades } et marqué de l'idéogramme  tous les passages du Mémorial qui ont été repris du manuscrit initial.

Ce manuscrit a été rédigé à Sainte-Hélène par le comte de Las Cases, annoté par Napoléon, confisqué par les Anglais et restitué enfin au comte à la mort de l'Empereur.

Sa copie a été retrouvée dans des conditions romanesques par la Fondation Napoléon et éditée le 5 octobre 2017 chez Perrin.

La comparaison du manuscrit et du Mémorial permet de distinguer les informations engrangées à Sainte-Hélène de celles qui sont tirées des enquêtes ultérieures du comte de Las Cases... et de son imagination.

Jean-Marc Simonet,
herodote.net

Sommaire

Jeudi 7 au samedi 9 septembre 1815. Uniformité. – Ennui. – L'Empereur se décide à écrire ses *Mémoires*.

Dimanche 10 au mercredi 13 septembre 1815. Vents alizés. – La Ligne.

Jeudi 14 au lundi 18 septembre 1815. Orage. – Libelles contre l'Empereur. – Leur examen – Considérations générales.

Mardi 19 au vendredi 22 septembre 1815. Emploi de nos journées.

Samedi 23 au lundi 25 septembre 1815. Phénomène du hasard. – Passage de la Ligne. – Baptême.

Mardi 26 au samedi 30 septembre 1815. Prise d'un requin. – Examen de l'*Anti-Gallican*. – Ouvrages du général Wilson. – Pestiférés de Jaffa. – Traits de la campagne d'Égypte. – Esprit de l'armée d'Égypte. – Berthier. – Railleries des soldats. – Dromadaires. – Mort de Kléber. – Jeune Arabe. – Philipeaux et Napoléon, singularités. – À quoi tiennent les destinées. – Caffarelli, son attachement pour Napoléon. – Réputation de l'armée française en Orient – Napoléon quittant l'Égypte pour aller gouverner la France. – Expédition des Anglais. – Kléber et Desaix.

Dimanche 1^{er} au mardi 3 octobre 1815. Nature des dictées de l'Empereur.

Mercredi 4 au samedi 7 octobre 1815. Singulière bizarrerie du hasard.

Dimanche 8 au mercredi 11 octobre 1815. Murmures contre l'amiral. – Examen d'un nouvel ouvrage. – Réfutations. – Réflexions.

Jeudi 12. – Vendredi 13 octobre 1815.

Samedi 14 octobre 1815. Vue de Sainte-Hélène. Dimanche 15 octobre 1815. Arrivée à Sainte-Hélène.

Séjour à Briars.

Depuis le 16 novembre 1815, jour du débarquement à Sainte-Hélène, jusqu'au 9 décembre, veille de la translation à Longwood. Espace d'un mois et vingt-quatre jours.

Lundi 16 octobre 1815. Débarquement de l'Empereur à Sainte-Hélène.

Mardi 17 octobre 1815. L'Empereur se fixe à Briars. – Description – Situation misérable.

Mercredi 18 octobre 1815. Description de Briars. – Son jardin. – Rencontre des petites demoiselles de la maison.

Jeudi 19. – Vendredi 20 octobre 1815. Sur la jeunesse française. – L'Empereur visite la maison voisine. – Naïvetés.

Samedi 21 octobre 1815. L'amiral vient voir l'Empereur.

Dimanche 22 au mardi 24 octobre 1815. Horreurs et misères de notre exil. – Indignation de l'Empereur. – Note envoyée au gouvernement anglais.

Mercredi 25 au vendredi 27 octobre 1815. Vie de Briars, etc. – Nécessaire d'Austerlitz. – Grand nécessaire de l'Empereur. – Son contenu. – Objets, libelles contre Napoléon, etc., abandonnés aux Tuileries.

Samedi 28 au mardi 31 octobre 1815. L'Empereur commence la campagne d'Égypte avec le Grand-Maréchal. – Anecdotes sur brumaire, etc. – Lettre du comte de Lille. – La belle duchesse de Guiche.

Mercredi 1^{er} au samedi 4 novembre 1815. Emploi des journées. – Conseil d'État, Scène grave ; Dissolution du Corps législatif en 1813. – Sénat.

Dimanche 5 novembre 1815. Paroles vives. – Circonstances caractéristiques.

Lundi 6 novembre 1815. Sur les généraux de l'armée d'Italie. – Armée des anciens, Gengis-Khan, etc. – Invasions modernes. – Caractère des conquérants.

Mardi 7 novembre 1815. Idées, projets, insinuations politiques, etc.

Mercredi 8 novembre 1815. Contrariétés. – Réflexions morales.

Jeudi 9 novembre 1815. L'Empereur fait renvoyer les chevaux.

Vendredi 10 novembre 1815. Respect au fardeau.

Samedi 11 au lundi 13 novembre 1815. Conversations de minuit, au clair de lune, etc. – Les deux Impératrices. – Mariage de Marie-Louise. – Sa maison. – Duchesse de Montebello. – Mme de Montesquiou. – Institut de Meudon. – Sentiments de la maison d’Autriche pour Napoléon. – Anecdotes recueillies en Allemagne depuis le retour en Europe.

Mardi 14 novembre 1815. Petits détails intérieurs, etc. – Réflexions.

Mercredi 15 novembre 1815. Détails très privés, etc., etc. – Rapprochement bien bizarres.

Jeudi 16 novembre 1815. Sur le faubourg Saint-Germain, etc. – L’Empereur sans préjugés, sans fiel, etc. – Paroles caractéristiques.

Vendredi 17 novembre 1815. Sur les officiers de sa maison, en 1814, etc. – Projet d’adresse.

Samedi 18 novembre 1815. Idée de l’Empereur de se réserver la Corse. – Opinion sur Robespierre. – Idées sur l’opinion publique. – Intention expiatoire de l’Empereur sur les victimes de la révolution.

Dimanche 19 novembre 1815. Cascade de Briars.

Lundi 20 novembre 1815. Première et seule excursion durant le séjour à Briars. – Bal de l’amiral.

Mardi 21. – Mercredi 22 novembre 1815. Ma conduite durant l’île d’Elbe.

Jeudi 7 au samedi 9 septembre 1815.

Uniformité. – Ennui. – L'Empereur se décide à écrire ses *Mémoires*.



{ Nous continuions toujours notre navigation, sans que rien vînt interrompre l'uniformité qui nous entourait, tous nos jours se ressemblaient ; l'exactitude de mon journal pouvait seule me laisser savoir où nous en étions du mois et de la semaine. Heureusement le travail remplissait tous mes moments, et la journée coulait avec une certaine facilité. Les matériaux que j'amassais dans la conversation de l'après-dînée, ne me laissaient pas de temps perdu jusqu'à celle du lendemain.

Cependant l'Empereur savait que je travaillais beaucoup ; il soupçonnait même l'objet de mon occupation ; il voulut s'en assurer, et prit connaissance de quelques pages ; il n'en fut pas mécontent. Mais, revenant plusieurs fois sur le même sujet, il trouvait qu'un tel journal serait plus intéressant qu'utile ; que les événements militaires, par exemple, tirés ainsi de seules conversations courantes, seraient toujours maigres, incomplets, sans objet et sans résultat, de pures anecdotes souvent puérides, au lieu d'opérations et de résultats classiques. Je saisis avidement l'occasion favorable, j'abondai dans son sens, j'osai suggérer l'idée qu'il me dictât les campagnes d'Italie : « Ce serait un bienfait pour la patrie, un vrai monument de la gloire nationale. Nos moments étaient bien oisifs, nos heures bien longues, le travail les tromperait ; quelques instants pourraient n'être pas sans charmes. » Ce devint alors le sujet de conversations prises et reprises plusieurs fois.

Enfin l'Empereur se décida, et le samedi 9 septembre 1815, me faisant venir dans sa chambre, il me dicta, pour la première fois, quelque chose sur le siège de Toulon : on le trouvera aux campagnes d'Italie,

qui formeront un ouvrage séparé, sans que cela intervienne en rien dans les anecdotes que je continuerai de consigner ici, quand l'occasion s'en présentera.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 10 au mercredi 13 septembre 1815.

Vents alizés. – La Ligne.

Lorsqu'on approcha des tropiques, on rencontre ce qu'on appelle les vents alizés, vents éternellement de la partie de l'Est. La science explique ce phénomène d'une manière assez satisfaisante. Lorsqu'en venant d'Europe on commence à atteindre ces vents, ils soufflent du Nord-Est ; à mesure qu'on s'avance vers la Ligne¹, ils se rapprochent de l'Est ; on a généralement à craindre des calmes sous la Ligne. Lorsqu'elle est dépassée, les vents gagnent graduellement vers le Sud, jusqu'au Sud-Est ; et, quand enfin on dépasse les tropiques, on perd les vents alizés, et l'on rentre dans les vents variables, comme dans nos parages européens. Le bâtiment, qui, venant d'Europe, se dirige sur Sainte-Hélène, est toujours poussé vers l'Ouest par ces vents constants de l'Est. Il serait bien difficile qu'il pût atteindre cette île par une route directe : il n'en a pas même la prétention ; il pousse sa pointe jusque dans les parages variables du midi, et gouverne alors vers le cap de Bonne-Espérance, de manière à rencontrer les vents alizés du Sud-Est, qui le ramènent vent arrière sur Sainte-Hélène.

Or, il y a deux systèmes pour aller trouver les vents variables du Sud : c'est de couper la Ligne du vingt au vingt-quatrième degré de

1. L'équateur. (*JMS*)



🔍 Carte de l'Océan Atlantique, des Îles du Cap Vert au cap de Bonne-Espérance, indiquant la direction des vents alizés et la position de l'île de Sainte-Hélène.

longitude, méridien de Londres ; les partisans de cette route disent qu'on y est moins exposé au calme de la Ligne, et que, si elle vous présente le désavantage de vous porter souvent jusqu'à la vue du Brésil, elle vous fait alors franchir cet espace en beaucoup moins de temps. L'amiral Cockburn, qui penchait à croire cette route un préjugé et une routine, se décida pour le second système qui consistait à prendre beaucoup plus à l'Est ; et d'après des exemples particuliers, qui lui

étaient connus, il chercha à couper la Ligne vers les deuxième ou troisième degrés de longitude. Il ne doutait pas, dans sa route vers les vents variables, de passer assez près sous le vent de Sainte-Hélène, pour raccourcir de beaucoup son chemin, si même il ne parvenait à l'atteindre, en courant des bords, sans sortir des vents alizés.

Les vents, qui, à notre grand étonnement, passèrent à l'Ouest, circonstance que l'amiral nous dit être plus commune que nous ne pensions, vinrent encore favoriser son opinion ; il abandonna les mauvais marcheurs de son escadre, à mesure qu'ils restèrent de l'arrière, et ne songea plus lui-même qu'à gagner sa destination avec le plus de célérité possible.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 14 au lundi 18 septembre 1815.

Orage. – Libelles contre l'Empereur. – Leur examen – Considérations générales.

Après de petits vents et quelques calmes, le 16 nous eûmes un orage de pluie très considérable ; il fut la joie de l'équipage. Les chaleurs étaient extrêmement modérées ; on eût pu même dire qu'à l'exception de Madère, nous avons constamment joui d'une température fort douce. Mais l'eau était fort rare à bord, par motif d'économie précautionnelle ; on s'empessa de profiter de cet orage pour en recueillir autant qu'on put ; chaque matelot chercha à s'en faire une petite provision. Le fort de l'orage tomba au moment où l'Empereur, après son dîner, venait faire sa promenade habituelle sur le pont ; cela ne l'arrêta pas, seulement il fit apporter la fameuse redingote grise que les Anglais ne considéraient pas sans un vif intérêt. Le Grand-Maréchal et moi ne quittâmes pas l'Empereur. L'orage dura plus d'une heure

dans toute sa force ; quand l'Empereur rentra, j'eus toutes les peines du monde à me dépouiller de mes vêtements ; presque tout ce que je portais se trouva perdu.

Les jours suivants, le temps fut pluvieux ; mes travaux en souffraient tant soit peu ; tout était humide et mouillé dans notre mauvaise petite chambre : d'un autre côté, on se promenait difficilement sur le pont ; c'étaient les premiers temps de la sorte que nous eussions eus depuis notre départ ; ils nous déconcertaient. Je remplis le vide du travail par la conversation avec les officiers du vaisseau ; je n'avais point d'intimité avec aucun ; mais j'entretenais avec tous des relations journalières de politesse et de prévenance. Ils aimaient à nous faire causer des affaires de France } ; car on aurait de la peine à croire jusqu'à quel point la France et les Français leur étaient étrangers. Nous nous étonnions fort, réciproquement : eux, nous étonnaient par leurs principes dégénérés ; et nous, nous les étonnions par nos idées et nos mœurs nouvelles, dont ils ne se doutaient nullement : la France leur était certainement bien plus étrangère que la Chine. 

Un des premiers du vaisseau, dans une conversation familière, fut conduit à dire : « Je crois que vous seriez tous bien effrayés, si nous allions vous jeter sur les côtes de France. – Pourquoi donc ? – Parce que, répondait-il, le roi pourrait vous faire payer cher d'avoir quitté votre pays pour suivre un autre souverain ; et puis, parce que vous portez une cocarde qu'il a défendue. – Mais est-ce bien à un Anglais à parler de la sorte ? Il faut que vous soyez bien déchus ! Assurément vous voilà bien loin de votre révolution, si justement qualifiée parmi vous de *glorieuse*. Mais nous qui nous en rapprochons fort, et qui avons beaucoup gagné, nous vous répondrons qu'il n'y a pas une de vos paroles qui ne soit une hérésie : d'abord notre châtement ne tient plus au bon plaisir du roi, nous ne dépendons à cet égard que de la

loi ; or il n'en existe aucune contre nous, et si l'on venait à la violer sur ce point, ce serait à vous autres à nous garantir ; car votre général s'y est engagé par la capitulation de Paris ; et ce serait une honte éternelle à votre administration, s'il y tombait des têtes que votre foi publique aurait solennellement garanties.

« Ensuite, nous ne suivons pas un autre souverain : l'empereur Napoléon a été le nôtre, c'est incontestable ; mais il a abdiqué, et il ne l'est plus. Vous confondez ici des actes privés avec des mesures de parti ; de l'affection, du dévouement, de la tendresse, avec de la politique. Enfin, pour ce qui est de nos couleurs, lesquelles semblent vous offusquer, ce n'est qu'un reste de notre vieille toilette ; nous ne les portons encore aujourd'hui que parce que nous les portions hier ; on ne se sépare pas indifféremment de ce que l'on aime, il y faut un peu de contrainte et de nécessité ; pourquoi ne nous les avez-vous pas ôtées quand vous nous avez privés de nos armes ? l'un n'eût pas été plus inconvenable que l'autre. Nous ne sommes plus ici que des hommes privés ; nous ne prêchons pas la sédition ; ces couleurs nous sont chères, nous ne saurions le nier : elles le sont, parce qu'elles nous ont vu vainqueurs de tous nos ennemis ; parce que nous les avons promenées en triomphe dans toutes les capitales de l'Europe ; parce que nous les portions tant que nous avons été le premier peuple de l'univers. »

Dans une autre circonstance, un des mêmes officiers, après avoir parcouru avec moi la grande vicissitude des événements, me disait : « Que sait-on ! peut-être sommes-nous destinés à réparer les maux que nous vous avons faits ! Vous seriez donc bien étonné si un jour lord Wellington venait à reconduire Napoléon dans Paris ? – Ah ! oui, disais-je, je serais fort étonné ; et d'abord, je n'aurais pas l'honneur d'être de la partie : à ce prix, j'abandonnerais même Napoléon ! Mais je puis être tranquille, je vous jure que Napoléon ne me soumettra

pas à cette épreuve ; c'est de lui de qui je tiens ces sentiments ; c'est lui qui m'a guéri de la doctrine contraire, qui fut ce que j'appelle l'erreur de mon enfance. »

Les Anglais se montraient aussi très avides de nous questionner sur l'Empereur, dont le caractère et les dispositions leur avaient été peints, à ce qu'ils avouaient maintenant, de la manière la plus fausse. Ce n'était pas leur faute, observaient-ils, ils ne le connaissaient que par les ouvrages publiés chez eux ; tous très exagérés contre lui : ils en avaient plusieurs à bord. Un jour, comme je voulais regarder ce que lisait un des officiers, il ferma son livre avec embarras, me disant qu'il était si fort contre l'Empereur, qu'il se ferait conscience de me le laisser voir. Une autre fois l'amiral me questionna longuement sur certaines imputations consignées dans divers ouvrages de sa bibliothèque, dont quelques-uns, me disait-il, jouissaient d'une certaine considération, et, dont tous, convenait-il, avaient produit un grand effet, en Angleterre, contre le caractère de Napoléon. Ces circonstances me donnèrent l'idée de passer en revue successivement tous les ouvrages de ce genre qui se trouveraient à bord, et d'en consigner mon opinion dans mon journal ; ne devant jamais se rencontrer de situation aussi favorable que la mienne pour obtenir, au besoin, quelque éclaircissement sur les points qui pouvaient en valoir la peine.

Mais avant d'entamer aucun de ces extraits, il faut qu'on me passe quelques considérations générales : elles suffiront pour répondre d'avance à la plus grande partie des inculpations sans nombre que je rencontrerai.



{ La calomnie et le mensonge sont les armes de l'ennemi civil ou politique, étranger ou domestique ; c'est la ressource du vaincu, du faible, de celui qui hait ou qui craint ; c'est l'aliment des salons, la pâture de la

place publique. Ils s'acharnent d'autant plus que l'objet est plus grand : il n'est rien alors qu'ils ne hasardent et ne propagent. Plus ces calomnies, ces mensonges, sont absurdes, ridicules, incroyables, plus ils sont recueillis, répétés de bouche en bouche. Les triomphes, les succès, ne feront que les irriter davantage ; ils s'amoncelleront toujours en véritable orage moral qui venant à crever au moment du revers, précipitera la chute, la complétera, deviendra l'opinion et son immense levier.

Or, jamais on n'en fut autant assailli, ni plus, défiguré que Napoléon ; jamais on n'accumula sur personne autant de pamphlets et de libelles, d'absurdes atrocités, de contes ridicules, de fausses assertions ; et cela devait être ; Napoléon, sorti de la foule pour monter au rang suprême, marchant à la tête d'une révolution qu'il avait tout à fait civilisée, entraîné, par ces deux circonstances, dans une lutte à mort contre le reste de l'Europe, lutte dans laquelle il n'a succombé que pour avoir voulu la terminer trop promptement ; Napoléon, à lui seul le génie, la force, le destin de sa propre puissance, vainqueur de ses voisins, en quelque façon monarque universel ; *Marius*, pour les aristocrates ; *Sylla*, pour les démocrates ; *César*, pour les républicains, devait, au-dedans et au-dehors, réunir contre lui un ouragan de passions.

Le désespoir, la politique et la rage durent le peindre, dans tous les pays, comme un objet d'horreur et d'effroi. Qu'on ne s'étonne donc plus de tout ce qui a été dit contre lui. S'il y avait à s'étonner, ce serait qu'on n'ait pas dit davantage, ou que l'effet n'ait pas été encore plus grand. Jamais il ne voulut permettre, au temps de sa puissance, qu'on s'occupât de répondre. « Les soins qu'on prendrait, disait-il, ne donneraient que plus de poids aux inculpations qu'on voudrait combattre. On ne manquerait pas de dire que tout ce qui serait écrit dans ma défense aurait été commandé et payé. Déjà les louanges maladroites

de ceux qui m'entouraient, m'avaient été parfois plus préjudiciables que toutes ces injures. Ce n'était que par des faits qu'il me convenait d'y répondre : un beau monument, une bonne loi de plus, un triomphe nouveau, devaient détruire des milliers de ces mensonges : les déclamations passent, disait-il, les actions restent ! »

C'est indubitablement vrai pour la postérité : les grands hommes d'autrefois nous sont parvenus dégagés des inculpations éphémères et passionnées de leurs contemporains ; mais il n'en est pas ainsi durant la vie, et Napoléon a fait la cruelle épreuve, en 1814, que les déclamations peuvent étouffer jusqu'aux actions mêmes. Au moment de sa chute, ce fut un vrai débordement, il en fut comme couvert. Toutefois il n'appartenait qu'à lui, dont la vie est si féconde en prodiges, de surmonter cette épreuve, et de reparaître, presque aussitôt, tout resplendissant du sein de ses propres ruines. Son merveilleux retour est assurément sans exemple, soit dans l'exécution, soit dans les résultats. Les transports qu'il fit naître se glissèrent jusque chez les voisins, ils y créèrent des vœux publics ou secrets : et celui qu'en 1814 on avait poursuivi, abattu, comme le fléau des peuples, reparut tout à coup en 1815 leur espérance...

Le mensonge et la calomnie aussi virent alors échapper leur proie, tant ils avaient abusé de leurs excès. Le bon sens des peuples en fit en grande partie justice, et ils ne les croiraient plus aujourd'hui. « Le poison ne pouvait plus rien sur Mithridate, me disait l'Empereur, il y a peu de jours, en parcourant de nouveaux articles contre lui ; eh bien, la calomnie, depuis 1814, ne pourrait pas davantage aujourd'hui contre moi. »

Quoi qu'il en soit, dans cette clameur universelle dirigée contre lui au temps de sa puissance l'Angleterre tint toujours le premier rang.

Il y eut constamment chez elle deux grandes fabriques en toute activité : celle des émigrés, à qui tout était bon ; et celle des ministres anglais, qui avaient établi cette diffamation en système : ils en avaient organisé régulièrement l'action et les effets ; ils entretenaient à leur solde des folliculaires et des libellistes dans tous les coins de l'Europe ; on leur prescrivait leur tâche ; on liait, on combinait leurs attaques, etc., etc.

Mais c'était en Angleterre surtout, que le ministère anglais multipliait l'emploi de ces armes puissantes. Les Anglais, plus libres, plus éclairés, avaient d'autant plus besoin d'être remués. Les ministres trouvaient, dans ce système, le double avantage de monter l'opinion contre l'ennemi commun, et de la détourner de leur propre conduite,



 Le tsar Paul I^{er} de Russie.

en dirigeant les clameurs, l'indignation publique sur le caractère et les actes d'autrui ; par là, ils sauvaient à leur propre caractère, à leurs propres actes, un examen et des récriminations qui eussent pu les embarrasser.

Ainsi l'assassinat de Paul à Pétersbourg² ; celui de nos envoyés en Perse ; l'enlèvement de Naper-Tandy dans la ville libre d'Hambourg³ ; la prise, en pleine paix, des deux riches frégates espagnoles ; l'acquisition de toute l'Inde ; Malte, le cap de

2. Paul I^{er} de Russie, assassiné dans la nuit du 23 mars 1801. Selon l'opinion du temps, il aurait été victime d'une conspiration soutenue par l'or du gouvernement britannique. (JMS)

3. James Naper-Tandy (1738-1803), officier d'artillerie irlandais, nommé général par la France pour combattre les Britanniques. (JMS)

Bonne-Espérance, gardés contre la foi des traités ; la machiavélique rupture du traité d'Amiens ; l'injuste saisie de nos bâtiments, sans déclaration de guerre ; la flotte danoise enlevée, avec une si froide et si ironique perfidie, etc., etc., sont autant d'attentats qui ont été se perdre dans l'agitation universelle qu'on avait eu l'art d'exciter contre un autre.

Pour être juste sur les inculpations accumulées sur Napoléon, par la foule d'ouvrages dirigés contre lui, il faudrait donc faire la part aux passions, aux circonstances ; rejeter avec mépris tout ce qui est apocryphe, anonyme et de pure déclamation ; s'en tenir aux seuls faits, aux preuves surtout, que n'auront pas manqué de publier ceux qui, l'ayant renversé, sont demeurés maîtres des pièces authentiques, des archives des ministères, de celles des tribunaux, en un mot, de toutes les sources de la vérité en usage parmi les hommes ; mais ils n'ont rien publié, rien produit ; et dès lors, que de pièces s'écroulent d'elles-mêmes de ce monstrueux échafaudage. Et pour être plus régulièrement équitable encore, si on ne veut juger Napoléon qu'à côté de ses analogues et de ses pairs, c'est-à-dire, à côté des fondateurs de dynasties, ou de ceux qui sont parvenus au trône, à la faveur des troubles ; alors, nous ne craignons pas de le dire, il se montre sans égal, il brille pur au milieu de tout ce qu'on lui oppose. Ce serait perdre son temps que de passer en revue les citations sans nombre de l'histoire ancienne et moderne : elles sont à la portée de chacun ; ne considérons que les deux pays qui nous touchent.

Napoléon a-t-il, comme Hugues Capet, combattu son souverain ? L'a-t-il fait mourir prisonnier dans une tour ?

Napoléon en a-t-il agi comme les princes de la maison actuelle d'Angleterre, qui, deux fois, couvrirent, en 1715 et en 1745, les échafauds de victimes ; victimes auxquelles l'inconséquente politique des

ministres anglais d'aujourd'hui, ne laisse, d'après leurs propres principes actuels, d'autre qualification que celle de sujets fidèles mourant pour leur souverain légitime, d'autre titre que celui de martyrs !!!

La marche de Napoléon au rang suprême est au contraire toute simple, toute naturelle, toute innocente ; elle est unique dans l'histoire ; et il est vrai de dire que les circonstances de son élévation, la rendent sans égale. « Je n'ai point usurpé de couronne, disait-il un jour au Conseil d'État, je l'ai relevée dans le ruisseau ; le peuple l'a mise sur ma tête : qu'on respecte ses actes ! »

Et en la relevant ainsi, Napoléon a remis la France dans la société de l'Europe, a terminé nos horreurs et ressuscité notre caractère ; il nous a purgés de tous les maux de notre crise funeste, et nous en a conservé tous les biens : « Je suis monté sur le trône, vierge de tous les crimes de ma position, disait-il dans une autre circonstance. Est-il bien des chefs de dynastie qui pussent en dire autant ? »

Jamais, à aucune époque de l'histoire, on ne vit la faveur distribuée avec autant d'égalité ; le mérite plus indistinctement recherché et récompensé ; l'argent public plus utilement employé ; les arts, les sciences plus encouragés ; jamais la gloire ni le lustre de la patrie ne furent élevés si haut : « Je veux, nous disait-il un jour au Conseil d'État, que le titre de Français soit le plus beau, le plus désirable sur la terre ; que tout Français, voyageant en Europe, se croie, se trouve toujours chez lui. »

Si la liberté sembla souffrir quelque atteinte, si l'autorité sembla parfois dépasser les bornes, les circonstances le rendaient nécessaire, inévitable. Les malheurs d'aujourd'hui nous éclairent trop tard sur cette vérité ; nous rendons justice, quand il n'est plus temps, au courage,

au jugement, à la prévoyance, qui dictaient alors, ces efforts et ses mesures. C'est si vrai, que, sous ce rapport, la chute politique de Napoléon a accru de beaucoup sa domination morale. Qui doute aujourd'hui que sa gloire, l'illustration de son caractère, ne gagnent infiniment par ses malheurs !!!

À présent, si les ouvrages que je viens de parcourir, me fournissent des circonstances qui sortent de ces considérations générales, elles deviendront l'objet de mon examen particulier. Du reste, ce que j'écrirai ne sera pas une controverse politique ; je ne m'adresserai point à l'homme de parti, dont l'opinion est d'avance toute dans ses intérêts et sa passion ; je ne parle qu'à l'homme froid, ami de la vérité, désireux de la connaître ; ou bien encore à l'écrivain sans passions, qui, dans les temps à venir, cherchera des matériaux avec impartialité : c'est à eux seuls que je m'adresse. Mon témoignage, à leurs yeux, doit être bien supérieur à tous les témoignages anonymes, et demeurer l'égal de ceux qui portent un caractère.

Le premier de ces ouvrages, qui me tomba sous la main fut l'*Anti-Gallican*, dont je parlerai plus loin.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 19 au vendredi 22 septembre 1815.

Emploi de nos journées.

Nous avançons toujours avec le même vent, le même ciel et la même température. Notre navigation, des plus monotones, demeurerait fort douce ; nos journées étaient longues, mais le travail les faisait passer. L'Empereur me dictait régulièrement ses campagnes d'Italie ; je tenais

déjà plusieurs chapitres. Les jours qui avaient suivi la première dictée, avaient été marqués par peu de ferveur ; mais la régularité et la promptitude avec lesquelles je lui portais mon travail chaque matin, ses progrès, l'attachèrent tout à fait, et le charme des heures qu'il y employait le lui eurent bientôt rendu comme nécessaire ; aussi, j'étais sûr que tous les jours vers onze heures, il me faisait appeler ; il semblait attendre lui-même ce moment avec impatience. Je lui lisais ce qu'il avait dicté la veille il faisait des corrections, et me dictait la suite ; cela le conduisait en un clin d'œil jusqu'à quatre heures ; il demandait alors son valet de chambre, passait bientôt après dans le salon, où une partie de piquet ou d'échecs le conduisait jusqu'au dîner.

L'Empereur dicte très vite, presque aussi vite que la parole ; il fallut me créer une espèce d'écriture hiéroglyphique. Je courais, à mon tour, dicter à mon fils ; j'étais assez heureux et assez prompt pour recueillir, à peu près littéralement, toutes les expressions de l'Empereur. Je n'avais plus de moments perdus ; tous les jours on venait m'avertir qu'on était déjà à table ; heureusement que je pouvais m'y glisser sans être aperçu, ma place étant à côté de la porte ; qui demeurait toujours ouverte ; j'en avais changé, depuis longtemps, à la prière du capitaine Ross, commandant du vaisseau, qui, ne parlant qu'anglais, était bien aise de pouvoir se faire expliquer ou apprendre quelques mots de français : j'étais venu me mettre entre lui et le Grand-Maréchal. Le capitaine Ross est bon, doux, plein d'attentions ; j'avais créé l'habitude, suivant leur usage de s'offrir un verre de vin, d'adresser le mien à la santé de sa femme ; il me rendait le sien à la santé de la mienne : ce fut depuis notre coutume journalière.

Après le dîner, l'Empereur ne manquait jamais de revenir sur la dictée du matin, comme jouissant de l'occupation et du plaisir qu'elle lui avait causés. Cela me valait en cet instant, comme aussi toutes les fois

que je l'abordais dans le jour, certaines interpellations de plaisanteries qu'il avait consacrées par leurs répétitions nombreuses : « Ah ! le sage



Le comte Emmanuel de Las Cases.

Las Cases !... à cause de mon *Atlas* de Le Sage, *M. l'illustre Mémorialiste* ! le *Sully de Sainte-Hélène* ! » et plusieurs autres mots de la sorte. Puis il ajoutait maintes fois : « Après tout, mon cher, ces Mémoires seront aussi connus que tous ceux qui les ont devancés ; vous vivrez autant que tous leurs auteurs ; on ne pourra jamais s'arrêter sur nos grands événements, écrire sur ma personne, sans avoir recours à vous. » Et, reprenant la plaisanterie, il continuait avec gâité : « On dira :

après tout, il devait bien le savoir ; c'était son conseiller d'État, son chambellan, son compagnon fidèle. On dira : Il faut bien le croire, il ne ment pas, c'était un honnête homme, etc., etc. » et mille autres choses semblables.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 23 au lundi 25 septembre 1815.

Phénomène du hasard. – Passage de la Ligne. – Baptême.

Le vent d'Ouest continuait toujours, à notre grand étonnement ; c'était une espèce de phénomène dans ces parages : il nous avait très favorisés jusque-là. Mais, en fait de phénomènes, le hasard en

combina, le 23, un bien plus extraordinaire encore : ce jour-là nous traversâmes la Ligne, par zéro de latitude, zéro de longitude, et zéro de déclinaison ; circonstance que le seul hasard ne renouvellera peut-être pas dans un siècle, puisqu'il faut arriver au premier méridien, précisément vers midi, passer la Ligne à cette même heure, et y arriver en même temps que le soleil, le jour de l'équinoxe.

Ce fut un jour de grosse joie et de grand désordre dans tout l'équipage : c'était la cérémonie que nos marins appellent le baptême, et que les Anglais nomment le jour de *grande barbe*. Les matelots, dans l'appareil le plus burlesque, conduisent en cérémonie, aux pieds de l'un d'eux, transformé en Neptune, tous ceux qui n'ont point encore traversé la Ligne ; là un immense rasoir vous parcourt la barbe, préparée avec du goudron ; des seaux d'eau dont on vous inonde aussitôt de toutes parts, les gros éclats de rire dont l'équipage accompagne votre fuite, complètent l'initiation des grands mystères ; personne n'est épargné ; les officiers mêmes sont, en quelque façon, plus maltraités en cette circonstance que les derniers des matelots. Nous seuls, par une grâce parfaite de l'amiral, qui jusque-là s'était plu à nous effrayer de cette terrible cérémonie, échappâmes à ses inconvénients et à ses ridicules ; nous fûmes conduits, avec toutes sortes d'attentions et de respects, aux pieds du dieu grossier, dont chacun de nous reçut un compliment de sa façon : là se bornèrent toutes, nos épreuves. } 

L'Empereur fut scrupuleusement respecté pendant toute cette saturnale, qui d'ordinaire ne respecte jamais rien. Ayant appris l'usage, et le ménagement dont on usait à son égard, il ordonna qu'on distribuât cent napoléons au grotesque Neptune et à sa bande, ce à quoi l'amiral s'opposa, autant par prudence peut-être, que par politesse.

Mardi 26 au samedi 30 septembre 1815.

Prise d'un requin. – Examen de l'*Anti-Gallican*. – Ouvrages du général Wilson. – Pestiférés de Jaffa. – Traits de la campagne d'Égypte. – Esprit de l'armée d'Égypte. – Berthier. – Railleries des soldats. – Dromadaires. – Mort de Kléber. – Jeune Arabe. – Philipeaux et Napoléon, singularités. – À quoi tiennent les destinées. – Caffarelli, son attachement pour Napoléon. – Réputation de l'armée française en Orient – Napoléon quittant l'Égypte pour aller gouverner la France. – Expédition des Anglais. – Kléber et Desaix.

— { Le temps continuait toujours de nous être favorable. La Ligne passée, nous devons nous attendre à chaque instant au vent d'Est, ou de Sud-Est ; la continuation du vent d'Ouest était extraordinaire, et ne pouvait durer longtemps. Le parti qu'avait pris l'amiral, de se porter beaucoup dans l'Est, rendait notre position des plus avantageuses, et nous flattait d'un très court passage. }

Un de ces jours, dans l'après-midi, les matelots prirent un énorme requin ; l'Empereur voulut savoir la cause du grand bruit et de la confusion arrivés subitement au-dessus de sa tête, et, sur ce qu'il apprit, il eut la fantaisie d'aller voir le monstre marin : il monta sur la dunette, et s'en étant approché de trop près, un effort de l'animal, qui renversa quatre ou cinq matelots, faillit lui casser les jambes ; il descendit, le bas gauche tout couvert de sang ; nous le crûmes blessé, ce n'était que le sang du requin.

— { Mes occupations et mes travaux continuaient de la manière la plus uniforme. }

L'*Anti-Gallican*⁴, le premier des ouvrages dont j'avais entrepris la lecture, était un volume de cinq cents pages, où l'on avait recueilli

4. C'est probablement *The anti-Gallican or Standard of British loyalty, religion and liberty ; including a collection of the principal papers, tracts, speeches, poems and songs, that have been published on the*

tout ce qui avait été composé en Angleterre, au moment où l'on s'y trouvait menacé de l'invasion des Français. Il s'agissait alors de nationaliser cet événement, d'exciter tous les esprits, de soulever la nation entière contre sa dangereuse ennemie ; ce sont donc des discours publics, des exhortations, des appels, de citoyens zélés ; des chansons satyriques, des pièces mordantes, des articles exagérés de journaux, versant à pleines mains l'odieux ou le ridicule sur les Français et leur Premier Consul, dont l'audace, le génie et le pouvoir, inspiraient de vives alarmes. Rien d'ailleurs de plus naturel, de plus légitime : toutes ces productions ne sont autre chose que la nuée de traits qu'on se lançait avant de combattre corps à corps ; autant en emportait le vent, si l'on n'en était pas atteint ; aussi aucune de ces pièces ne pouvait former un témoignage pour l'homme sensé, et ne mérite de contradiction.

On fait peu d'attention aux pamphlétistes, parce que leur caractère est le contre-poison de leurs paroles ; il ne devrait pas en être de même d'un historien : toutefois celui-ci s'en rapproche, si, s'écartant du calme et de l'impartialité obligés de son ministère, il s'abandonne à la déclamation, et laisse percer le fiel.

Tel est le sentiment que me laissèrent diverses productions du général Wilson, que je lus après l'*Anti-Gallican*. Cet auteur nous était d'autant plus préjudiciable, que ses talents, sa bravoure, ses nombreux et brillants services, lui donnaient plus de poids aux yeux de ses concitoyens. Une circonstance concourait à rendre ses œuvres plus particulièrement connues à bord du vaisseau, et faisait qu'on nous en parlait davantage : il avait un de ses enfants au nombre des jeunes aspirants du vaisseau ; et, à ce sujet, mon fils, que la similitude d'âge tenait la

plupart du temps au milieu d'eux, put voir à son aise le changement qui s'opéra dans ces jeunes têtes à notre égard. Tous ces enfants nous étaient naturellement très défavorables : ils croyaient, en recevant l'Empereur, n'avoir embarqué rien moins que l'ogre capable de les dévorer ; mais bientôt le voisinage et la vérité exercèrent sur eux la même influence que sur le reste du vaisseau ; et ce fut aux dépens du petit Wilson, à qui les camarades donnaient la chasse, en expiation disaient-ils, de toutes les histoires de son père. } 

Ici, dans mon manuscrit, commençait le bâtonnage d'un très grand nombre de feuillets ; le motif en était exprimé en marge, ainsi qu'il suit :

 { « J'avais recueilli un grand nombre de griefs dans l'ouvrage du général Wilson, auxquels je répondais, peut-être, à mon tour avec amertume ; une circonstance récente me les fait supprimer.

« M. Wilson vient de paraître avec éclat dans une cause touchante, qui honore le cœur de ceux quelle a compromis : le salut de Lavalette. Interpellé devant un tribunal français s'il n'avait pas jadis publié des ouvrages sur nos affaires ; il a répondu que oui, et qu'il y avait exprimé ce qu'il croyait vrai alors. Ce mot en dit plus que tout ce que j'aurais pu faire, et je me suis hâté d'effacer ce que j'avais écrit ; heureux de devenir juste moi-même envers M. Wilson, dont j'accusais, dans ma colère, les intentions et la bonne foi. } 

N. B. : Après mon enlèvement de Longwood, sir Hudson Lowe, saisi de mes papiers, parcourait, avec mon agrément, ce journal. Il y trouvait des choses fort désagréables pour lui ; et un moment il me dit : « M. le Comte, quel héritage vous préparez à mes enfants ! – « Ce n'est pas ma faute, répondis-je ; il ne tient qu'à vous qu'il en soit autrement ; vous me rendrez heureux de me mettre à même d'effacer, ainsi que je l'ai fait, il y a peu de jours, pour le général Wilson. » Sur quoi de demander ce qu'il y avait donc

sur celui-ci, et nous y passons. Après avoir lu tout ce qui le concernait, et le motif de mon effaçure, il dit, d'un air piteux, pensif et chagrin : « Oui, je le vois bien ; mais je ne comprends pas.... ; car je connais beaucoup Wilson, et il s'était pourtant bien chaudement montré pour les Bourbons. »

Quand nous apprîmes la délivrance de Lavalette, nous en tressaillîmes de joie sur notre rocher. Quelqu'un observant que son libérateur Wilson, n'était apparemment pas le même que celui qui avait écrit tant de mauvaises, choses sur l'Empereur. « Et pourquoi pas ? dit Napoléon. Que vous connaissez peu les hommes et les passions ! Qui vous dit que celui-ci ne serait pas un de ces esprits ardents, passionnés, qui aura écrit ce qu'il croyait alors. Et puis nous étions ennemis, nous combattions. Aujourd'hui que nous sommes abattus, il sait mieux ; il peut se trouver abusé, trompé, en être mécontent ; et peut-être nous souhaiter à présent autant de bien qu'il a cherché à nous faire de mal. »

La sagacité de Napoléon était telle, ou le hasard ici le conduisait si justement, qu'on pourrait dire qu'il ne faisait que lire de loin. Ce Robert Wilson était en effet l'écrivain même ; heurté de voir un grand peuple privé de ses premiers droits, il se récriait désormais contre les alliés, comme s'ils lui eussent imposé des chaînes à lui-même, et personne n'a montré une plus vive indignation sur les traitements faits à Napoléon, ni témoigné un plus ardent désir de les voir cesser.

Je laisse donc de côté les ouvrages de M. Wilson, et les diverses inculpations qu'ils renferment ; je supprime aussi les nombreuses réfutations que j'avais amassées ; je ne m'arrêterai que sur un seul point, parce qu'il a été reproduit en cent ouvrages divers ; qu'il a rempli l'Europe, et a été propagé même en France avec une grande faveur : je veux dire l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa.

Rien assurément ne saurait mieux prouver combien la calomnie peut tout entreprendre avec succès ; seulement qu'elle soit audacieuse, impudente, qu'elle ait de nombreux échos, qu'elle soit puissante,

quelle veuille, et peu importe du reste qu'elle blesse les probabilités, la raison, le bon sens, la vérité ; elle est sûre de ses effets.



Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa, par Jean-Antoine Gros.

Un général, un héros, un grand homme, jusque-là respecté de la fortune autant que des hommes, fixant en ce moment les regards des trois parties du monde, imposant l'admiration à ses ennemis mêmes, est tout à coup accusé d'un crime réputé inouï, sans exemple ; d'un acte dit inhumain, atroce, cruel, et, ce qui est surtout bien remarquable, tout à fait inutile.

Les détails les plus absurdes, les circonstances les moins probables, les accessoires les plus ridicules, s'accablent autour de ce premier mensonge ; on le répand dans toute l'Europe, la malveillance s'en saisit et

l'accroît ; on le lit dans toutes les gazettes ; il se consigne dans tous les livres ; et dès lors, il devient pour tous un fait avéré ; l'indignation est au comble, la clameur universelle. Vainement voudrait-on raisonner contre le torrent, oser essayer de le combattre ; démontrer qu'on ne fournit aucunes preuves, qu'on se contredit soi-même ; présenter des témoignages opposés, irrécusables, les témoignages de ceux de la profession même, qu'on dit avoir administré le poison ou s'y être refusés ; soutenir qu'on ne saurait accuser d'inhumanité celui-là même qui, peu de temps auparavant, immortalisa ces mêmes hôpitaux de Jaffa par l'acte le plus sublime, le plus héroïque, en se dévouant à toucher solennellement les pestiférés, pour tromper et vaincre les imaginations malades ; qu'on ne saurait prêter une pareille idée à celui qui, consulté par les officiers de santé, pour savoir si l'on devait brûler ou seulement laver les vêtements de ces malades, faisant valoir la perte considérable qu'amènerait la première mesure, leur répond : « *Messieurs, je suis venu ici pour fixer l'attention et reporter les intérêts de l'Europe sur le centre de l'Ancien Monde, et non pour entasser des richesses.* » Vainement voudrait-on faire voir que ce crime supposé eût été sans but, sans motif quelconque : le général français avait-il à craindre qu'on lui débauchât ses malades ; qu'on s'en renforçât contre lui ? voulait-il par-là se délivrer tout à fait de la peste ? Mais il y réussissait également en laissant ses malades au milieu de ses ennemis, et de plus il la leur procurait. Vainement voudrait-on démontrer qu'un chef insensible, égoïste, se fût au contraire délivré de tout embarras, en laissant simplement ces malheureux après lui : ils eussent été mutilés, massacrés, il est vrai ; mais il ne fût venu dans l'idée de personne de lui en adresser aucun reproche.

Tous ces raisonnements, quelques inattaquables qu'ils fussent, seraient vains, inutiles, tant sont grands et infaillibles les effets du mensonge et de la déclamation que souffle le vent des circonstances

passionnées. Le crime imaginaire restera dans toutes les bouches, il se gravera dans toutes les imaginations, et, pour le vulgaire et sa masse, il est désormais et à jamais un fait constant et prouvé.



¶ Ce qui surprendra ceux qui ne savent pas combien il faut se défier des rumeurs publiques, et ce que je me plais à consigner ici, pour montrer une fois de plus de quelle manière peut s'écrire l'histoire, c'est que le Grand-Maréchal Bertrand, qui était lui-même de l'armée d'Égypte, à la vérité dans un grade inférieur qui n'admettait aucun contact direct avec le général en chef, avait cru lui-même, jusqu'à Sainte-Hélène, l'histoire de l'empoisonnement exercé sur une soixantaine de malades ; le bruit en était répandu, accrédité dans l'armée même. Or, que répondre à ceux qui vous disaient victorieusement : « C'est bien vrai, je le tiens précisément des officiers qui s'y trouvaient. » Et pourtant il n'en était rien.

Voici ce que j'ai recueilli de la source la plus élevée ; de la bouche de Napoléon même.

- 1°. Que le nombre des pestiférés, dont il s'agit, n'était, selon le rapport fait au général en chef, que de *sept*.
- 2°. Que ce n'est pas le général en chef, mais un homme de la profession même, qui, au moment de la crise ; proposa d'administrer l'opium.
- 3°. Que cet opium n'a été administré à aucun.
- 4°. Que la retraite s'étant faite avec lenteur, une arrière-garde a été laissée trois jours dans Jaffa.
- 5°. Qu'à son départ, les pestiférés avaient expiré, à l'exception d'un ou de deux que les Anglais ont dû trouver vivant. ¶



N. B. : « Depuis mon retour à Paris, ayant eu la facilité de causer avec ceux-là mêmes que leur état ou leur profession rendaient naturellement les premiers acteurs de cette scène, ceux dont la déposition avait le droit

de passer pour officielle et authentique, j'ai eu la curiosité de descendre aux plus petits détails, et voici ce que j'en ai recueilli. »

« Les malades dépendants du chirurgien en chef, c'est-à-dire les blessés, ont tous été évacués sans exception, à l'aide des chevaux de tout l'état-major, sans en excepter même ceux du général en chef, qui marcha longtemps à pied comme tout le reste de l'armée ; ceux-là demeurent donc hors de la question.

« Le reste, dépendant du médecin en chef, et au nombre de vingt environ, se trouvant dans un état absolument désespéré, tout à fait intransportable, et l'ennemi approchant, il est très vrai que Napoléon demanda au médecin en chef si ce ne serait pas un acte d'humanité que de leur donner de l'opium ; il est très vrai encore qu'il lui fut répondu alors, par ce médecin : que son état était de guérir, et non de tuer ; réponse qui, semblant plutôt s'adapter à un ordre qu'à un objet en discussion, a servi de base peut-être à la malveillance et à la mauvaise foi, pour créer et répandre la fable qui a couru depuis partout à ce sujet.

« Du reste, tous les détails, obtenus par moi, m'ont donné pour résultat incontestable :

- 1.° Que l'ordre n'a pas été donné d'administrer de l'opium aux malades.
- 2.° Qu'il n'existait même pas, en cet instant, dans la pharmacie de l'armée, un seul grain d'opium pour le service des malades.
- 3.° Que l'ordre eût-il été donné, et eût-il existé de l'opium, les circonstances du moment, et les situations locales, qu'il serait trop long de déduire ici, eussent rendu l'exécution impossible. »

À présent, voici peut-être ce qui a pu aider à établir, et peut, en quelque sorte, excuser l'erreur de ceux qui se sont obstinés à soutenir avec acharnement des faits contraires.

« Quelques-uns de nos blessés, qui avaient été embarqués, tombèrent entre les mains des Anglais ; or on manquait de tous médicaments

dans le camp, et on y avait pourvu par des compositions extraites d'arbres ou de végétaux indigènes ; les tisanes et autres médicaments y étaient d'un goût et d'une apparence horribles. Ces prisonniers, soit pour se faire plaindre davantage, soit qu'ils eussent eu vent de l'opium projeté, soit enfin parce qu'ils le crussent, à cause de la nature des médicaments qu'on leur avait administrés, dirent aux Anglais qu'ils venaient, d'échapper, comme par miracle, à la mort, ayant été empoisonnés par leurs officiers de santé : voilà pour la colonne du chirurgien en chef.



L'empoisonnement des pestiférés, caricature de Rowlandson (1814).

« Voici pour les autres. L'armée avait eu le malheur d'avoir pour pharmacien en chef, un misérable auquel on avait accordé cinq chameaux pour apporter du Caire la masse des médicaments nécessaires pour l'expédition. Il eut l'infamie d'y substituer, pour son propre compte, du sucre, du café, du vin et autres comestibles, qu'il vendit ensuite avec un bénéfice énorme. Quand la fraude vint à être découverte,

la colère du général en chef fut sans bornes, et ce misérable fut condamné à être fusillé ; mais tous les officiers de santé, si distingués par leur courage, et si chers à l'armée par leurs soins, accoururent implorer le général, lui témoignant que l'honneur de leur corps en demeurerait flétri ; le coupable échappa donc. Et plus tard, quand les Anglais s'emparèrent du Caire, il les joignit, et fit cause commune avec eux ; mais, ayant renouvelé quelques brigandages de sa façon, il fut condamné par eux à être pendu, et il n'échappa que par ses imprécations contre le général en chef Bonaparte, qu'en débitant mille horreurs sur son compte, et en se proclamant authentiquement lui-même comme ayant été celui qui, par ses ordres, avait administré l'opium aux pestiférés : son pardon fut la condition et devint le prix de ses calomnies. Voilà, sans doute, les premières sources de ceux qui n'ont pas été mus par la mauvaise foi.

« Du reste, le temps a déjà fait pleine justice de cette absurde calomnie, comme de tant d'autres qu'on avait entassées sur le même caractère, et il l'a fait avec une telle rapidité, qu'en relisant mon manuscrit, je me suis trouvé embarrassé de l'importance que j'avais mise à combattre un fait qu'on n'oserait plus soutenir aujourd'hui. Toutefois, j'ai voulu conserver ce que j'écrivais alors, comme un témoignage de l'impression du moment, et si aujourd'hui j'y ai ajouté de nouveaux détails, c'est que je me les suis trouvés sous la main, et que j'ai pensé qu'il était précieux de les consigner comme historiques. »

¶ M. le général Wilson, dans son erreur, s'est vanté avec complaisance, d'avoir été le premier à faire connaître et propager en Europe ces odieuses atrocités. Il est à croire que sir Sidney Smith, son compatriote, lui disputera cet honneur ; d'autant plus, qu'en grande partie, il pourrait réclamer, avec justice, celui de leur invention. C'est dans sa fabrique, et dans le système de corruption qu'il avait importé dans

ces parages, qu'ont pris naissance tous ces bruits mensongers qui ont inondé l'Europe, au grand détriment de notre brave armée d'Égypte.

On sait que sir Sidney Smith ne s'occupait qu'à débaucher notre armée : les fausses nouvelles d'Europe, la diffamation du général en chef, les offres les plus séduisantes aux officiers et aux soldats, tout lui était bon : les pièces sont publiques, on connaît ses proclamations. Un moment elles inquiétèrent même assez le général français, pour qu'il s'occupât d'y remédier ; ce qu'il fit en interdisant toute communication avec les Anglais, et mettant à l'ordre du jour que leur commodore était devenu fou ; ce qui fut cru dans l'armée, et désespéra sir Sidney Smith, qui, dans sa fureur, envoya un cartel à Napoléon. Celui-ci fit répondre qu'il avait de trop grandes affaires en tête pour s'occuper de si peu de chose ; que si c'était le grand Marlborough, encore passe, il verrait ; mais que si le marin anglais avait absolument besoin de bretailler, il allait neutraliser quelques toises sur la plage, et y envoyer un des bravaches de l'armée ; que là, le fou de commodore pourrait débarquer, et s'en donner à cœur joie.

Mais, puisque me voilà sur l'Égypte, je vais réunir ici ce que mes conversations éparses m'ont fourni, et qui pourrait ne pas se trouver dans les Mémoires de la campagne d'Égypte, dictés par Napoléon au Grand-Maréchal⁵.

La campagne d'Italie montre tout ce que le génie et les conceptions militaires peuvent enfanter de plus brillant et de plus positif ; les vues diplomatiques, les talents administratifs, les mesures législatives, y sont constamment en harmonie avec les prodiges de guerre ; ce qui frappe encore et complète le tableau, c'est l'ascendant subit

5. *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, écrites par le général Bertrand, grand maréchal du palais, et publiées par ses fils en 1847. (JMS)

et irrésistible du jeune général ; l'anarchie de l'égalité, la jalousie républicaine, tout disparaît devant lui ; il n'est pas jusqu'à la ridicule souveraineté du Directoire qui ne semble aussitôt suspendue : le Directoire ne demande pas de comptes au général en chef de l'armée d'Italie, il les attend ; il ne lui prescrit point de plan, ne lui ordonne point de système ; mais il reçoit de lui des relations de victoires, des conclusions d'armistice, des renversements d'états anciens, des créations d'états nouveaux, etc., etc.

Eh bien ! tout ce qu'on admire dans la campagne d'Italie, se retrouve dans l'expédition d'Égypte. Celui qui observe et qui réfléchit trouve même que tout cela s'y élève encore plus haut, par les difficultés de tout genre, qui donnent à cette expédition une physionomie particulière, et requièrent de son chef plus de ressources et de créations ; car ici tout est différent ; le climat, le terrain, les habitants, leur religion, leurs mœurs, la manière de combattre, etc., etc.⁶

Les *Mémoires de la campagne d'Égypte* fixeront des idées qui ne furent, dans le temps, que des conjectures et des discussions pour une partie de la société.

1°. L'expédition d'Égypte fut entreprise au grand désir mutuel du Directoire et du général en chef.

6. Les données les plus précieuses sur ces deux immortelles campagnes seront, sans contredit, le recueil des ordres du jour et la correspondance journalière du général en chef, avec les généraux et les administrateurs de son armée. On en a publié plusieurs volumes, sous le titre de : *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte, etc.* Paris, chez Pankouke. Leur ensemble formera sans doute longtemps l'école où tous les gens du métier iront puiser leurs plus heureuses et plus utiles leçons.

N. B. Il s'en est fait depuis, à Stuttgart, 1822, une édition beaucoup plus complète, enrichie d'un grand nombre de pièces inédites et de notes intéressantes dues aux soins de deux savants professeurs Allemands, Messieurs *Leindner* et *Le Bret*, qui se montrent, bien qu'étrangers, infatigables dans la recherche et la publication de tout ce qui peut faire rendre justice au caractère méconnu de Napoléon. (LC)

- 2°. La prise de Malte ne fut point due à des intelligences particulières, mais à la sagacité du général en chef : « C'est dans Mantoue que j'ai pris Malte, nous disait un jour l'Empereur, c'est le généreux traitement employé sur Wurmser, qui me valut la soumission du Grand-Maître et de ses chevaliers. »
- 3°. L'acquisition de l'Égypte fut calculée avec autant de jugement, qu'exécutée avec habileté. Si Saint-Jean-d'Acre eût cédé à l'armée française, une grande révolution s'accomplissait dans l'Orient, le général en chef y fondait un empire, et les destinées de la France se trouvaient livrées à d'autres combinaisons.
- 4°. Au retour de la campagne de Syrie, l'armée française n'avait presque pas fait de pertes ; elle était dans l'état le plus formidable et le plus prospère.
- 5°. Le départ du général en chef pour la France, fut le résultat du plan le plus magnanime, le plus grand. On doit rire de l'imbécillité de ceux qui considèrent ce départ comme une évasion ou une désertion.
- 6°. Kléber tomba victime du fanatisme musulman ; rien ne peut autoriser, en quoique ce soit, l'absurde calomnie qui essaya d'attribuer cette catastrophe à la politique de son prédécesseur, ou aux intrigues de celui qui lui succéda.

Enfin, il demeure à peu près prouvé que l'Égypte fût restée à jamais une province française, s'il y eût eu, pour la défendre, tout autre que Menou ; rien que les fautes grossières de ce dernier ont pu amener sa perte, etc., etc.

L'Empereur disait qu'aucune armée dans le monde n'était moins propre à l'expédition d'Égypte que celle qu'il y conduisit ; c'était celle d'Italie ; il serait difficile de rendre le dégoût le mécontentement, la mélancolie, le désespoir de cette armée, lors de ses premiers moments en Égypte. L'Empereur avait vu deux dragons sortir des rangs, et courir à toute course se précipiter dans le Nil. Bertrand avait vu les généraux les plus distingués, Lannes, Murat, jeter, dans des moments de rage, leurs chapeaux bordés sur le sable, et les fouler aux

pieds en présence des soldats. L'Empereur expliquait ces sentiments à merveille. « Cette armée avait rempli sa carrière, disait-il ; tous les individus en étaient gorgés de richesses, de grades, de jouissances et de considération ; ils n'étaient plus propres aux déserts ni aux fatigues de l'Égypte ; aussi, continuait-il, si elle se fût trouvée dans d'autres mains que les miennes, il serait difficile de déterminer les excès dont elle se fut rendue coupable. »

On y complota plus d'une fois d'enlever les drapeaux, de les ramener à Alexandrie, et plusieurs autres choses semblables. L'influence, le caractère, la gloire de leur chef, purent seuls les retenir. Un jour Napoléon, gagné par l'humeur à son tour, se précipita dans un groupe de généraux mécontents, et s'adressant à l'un d'eux, de la plus haute stature : « Vous avez tenu des propos séditieux, lui dit-il avec véhémence ; prenez garde que je ne remplisse mon devoir ; vos cinq pieds dix pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé dans deux heures. »

Cependant, quant à la conduite vis-à-vis de l'ennemi, l'Empereur disait que cette armée ne cessa jamais d'être l'armée d'Italie, qu'elle fut toujours admirable. Ceux surtout que l'Empereur appelait la faction des amoureux à grands sentiments ne pouvaient être conduits ni gouvernés ; leur esprit était malade ; ils passaient les nuits à chercher dans la lune l'image réfléchie des idoles qu'ils avaient laissées au-delà de la mer. À la tête de ceux-ci, se trouvait B.....⁷ ; B....., faible et sans esprit, qui, lorsque le général en chef fut sur le point d'appareiller de Toulon, accourut de Paris, en poste jour et nuit, pour lui dire qu'il était malade et qu'il ne pouvait pas le suivre, bien qu'il fut son chef d'état-major. Le général en chef n'y fit seulement

7. Louis-Alexandre Berthier (1753-1815), Maréchal d'empire, prince de Neuchâtel. (*JMS*).

pas attention. B..... n'était plus aux pieds de celle qui l'avait dépêché pour s'excuser ; aussi s'embarqua-t-il ; mais arrivé en Égypte, l'ennui le saisit, il ne put résister à ses souvenirs ; il demanda et obtint de retourner en France. Il prit congé de Napoléon, lui fit ses adieux ; mais revint bientôt après, fondant en larmes, disant qu'il ne voulait pas, après tout, se déshonorer, qu'il ne pouvait pas non plus séparer sa vie de celle de son général.



 Louis-Alexandre Berthier en 1792.

B..... portait une espèce de culte à ses amours : à côté de sa tente il en avait toujours une autre, aussi magnifiquement soignée que le boudoir le plus élégant ; elle était consacrée au portrait de sa maîtresse, auquel il allait jusqu'à brûler parfois des encens. Cette tente s'est dressée même dans les déserts de Syrie. Napoléon disait en souriant, qu'il est arrivé néanmoins qu'on a profané plus d'une fois son temple par un culte moins pur, en y introduisant furtivement des divinités étrangères.

B..... a constamment persisté dans son amour, qui l'a conduit plus d'une fois jusqu'au voisinage de l'idiotisme. Dans sa première rédaction de la bataille de Marengo, le jeune *Visconti*, simple capitaine au plus, et son aide de camp, s'y trouvait nommé cinq ou six fois en souvenir de sa mère : c'était lui, disait l'Empereur, qui avait gagné la bataille ; il fallut que le général en chef jetât le papier au nez du rédacteur.

L'Empereur croyait bien avoir donné à B..... quarante millions dans sa vie ; mais il pensait que la faiblesse de son esprit, son peu d'ordre, sa ridicule passion, en auraient gaspillé une grande partie.

L'humeur des soldats en Égypte s'exhalait heureusement en mauvaises plaisanteries : c'est ce qui sauve toujours les Français. Ils en voulaient beaucoup au général Caffarelli, qu'ils croyaient un des auteurs de l'expédition ; il avait une jambe de bois, ayant perdu la sienne sur les bords du Rhin. Quand, dans leurs murmures, ils le voyaient passer en boitant, ils disaient à ses oreilles : « Celui-là se moque bien de ce qui arrivera ; il est toujours bien sûr d'avoir un pied en France. »

Les savants étaient aussi l'objet de leurs brocards. Les ânes étaient fort communs dans le pays ; il est peu de soldats qui n'en eussent à leur disposition, et ils ne les nommèrent jamais que leurs demi-savants.

Le général en chef, en partant de France, avait fait une proclamation dans laquelle il leur disait qu'il allait les mener dans un pays où il les enrichirait tous ; qu'il voulait les y rendre possesseurs chacun de sept arpents de terre. Les soldats, quand ils se trouvèrent dans le désert, au milieu de cette mer de sable sans limites, ne manquèrent pas de mettre en question la générosité de leur général : ils le trouvaient bien retenu de n'avoir promis que sept arpents.

« Le gaillard, disaient-ils, peut bien assurément en donner à discrétion, nous n'en abuserons pas. »

Quand l'armée traversait la Syrie, il n'est pas un des soldats qui n'eût à la bouche ces vers de *Zaïre*⁸ :

8. Tragédie de Voltaire. (JMS)

Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie. } 

 Dans un moment de loisir et d'inspection du pays, le général en chef, profitant de la marée basse, traversa la mer Rouge à pied sec, et gagna la rive opposée. { Au retour, il fut surpris par la nuit, et s'égara au milieu de la mer montante ; il courut le plus grand danger et faillit périr, précisément de la même manière que Pharaon } : « Ce qui  n'eût pas manqué, disait gaîment Napoléon, de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi. »

 { Ce fut à son arrivée sur la rive arabique, qu'il reçut une députation des cénobites du mont Sinaï, qui venaient implorer sa protection et le supplier de vouloir bien s'inscrire sur l'antique registre de leurs garanties. Napoléon se trouva inscrire son nom à la suite d'Ali, de Saladin, d'Ibrahim et de quelques autres ! !...

C'est à ce sujet, ou touchant quelque chose de cette nature, que l'Empereur observait que dans la même année, il avait reçu des lettres de Rome et de La Mecque ; le Pape l'appelant son très cher fils, et le Shérif, le protecteur de la sainte Kaba.

Ce rapprochement extraordinaire doit être, du reste, à peine surprenant dans celui qu'on a vu conduire des armées et sur les sables brûlants du tropique, et dans les steppes glacées du Nord ; qui a failli être englouti par les vagues de la mer Rouge, et a couru des périls dans les flammes de Moscou, menaçant les Indes de ces deux points extrêmes.

Le général en chef partageait la fatigue des soldats ; les besoins étaient quelquefois si grands, qu'on était réduit à se disputer les plus petites choses, sans distinction de rang ; ainsi, il était telle circonstance, dans le désert, où les soldats auraient à peine cédé leur place à leur général, pour qu'il vînt tremper ses mains dans une source fangeuse. Passant sous les ruines de Péluze, et suffoqué par la chaleur, on lui céda un débris de porte où il put, quelques instants, mettre sa tête à l'ombre. « Et on me faisait là, disait Napoléon, une immense concession. » C'est précisément là, qu'en remuant quelques pierres à ses pieds, un hasard bien singulier lui présenta une superbe antique connue parmi les savants⁹. } 

Quand les Français voulurent se rendre en Asie, ils eurent à traverser le désert qui la sépare de l'Afrique. Kléber, qui commandait l'avant-garde, manqua sa route et s'égara dans le désert. Napoléon, qui le suivait à une demi-journée, vint donner, à la nuit tombante, avec une légère escorte, dans le milieu du camp des Turcs ; il fut vivement poursuivi, et n'échappa que parce que la nuit venue, les Turcs prirent cette circonstance pour une embûche. Mais qu'était devenu tout le corps de Kléber ? La plus grande partie de la nuit se passa dans une anxiété cruelle. On reçut enfin des indices par quelques Arabes, du désert, et le général en chef courut, sur son dromadaire, à la recherche de ses soldats. Il les trouva dans le plus profond désespoir, à la veille de périr de soif et de fatigue ; de jeunes soldats avaient même brisé leurs fusils. La vue du général sembla les rappeler à la vie, en leur rendant l'espérance. Napoléon leur annonça en effet des vivres et de l'eau qui le suivaient. « Mais quand tout cela eut tardé encore

9. C'était un camée d'Auguste, seulement ébauché ; mais une superbe ébauche, Napoléon le donna au général Andréossi, qui recherchait beaucoup les antiquités ; M. Denon, alors absent, ayant vu plus tard ce camée, fut frappé de sa ressemblance avec Napoléon, qui alors reprit le camée pour lui-même. Depuis, il était passé à Joséphine, et M. Denon ne sait plus ce qu'il est devenu. (*Détails fournis par M. Denon, depuis mon retour en France.*) (LC)

davantage, leur dit-il, serait-ce une raison de murmurer et de manquer au courage ? Non, soldats ; apprenez à mourir avec honneur. »



Bonaparte en Égypte par Gérôme.

¶ Napoléon voyageait la plupart du temps, dans le désert, sur un dromadaire. La dureté physique de cet animal fait qu'on ne s'occupe nullement de ses besoins : il mange et boit à peine ; mais sa délicatesse morale est extrême, il se bute et devient furieux contre le mauvais traitement. L'Empereur disait que la dureté de son trot donnait des nausées, comme le roulis d'un vaisseau ; cet animal fait vingt lieues dans la journée. L'Empereur en créa des régiments, et l'emploi militaire qu'il leur donna, fut bientôt la désolation des Arabes. Le cavalier s'accroupit sur le dos de l'animal ; un anneau, passé dans les narines de celui-ci, sert à le conduire : il est très obéissant ; à un certain bruit du cavalier, l'animal s'agenouille, pour lui donner la facilité de

descendre. Le dromadaire porte des fardeaux très lourds ; on ne le décharge jamais pendant tout de voyage : arrivé le soir à la station, on place des étais sous le fardeau, l'animal s'accroupit et sommeille ; au jour il se relève, la charge est à sa place, il continue sa route. Le dromadaire n'est qu'une bête de somme, un animal purement de fardeau et nullement de trait. Toutefois, en Syrie, on était venu à bout de les atteler à des pièces d'artillerie, et de leur faire rendre des services assez essentiels.

Napoléon, que les habitants d'Égypte n'appelaient que le sultan *Kébir* (père du feu), s'y était rendu très populaire. Il avait inspiré un respect spécial pour sa personne ; partout où il paraissait, on se levait en sa présence ; on n'avait cette déférence que pour lui seul.

Les égards constants qu'il eut pour les Scheiks, l'adresse avec laquelle il sut les gagner, en avaient fait le véritable souverain de l'Égypte, et lui sauvèrent plus d'une fois la vie ; sans leurs révélations, il eût été victime du combat sacré comme Kléber ; celui-ci, au contraire, s'aliéna les Scheiks en en faisant bâtonner un, et il périt. Bertrand se trouva un des juges qui condamnèrent l'assassin, et il nous le faisait observer un jour à dîner, ce qui fit dire à l'Empereur : « Si les libellistes qui veulent que ce soit moi qui ai fait périr Kléber, le savaient, ils ne manqueraient pas de vous dire l'assassin ou le complice, et concluraient que votre titre de Grand-Maréchal et votre séjour à Sainte-Hélène, en ont été la récompense et le châtement. »

Napoléon causait volontiers avec les gens du pays, et leur montrait toujours des sentiments de justice qui les frappaient. Revenant de Syrie, une tribu arabe vint au-devant de lui tout à la fois pour lui faire honneur et vendre ses services de transport. « Le chef était malade ; il s'était fait remplacer par son fils, de l'âge et de la taille du vôtre que

voilà, me disait l'Empereur ; il était sur son dromadaire, marchant à côté du général en chef, le serrant de très près, et causant avec beaucoup de babil et de familiarité. – Sultan Kébir, lui disait-il, j'aurais un bon conseil à vous donner, à présent que vous revenez au Caire ? – Eh bien ! Parle, mon ami ; je le suivrai, s'il est bon. – Voici ce que je ferais, si j'étais de vous : En arrivant au Caire, je ferais venir sur la place le plus riche marchand d'esclaves, et je choisirais pour moi les vingt plus jolies femmes ; je ferais venir ensuite les plus riches marchands de pierreries, et je me ferais donner une bonne part ; je ferais de même de tous les autres ; car à quoi bon régner ou être le plus fort, si ce n'est pour acquérir des richesses ! – Mais, mon ami, s'il était plus beau de les conserver aux autres ? – Cette maxime sembla le faire penser, mais non pas le convaincre. Le jeune homme promettait beaucoup, comme on voit, pour un Arabe : il était vif, intrépide, conduisait sa troupe avec ordre et hauteur. Peut-être est-il appelé à choisir un jour dans la place du Caire, tout ce qu'il conseillait d'y prendre. »

Une autre fois des Arabes, avec lesquels on était en amitié, pénétrèrent dans un village de la frontière, et un malheureux *fellah* (paysan) fut tué. Le Sultan Kébir entra dans une grande colère, et donna l'ordre de poursuivre la tribu dans le désert jusqu'à extinction, jurant d'en obtenir vengeance. Cela se passait devant les grands Scheiks ; l'un d'eux se prit à rire de sa colère et de sa détermination : « Sultan Kébir, lui dit-il, vous jouez là un mauvais jeu ; ne vous brouillez pas avec ces gens-là, ils peuvent vous rendre dix fois plus de mal que vous ne pourriez leur en faire. Et puis pourquoi tant de bruit ? Parce qu'ils ont tué un misérable ? Est-ce qu'il était votre cousin (expression proverbiale chez eux) ? – Il est bien mieux que cela, reprit vivement Napoléon, tous ceux que je gouverne sont mes enfants ; la puissance ne m'a été donnée que pour garantir leur sûreté. » Tous les Scheiks

s'inclinant à ces paroles dirent : « Oh ! C'est beau ! Tu as parlé comme le prophète. » } 

La décision de la grande mosquée du Caire, en faveur de l'armée française, fut un chef-d'œuvre d'habileté de la part du général en chef : il amena le synode des grands scheiks à déclarer, par un acte public, que les Musulmans pouvaient obéir et payer tribut au général français. C'est le premier et seul exemple de la sorte, depuis l'établissement du Koran qui défend de se soumettre aux Infidèles ; les détails en sont précieux ; on les trouvera dans les campagnes d'Égypte.

 { Il est bizarre sans doute, de voir, à Saint-Jean-d'Acre, des Européens venir se battre dans une bicoque d'Asie, pour s'assurer la possession d'une partie de l'Afrique ; mais il l'est bien davantage que ceux qui dirigeaient les efforts opposés fussent de la même nation, du même âge, de la même classe, de la même arme, de la même école.

*Philippeaux*¹⁰, aux talents duquel les Anglais et les Turcs durent le salut de Saint-Jean-d'Acre, avait été camarade de Napoléon à l'École militaire de Paris ; ils y avaient été examinés ensemble avant d'être envoyés à leurs corps respectifs. « Il était de votre taille, » me disait un jour l'Empereur, qui venait d'en dicter l'éloge dans un des chapitres de la campagne d'Égypte, après y avoir mentionné tout le mal qu'il en avait reçu. – « Sire, répondais-je, il y avait bien plus d'affinité encore ; nous avons été intimes et inséparables à l'École militaire. En passant par Londres, avec sir Sidney Smith, dont il venait de procurer l'évasion du Temple, il me fit chercher partout ; je ne le manquai à son logement que d'une demi-heure ; je l'eusse probablement suivi,

10. Antoine de Phéippeaux (1768-1799) avait été nommé colonel par Sidney Smith. (LC)

je ne faisais rien alors, des aventures m'eussent paru séduisantes, et pourtant quelle combinaison nouvelle dans mes destinées !!!

« C'est par ce que je sais toute la part que le hasard a sur nos déterminations politiques, disait à ce sujet l'Empereur, que j'ai toujours été sans préjugés, et fort indulgent sur le parti que l'on avait suivi dans nos convulsions : être bon Français, ou vouloir le devenir, était tout ce qu'il me fallait. » Et l'Empereur comparait la confusion de nos troubles à des combats de nuit, où souvent l'on frappe sur le voisin au lieu de frapper sur l'ennemi, et où tout se pardonne au jour, quand l'ordre s'est rétabli, et que tout s'est éclairci. « Et moi-même, puis-je affirmer, disait-il, malgré mes opinions naturelles, qu'il n'y eût pas eu telles circonstances qui eussent pu me faire émigrer ? le voisinage de la frontière, une liaison d'amitié, l'influence d'un chef, etc. En révolution, on ne peut affirmer que ce qu'on a fait : il ne serait pas sage d'affirmer qu'on n'aurait pas pu faire autre chose. » } Et il citait à ce sujet un exemple bien singulier du hasard sur les destinées : *Serrurier* et *Hédouville cadet* marchent de compagnie pour émigrer en Espagne ; une patrouille les rencontre : Hédouville, plus jeune, plus leste, franchit la frontière, se croit très heureux, et va végéter misérablement en Espagne. Serrurier, obligé de rebrousser dans l'intérieur, et s'en désolant, devient Maréchal : voilà pourtant ce qui en est des hommes, de leurs calculs et de leur sagesse !

{ À Saint-Jean-d'Acre, le général en chef perdit Caffarelli¹¹, qu'il aimait extrêmement et dont il faisait le plus grand cas ; celui-ci portait une espèce de culte à son général en chef ; l'influence était telle qu'ayant eu plusieurs jours de délire avant de mourir, lorsqu'on lui annonçait Napoléon, ce nom semblait le rappeler à la vie ; il se

11. Maximilien Caffarelli, général de brigade. (*JMS*)

recueillait, reprenait ses esprits, causait avec suite et retombait aussitôt après son départ : cette espèce de phénomène se renouvela toutes les fois que le général en chef vint auprès de lui. } 

Napoléon reçut, durant le siège de Saint-Jean-d’Acre, une preuve de dévouement héroïque et bien touchante ; étant dans la tranchée, une bombe tomba à ses pieds ; deux grenadiers se jetèrent aussitôt sur lui, le placèrent entre eux d’eux ; et élevant leurs bras au-dessus de sa tête, le couvrirent de toutes parts. Par bonheur, la bombe respecta tout le groupe ; nul ne fut touché.



Daumesnil devant le donjon
de Vincennes.

Un de ces braves grenadiers a été depuis le général *Dosmenil*¹², qui perdit une jambe dans la campagne de Moscou, et comanda la place de Vincennes lors de l’invasion de 1814. La capitale était occupée depuis plusieurs semaines par les alliés, que Dosmenil tenait encore. Il n’était alors question, dans tout Paris, que de son obstination à se défendre, et de la gâité de sa réponse aux sommations russes : « Quand vous me rendrez ma jambe, je vous rendrai ma place. »

{ L’armée française s’était acquise en Égypte, une réputation sans égale, et elle la méritait ; elle avait dispersé et frappé de terreur les

12. Pierre Daumesnil (1776-1832). (JMS)

célèbres Mamelouks, la milice la plus redoutable de l'Orient. Après la retraite de Syrie, une armée turque vint débarquer à Aboukir ; Mourad-Bey, le plus brave et le plus capable des Mamelouks, sortit de la Haute-Égypte où il s'était réfugié, et gagna, par des chemins détournés, le camp des Turcs. Au débarquement de ceux-ci, les détachements français s'étaient repliés pour se concentrer : fier de cette apparence de crainte, le pacha qui commandait dit avec emphase, en apercevant Mourad-Bey : « Eh bien ! ces Français tant redoutés, dont tu n'as pu soutenir la présence ; je me montre, les voilà qui fuient devant moi ! » Mourad-Bey, vivement blessé, lui répondit avec une espèce de fureur : « Pacha, rends grâce au Prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer ; car s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux comme la poussière devant l'aiglon. »

Il prophétisait : à quelques jours de là, les Français vinrent fondre sur cette année ; elle disparut, et Mourad-Bey, qui eut des entrevues avec plusieurs de nos généraux, ne revenait pas de la petitesse de leur taille, et de l'état chétif de leur personne : les Orientaux attachent une haute importance aux formes de la nature ; ils ne concevaient pas comment tant de génie pouvait se trouver sous une si mince enveloppe. La vue seule de Kléber satisfit leur pensée : c'était un homme superbe, mais de manières très dures. La sagacité des Égyptiens leur avait fait deviner qu'il n'était pas Français ; en effet, bien qu'Alsacien, il avait passé ses premières années dans l'armée prussienne, et pouvait passer pour un pur Allemand. } L'un de nous prétendit alors qu'il avait été janissaire dans sa jeunesse, ce qui fit rire beaucoup l'Empereur, qui lui dit qu'on s'était moqué de lui.

{ Le Grand-Maréchal disait à l'Empereur, qu'à la bataille d'Aboukir il se trouvait pour la première fois dans son armée, et près de sa personne : il était si peu fait, continuait-il, à l'audace de ses manœuvres,

qu'il comprît à peine aucun des ordres qu'il entendit donner. « Surtout, Sire, disait-il, quand je vous entendis crier à un officier de vos guides : Allons, mon cher Hercule, prenez vingt-cinq hommes, et chargez-moi cette canaille. – Vraiment je me crus hors de mes sens : Votre Majesté montrait de la main peut-être mille chevaux turcs. » } 

Du reste, les pertes de l'armée d'Égypte sont loin d'être aussi considérables que pourraient le faire présumer un sol aussi étranger, l'insalubrité du climat, l'éloignement de toutes les ressources de la patrie, les ravages de la peste, et surtout les nombreux combats qui ont immortalisé cette armée. Elle était, au débarquement, de trente mille hommes ; elle s'accrut de tous les débris de la bataille navale d'Aboukir, et peut-être encore de quelque arrivage partiel de France ; et cependant la perte totale, depuis l'entrée en campagne jusqu'à deux mois après le départ du général en chef pour l'Europe, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-sept à vingt-huit mois, ne s'élève qu'à huit mille neuf cent quinze, ainsi que le prouve le document officiel de l'ordonnateur en chef de cette armée¹³.

{ Assurément, il faut bien que la vie d'un homme soit pleine de prodiges, pour qu'on s'arrête à peine sur un des actes dont on ne prouve pas d'exemples dans l'histoire. Quand César passa le Rubicon, et que la souveraineté en fut le résultat, César avait une armée, et marchait à son corps défendant. Quand Alexandre, poussé par l'ardeur de la jeunesse et par le feu de son génie, alla débarquer en Asie, pour faire

13. Tués dans les combats	3614
Morts de leurs blessures	854
Morts par accidents	290
Morts par maladies ordinaires	2468
Morts de la fièvre pestilentielle	1689
Total	8915

Au Caire, le 10 frimaire an IX.

Signé, l'ordonnateur en chef, Sartelon.

la guerre au grand roi, Alexandre était fils d'un roi, roi lui-même, et il courait aux chances de l'ambition et de la gloire, à la tête des forces de son royaume. Mais qu'un simple particulier, dont le nom, trois ans auparavant, était inconnu à tous, qui n'avait eu, en cet instant, d'autre auxiliaire que quelques victoires, son nom et la conscience de son génie, ait osé concevoir de saisir à lui seul les destinées de trente millions d'hommes, de les sauver des défaites du dehors et des dissensions du dedans ; qu'ému, à la lecture des troubles qu'on lui peignait, à l'idée des désastres qu'il prévoyait, il se soit écrié : « De beaux parleurs, des bavards, perdent la France ! il est temps de la sauver ! » Qu'il ait abandonné son armée, traversé les mers, au péril de sa liberté, de sa réputation ; atteint le sol français, volé dans la capitale ; qu'il y ait saisi en effet le timon, arrêté court une nation ivre de tous les excès ; qu'il l'ait replacée subitement dans les vrais sentiers de la raison et des principes ; qu'il lui ait préparé, dès cet instant, un jet de puissance et de gloire inconnu jusque-là, et que le tout se soit accompli sans qu'il en coûtât une larme ou une goutte de sang à personne, c'est ce qu'on peut appeler une des plus gigantesques et des plus sublimes entreprises dont on ait jamais entendu parler ; c'est ce qui saisira d'étonnement et d'admiration une postérité calme, sans passions ; et c'est pourtant ce que des gens du temps qualifièrent d'évasion désespérée, d'infâme désertion. Toutefois l'armée qu'il laissa après lui, occupa l'Égypte deux ans encore. L'opinion de l'Empereur était qu'elle ne devait même jamais y être forcée ; le Grand-Maréchal, qui y est resté jusqu'au dernier instant, en convenait aussi.

Après le départ du général en chef pour la France, Kléber, qui lui succéda, circonvenu et séduit par des faiseurs, traita de l'évacuation de l'Égypte ; mais quand le refus des ennemis l'eut contraint de s'acquérir une nouvelle gloire et de mieux connaître ses forces, il changea tout à fait de pensée et devint lui-même partisan de l'occupation de

l'Égypte ; ce devint aussi le sentiment général de l'armée. Kléber alors ne s'occupa plus qu'à s'y maintenir ; il éloigna de lui les meneurs qui avaient dirigé sa première intention, et ne s'entoura plus que de l'opinion contraire. L'Égypte n'eût jamais couru de dangers s'il eût vécu ; sa mort seule en amena la perte. Alors l'armée se partagea entre Menou et Regnier ; ce ne fut plus qu'un champ d'intrigues ; la force et le courage des Français restèrent les mêmes ; mais l'emploi ou la direction qu'en fit le général, ne ressemblèrent plus à rien.

Menou était tout à fait incapable. Les Anglais vinrent l'attaquer avec vingt mille hommes ; il avait des forces beaucoup plus nombreuses, et le moral des deux armées ne pouvait pas se comparer. Par un aveuglement inconcevable, Menou se hâta de disperser toutes ses troupes, dès qu'il apprit que les Anglais paraissaient ; ceux-ci se présentèrent en masse, et ne furent attaqués qu'en détail. Ici l'Empereur disait : « Comme la Fortune est aveugle ! Avec des mesures inverses, les Anglais eussent été infailliblement détruits, et que de nouvelles chances pouvait amener un tel échec ! »

Leur débarquement, du reste, fut admirable, disait le Grand-Maréchal ; en moins de cinq à six minutes, ils présentèrent cinq mille cinq cents hommes en bataille, c'était un mouvement d'opéra ; ils en firent trois pareils. Douze cents hommes seuls s'opposèrent à ce débarquement, et causèrent beaucoup de dommages. À très peu de temps de là, cette masse de treize à quatorze mille hommes fut intrépidement attaquée par le général Lanusse, qui n'en avait que trois mille, et qui, brûlant d'ambition, et ne désespérant pas d'en venir à bout à lui seul, ne voulut attendre personne ; il renversa tout d'abord, fit un carnage immense, et succomba. S'il eût eu seulement deux à trois mille hommes de plus, il remplissait son projet.

Les Anglais furent bien surpris, quand ils jugèrent par eux-mêmes de notre situation en Égypte, et s'estimèrent bien heureux de la tournure qu'avaient prise les affaires.

Le général Hutchinson, qui recueillit la conquête, disait plus tard en Europe, que s'ils avaient connu le véritable état des choses, ils n'auraient certainement jamais tenté le débarquement ; mais on était persuadé en Angleterre qu'il n'y avait pas six mille Français en Égypte. Cette erreur venait des lettres interceptées et des intelligences dans le pays même. « Tant il est dans le caractère français, disait l'Empereur, d'exagérer, de se plaindre et de tout défigurer dès qu'on est mécontent. La foule de ces rapports pourtant, n'étaient que le résultat de la mauvaise humeur, ou des imaginations malades : il n'y avait rien à manger en Égypte, écrivait-on ; toute l'armée avait péri à chaque nouvelle bataille ; les maladies avaient tout emporté, il ne restait plus personne, etc. »



Le général John Hely-Hutchinson.

La continuité de ces rapports avait fini par persuader Pitt ; et comment ne l'eût-il pas été ? Par une bizarrerie des circonstances, les premières dépêches de Kléber adressées au Directoire et les lettres de l'armée, furent reçues à Paris précisément par l'ancien général d'Égypte, qui venait d'exécuter le 18 brumaire ; et qu'on explique, si l'on peut, les contradictions quelles renfermaient ; qu'on se serve, si l'on veut ensuite, d'autorités individuelles pour soutenir son opinion.

Kléber, général en chef, mandait au Directoire qu'il n'avait que six mille hommes ; et, dans le même paquet, les états de l'inspecteur aux revues, en montraient au-delà de vingt mille. Il disait qu'il était sans argent, et les comptes du trésor montraient de grandes sommes. Il disait que l'artillerie n'était plus qu'un parc retranché, vide de toutes munitions, et les états de cette arme constataient des approvisionnements pour plusieurs campagnes. « Aussi, disait Napoléon, si Kléber, en vertu du traité qu'il avait commencé, avait évacué l'Égypte, je n'eusse pas manqué de le mettre en jugement à son arrivée en France. Toutes ces pièces contradictoires avaient été déjà soumises à l'examen et à l'opinion du Conseil d'État. »

Qu'on juge, d'après les lettres de Kléber, le général en chef, ce que pouvaient, être celles d'un rang inférieur, celles des simples soldats ? Voilà cependant ce que les Anglais interceptaient tous les jours ; ce qu'ils ont imprimé, ce qui a dirigé leurs opérations, ce qui aurait dû leur coûter bien cher. L'Empereur, dans toutes ses campagnes, disait-il, a toujours vu le même effet des lettres interceptées, et quelquefois il en a recueilli de grands fruits.

Dans les lettres qui lui tombèrent alors dans les mains, il trouva des horreurs contre sa personne ; elles durent lui être d'autant plus sensibles, que plusieurs venaient de gens qu'il avait comblés, auxquels il avait donné sa confiance, et qu'il croyait lui être fort attachés. Un d'eux, dont il avait fait la fortune, et sur lequel il devait compter le plus, mandait que le général en chef venait de s'évader, volant deux millions au trésor. Heureusement, dans ces mêmes dépêches, les comptes du payeur témoignaient que le général n'avait pas même pris la totalité de son traitement. « À cette lecture, disait l'Empereur, j'éprouvai un vrai dégoût des hommes : ce fut le premier découragement moral que j'aie senti ; et s'il n'a pas été le seul, du moins il

a été peut-être le plus vif. Chacun, dans l'armée, me croyait perdu, et l'on s'empressait déjà de faire sa cour à mes dépens. » Du reste, cette même personne tenta depuis de rentrer en faveur : l'Empereur dit qu'il n'empêcha point qu'on ne l'employât subalternement ; mais il ne voulut jamais le revoir : il répondit constamment qu'il ne le connaissait pas ; ce fut là toute sa vengeance.

L'Empereur répétait jusqu'à satiété, que l'Égypte devait demeurer à la France, et qu'elle y fût infailliblement demeurée, si elle eût été défendue par Kléber ou Desaix. C'étaient ses deux lieutenants les plus distingués, disait-il ; tous deux d'un grand et rare mérite, quoique d'un caractère et de dispositions bien différentes. On en trouvera les portraits dans les Mémoires de la campagne d'Égypte.

Kléber était le talent de la nature : celui de *Desaix* était entièrement celui de l'éducation et du travail. Le génie de Kléber ne jaillissait que par moments, quand il était réveillé par l'importance de l'occasion, et il se rendormait aussitôt après au sein de la mollesse et des plaisirs. Le talent de Desaix était de tous les instants ; il ne vivait, ne respirait que l'ambition noble et la véritable gloire : c'était un caractère tout à fait antique. L'Empereur dit que sa mort a été la plus grande perte qu'il ait pu faire ; leur conformité d'éducation et de principes eussent fait qu'ils se seraient toujours entendus ; Desaix se serait contenté du second rang, et fût toujours demeuré dévoué et fidèle. S'il n'eût pas été tué à Marengo, le Premier Consul lui eût donné l'armée d'Allemagne, au lieu de la continuer à Moreau. Du reste, une circonstance bien extraordinaire dans la destinée de ces deux lieutenants de Napoléon, c'est que le même jour et à la même heure où Desaix tombait à Marengo d'un coup de canon, Kléber périssait assassiné au Caire.

Dimanche 1^{er} au mardi 3 octobre 1815.

Nature des dictées de l'Empereur.

Le vent, la mer, la température restaient toujours les mêmes. Ce vent d'Ouest, qui nous avait été d'abord si favorable, commençait à nous devenir contraire : nous nous étions jetés à l'Est, dans l'espoir des vents alizés ; mais à présent nous nous trouvions sous le vent de notre destination, par la continuité de ces vents d'Ouest, dont la constance surprenait tout le monde ¶, et faisait la désolation de tout l'équipage. 

 ¶ Pour l'Empereur, il continuait régulièrement chaque matin ses dictées, auxquelles il s'attachait chaque jour davantage ; aussi les heures lui semblaient-elles désormais moins lourdes.

Le vaisseau avait été poussé tellement vite, hors du port, que tout y était resté à faire en pleine mer. Il n'y avait pas longtemps qu'on venait de le peindre ; l'Empereur a l'odorat extrêmement délicat ; cette odeur de peinture l'affecta spécialement, il en fut très incommodé et garda la chambre deux jours.

Chaque soir c'était un plaisir pour lui, en se promenant sur le pont, de revenir sur le travail du matin. Il ne s'était trouvé d'abord d'autre document qu'un mauvais ouvrage, sous le titre de *Guerre des Français en Italie*, sans motif, sans but, sans chronologie suivie ; l'Empereur le parcourait, sa mémoire faisait le reste je la trouvais d'autant plus admirable, quelle semblait arriver au besoin et comme de commande.

L'Empereur se plaignait chaque jour, en commençant, que ces objets lui étaient devenus étrangers ; il semblait se défier de lui, disant qu'il ne pourrait jamais arriver au résultat ; il rêvait alors pendant quelques minutes, puis se levait, se mettait à marcher et commençait à dicter.

Dès cet instant, c'était un tout autre homme ; tout coulait de source, il parlait comme par inspiration ; les expressions, les lieux, les dates, rien ne l'arrêtait plus.

Le lendemain, je lui rapportais au net ce qu'il avait dicté. À la première correction qu'il indiquait, il continuait à dicter le même sujet, comme s'il n'eût rien dit la veille ; la différence de cette seconde version à la première, était fort grande ; celle-ci était plus positive, plus abondante, mieux ordonnée ; elle présentait même parfois des différences matérielles avec la première.

Le surlendemain, à la première correction, encore même opération et troisième dictée, qui tenait des deux premières, et les mettait d'accord. Mais à partir de là, eût-il dicté une quatrième, une septième, une dixième fois, ce qui n'a pas été sans exemple, c'était désormais toujours précisément les mêmes idées, la même contexture, presque les mêmes expressions } ; aussi, n'avait-on plus besoin de prendre la peine d'écrire, bien que sous ses yeux, il n'y faisait pas d'attention, et continuait jusqu'au bout. Si l'on n'avait pas entendu, c'eût été vainement qu'on eût essayé de le faire répéter, il allait toujours, et comme c'était extrêmement vite, on ne s'y hasardait pas, dans la crainte de perdre encore davantage, et de ne plus s'y retrouver.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 4 au samedi 7 octobre 1815.

Singulière bizarrerie du hasard.

¶ Les vents constants du Sud-Ouest étaient devenus une véritable calamité ; nous reculions désormais au lieu d'avancer ; nous nous

enfoncez tout à fait dans le golfe de Guinée. Nous y aperçûmes un bâtiment qu'on fit reconnaître : l'on fit signal que c'était un Français égaré comme nous, et hors de sa route, qui, parti d'un port de Bretagne, se rendait à l'île de Bourbon. L'Empereur s'occupait beaucoup de son manque de livres ; je lui dis en riant, que j'en avais peut-être une caisse, à bord de ce bâtiment ; car j'en avais expédié une à cette destination, il y avait peu de mois. Ce que peut la bizarrerie du hasard, je disais vrai ! Si j'avais cherché ce bâtiment, j'aurais inutilement, sans doute, parcouru toutes les mers ; c'était lui, je l'appris le lendemain, quand je connus son nom par l'officier qui en avait fait la visite. Celui-ci avait étrangement surpris le capitaine français, en lui disant que l'Empereur Napoléon était à bord du vaisseau qu'il voyait, faisant route pour Sainte-Hélène. Le bonhomme, secouant la tête avec douleur, lui avait dit : « Vous nous privez de notre trésor, vous nous enlevez celui qui pouvait nous gouverner suivant nos mœurs et nos goûts. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 8 au mercredi 11 octobre 1815.

Murmures contre l'amiral. – Examen d'un nouvel ouvrage. – Réfutations. – Réflexions.

Le temps était d'une obstination sans exemple. Chaque soir on se consolait de la contrariété du jour, dans l'espoir d'une crise heureuse de la nuit ; mais chaque matin, on se réveillait avec le même chagrin. Nous avions été presque à la vue du Congo, nous courions pour nous en éloigner. Le temps semblait pris de manière à ne changer jamais. Le découragement était extrême, l'ennui au dernier degré. Les Anglais s'en prenaient à leur amiral : s'il avait pris la route de tout le monde,

disait-on, on serait arrivé depuis longtemps ; ses caprices l'avaient porté, contre toute raison, à une expérience dont on ne verrait pas la fin. Les murmures cependant n'étaient pas aussi violents que contre Christophe Colomb ; nous eussions trop ri, pour notre compte, de le voir réduit à trouver un Saint-Salvador pour se dérober à la crise. Pour moi, que le travail employait en entier, je m'occupais à peine de ce contretemps et qu'importait après tout une prison ou une autre ! Quant à l'Empereur, il y semblait plus insensible encore, il ne voyait dans tout cela que des jours écoulés.

Les Mémoires de Napoléon Bonaparte, par quelqu'un qui ne l'a jamais quitté pendant quinze ans, tel fut l'ouvrage qui, dans mon examen, succéda à celui de M. Wilson ; volume anonyme, ce qui devait suffire déjà pour inspirer à tous une première défiance ; mais sa contexture et son style imposent bientôt des doutes plus positifs encore à tout lecteur qui a de la réflexion, et l'habitude des ouvrages ; enfin, celui qui a vu et qui connaît tant soit peu l'Empereur, n'hésite pas, dès les premières pages, à affirmer que cet écrit est un véritable roman fait à plaisir ; que son auteur n'a jamais connu, ni approché l'Empereur : il est à cent lieues de son langage, de ses habitudes et de tout ce qui le concerne. L'Empereur n'a jamais dit à un ministre : « Comte, faites ceci, Comte, exécutez cela ; » les ambassadeurs ne venaient point à son lever ; Napoléon ne pouvait faire, à quatorze ans, à une dame, en compagnie, la réponse qu'on lui prête au sujet du vicomte de Turenne, parce que de dix ans à dix-huit, il était aux écoles militaires, et qu'on n'y recevait pas la compagnie des dames ; ce n'est pas Pérignon, qui ne le connaissait pas, mais Dugommier, qui avait été son général, qui le recommandait d'une manière si distinguée au Directoire ; c'est une lettre pour rétablir la démocratie, et non les Bourbons, qu'un militaire adressa dans le temps au Premier Consul, etc., etc. Jamais l'Empereur, auquel on accorda assez généralement en Europe d'avoir

été impénétrable dans ses projets et ses vues, n'a eu l'habitude des gestes qui eussent pu le trahir, encore moins celle des monologues qu'on eût pu entendre ; sa colère ne le jeta jamais dans des accès d'insanité ou d'épilepsie, fable ridicule qui a fait longtemps la nourriture de certains salons de Paris, et qu'ils avaient fini par abandonner eux-mêmes, quand ils eurent vu que ces accidents n'arrivaient jamais dans les occasions importantes. Cette production est indubitablement un ouvrage de commande, une spéculation de libraire, lequel aura fourni le titre. Quoi qu'il en soit, on eût pensé qu'avec une carrière aussi publique que celle de l'Empereur et de ceux qui l'entouraient, l'auteur eût pu montrer plus de connaissance et de vérité : il sent son insuffisance à cet égard, et cherche à s'en défendre en disant qu'il a dû altérer les noms, et n'a pas voulu faire certains portraits trop ressemblants ; mais il pousse cette circonspection jusqu'aux faits mêmes ; on ne saurait les reconnaître, la plupart sont entièrement de son imagination : ainsi ce papier d'Égypte, dont la perte cause tant d'anxiété au Général en chef ; cette recommandation du jeune Anglais, qui transporte Bonaparte de joie, en lui ouvrant une si brillante perspective de fortune à Constantinople ; ce vrai mélodrame de la Malmaison, où l'héroïsme de Mme Bonaparte, dont il fait une amazone, pourvoit avec tant de courage, d'activité, au salut de son mari, peuvent exciter l'intérêt du lecteur ; mais ils sont autant de fables, dont la dernière, pour le dire en passant, nous montre que le caractère et les dispositions de l'Impératrice Joséphine n'étaient pas plus familiers à l'auteur que ceux de l'Empereur. Toutefois l'écrivain, en vantant de temps à autres certains traits, relevant certaines actions, combattant certaines impostures, se donne un air d'impartialité qui, aux yeux du vulgaire, joint à sa prétendue situation auprès de l'Empereur durant quinze ans, produit un merveilleux effet. La plupart des Anglais du vaisseau s'étaient attachés à cet ouvrage comme à une espèce d'oracle. Ils ne revenaient pas de voir l'Empereur si différent du caractère que

lui prête ce roman ; ils étaient plus naturellement portés à penser que l'adversité ou la contrainte changeait l'Empereur, que d'imaginer que ces choses imprimées étaient tout bonnement autant de mensonges ; à mes observations, ils répondaient toujours : « C'est pourtant d'un homme impartial et qui ne l'a pas quitté depuis quinze ans ? – Mais, leur disais-je, quel est le nom de cet homme ? S'il vous avait injurié personnellement dans son livre, comment le traîneriez-vous devant un tribunal, pour en avoir justice ? Le premier d'entre nous ne pourrait-il pas en être l'auteur ? » Ces arguments étaient sans réplique sans doute ; mais il leur en coûtait beaucoup pour détruire eux-mêmes la première impression qu'ils avaient reçue : tel est le vulgaire, et l'effet inévitable que produisent toujours sur lui les mensonges imprimés !

Quoi qu'il en soit, je n'irai pas plus loin sur un ouvrage, qui ne vaut pas qu'on s'en inquiète davantage ; je fais grâce de ce qui suivait, je le supprime. En relisant mon manuscrit, en Europe, je trouve que l'opinion a fait de tels progrès, que j'aurais honte aujourd'hui de combattre des allégations et des faits que l'esprit et le bon goût ont repoussés depuis longtemps, et qu'on ne retrouve plus que dans la bouche des sots.

Toutefois, en détruisant les idées imaginaires que notre anonyme s'est plu à donner du caractère de Napoléon, on pensera peut-être que j'aurais dû y substituer les miennes ? je m'en donnerai bien de garde ; je me contenterai d'inscrire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ; je rendrai ses conversations, et l'on ne demandera plus rien.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 12. – Vendredi 13 octobre 1815.

Cependant, à force de patience et à l'aide de quelques légères variations, nous approchions du but ; et, bien que privés de la mousson naturelle, nous portions désormais sur notre destination ou très près. À mesure que nous avançons, le temps nous favorisait davantage ; enfin le vent devint bon tout à fait ; mais ce ne fut guère qu'à vingt-quatre heures de notre but.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 14 octobre 1815.

Vue de Sainte-Hélène.

On s'attendait à voir Sainte-Hélène ce jour-là même ; l'amiral nous l'avait annoncé. À peine étions-nous sortis de table, qu'on cria : *Terre* ! C'était à un quart d'heure près de l'instant qu'on avait fixé. Rien ne peut montrer davantage les progrès de la navigation, que cette espèce de merveille, par laquelle on vient de si loin, attaquer et rencontrer, à heure fixe, un seul point dans l'espace ; phénomène qui résulte de l'observation rigoureuse de points fixes ou de mouvements constants dans l'univers.

L'Empereur gagna l'avant du vaisseau pour voir la terre, et crut l'apercevoir ; moi, je ne vis rien. Nous restâmes en panne toute la nuit.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 15 octobre 1815.

Arrivée à Sainte-Hélène.

Au jour, j'ai vu l'île à mon aise et de fort près ; sa forme m'a paru d'abord assez considérable ; mais elle rapetissait beaucoup à mesure que nous approchions. Enfin, soixante-dix jours après avoir quitté l'Angleterre, et cent dix après avoir quitté Paris, nous jetons l'ancre vers midi } ; elle touche le fond, et c'est là le premier anneau de la chaîne qui va clouer le moderne Prométhée sur son roc. 

 { Nous trouvâmes au mouillage une grande partie des bâtiments de notre escadre, qui s'étaient séparés de nous, ou que nous avions laissés en arrière comme trop mauvais marcheurs ; ils étaient pourtant arrivés il y avait déjà quelques jours : preuve de plus de l'extrême incertitude dans tous les calculs de la mer, dès qu'ils reposent sur les caprices des calmes, la force et les variations du vent. } 



Arrivée du Northumberland à Sainte-Hélène.

L'Empereur, contre son habitude, s'est habillé de bonne heure et a paru sur le pont ; il s'est avancé sur le passe-avant pour considérer le rivage plus à son aise. On voyait une espèce de village encaissé parmi d'énormes rochers arides et pelés qui s'élevaient jusques aux nues. Chaque plateforme, chaque ouverture, toutes les crêtes, se trouvaient hérissées de canons. L'Empereur parcourait le tout avec sa lunette ; j'étais à côté de lui ; mes yeux fixaient constamment son visage ; je n'ai pu surprendre la plus légère impression, et pourtant c'était là désormais peut-être sa prison perpétuelle ! Peut-être son tombeau !... Que me restait-il donc, à moi, à sentir ou à témoigner !



{ L'Empereur est rentré bientôt après ; il m'a fait appeler, et nous avons travaillé comme de coutume.

L'amiral, qui était descendu de bonne heure à terre, est revenu sur les six heures extrêmement fatigué ; il avait parcouru toutes les localités, et croyait avoir trouvé quelque chose de convenable ; mais il y fallait des réparations, elles pouvaient tenir deux mois ; il y en avait déjà près de trois que nous occupions notre cachot de bois, et les instructions précises des ministres étaient de nous y retenir jusqu'à ce que notre prison, à terre fût prête. L'amiral, il faut lui rendre justice, ne se trouva pas capable d'une telle barbarie ; il nous annonça, en laissant percer une espèce de jouissance intérieure, qu'il prenait sur lui de nous débarquer dès le lendemain.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Séjour à Briars.

Depuis le 16 novembre 1815,
jour du débarquement
à Sainte-Hélène, jusqu'au 9 décembre,
veille de la translation à Longwood.

Espace d'un mois et vingt-quatre jours.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 16 octobre 1815.

Débarquement de l'Empereur à Sainte-Hélène.

L'Empereur, après son dîner, s'est embarqué, avec l'amiral et le Grand-Maréchal, pour se rendre à terre. Un mouvement très remarquable avait réuni tous les officiers sur la dunette, et une grande partie de l'équipage sur les passe-avant : ce mouvement n'était plus celui de la curiosité, on se connaissait depuis trois mois ; l'intérêt le plus vif avait succédé.

Avant de descendre dans le canot, l'Empereur fit appeler le capitaine commandant le vaisseau, prit congé de lui, et le chargea de transmettre ses remerciements aux officiers et à l'équipage. Ces paroles ne furent pas sans produire une grande émotion sur ceux qui les entendirent ou se les firent expliquer.

Le reste de la suite de l'Empereur débarqua sur les huit heures. Nous fûmes accompagnés par plusieurs des officiers. Tout le monde, au

demeurant, lorsque nous quittâmes le vaisseau, a semblé nous témoigner une véritable sympathie.

Nous trouvâmes l'Empereur dans le salon qu'on lui avait destiné : il monta, peu d'instants après dans sa chambre, où nous fûmes appelés. Il n'était guère mieux qu'à bord du vaisseau ; nous nous trouvions placés dans une espèce d'auberge ou d'hôtel garni.

La ville de Sainte-Hélène n'est autre chose qu'une très courte rue, ou prolongement de maisons, le long d'une vallée très étroite, resserrée entre deux montagnes à pic d'un roc tout à fait nu et stérile.

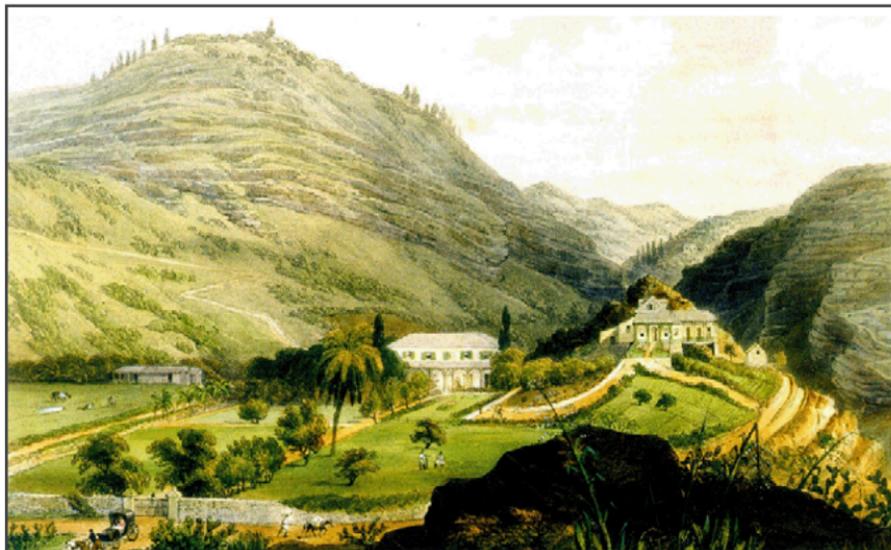
[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 17 octobre 1815.

L'Empereur se fixe à Briars. – Description – Situation misérable.

À six heures du matin, l'Empereur, le Grand-Maréchal et l'amiral allèrent à cheval visiter *Longwood* (long bois), maison qui avait été arrêtée pour sa résidence, et située à deux ou trois lieues de la ville. À leur retour ils virent une petite maison de campagne dans le prolongement de la vallée, à deux milles au-dessus de la ville. L'Empereur répugnait extrêmement à retourner où il avait couché ; il s'y fut trouvé dans une réclusion plus complète encore qu'à bord du vaisseau : des sentinelles gardaient les portes, des curieux se groupaient sous ses fenêtres ; il eût donc été réduit strictement à sa chambre. Un petit pavillon, dépendant de cette petite maison de campagne, lui plut, et l'amiral convint qu'il y serait mieux qu'à la ville. L'Empereur s'y fixa et m'envoya chercher ; il s'était tellement attaché à son travail des

campagnes d'Italie, qu'il ne pouvait plus s'en passer ; je me mis aussitôt en route pour le joindre. } 



Vue des Briars.

La petite vallée où s'élève le hameau de Sainte-Hélène, se prolonge dans l'île longtemps encore, en serpentant au milieu de deux chaînes de montagnes arides qui la bordent et la resserrent. Il y règne constamment un beau chemin de voitures, très bien entretenu ; au bout de deux milles environ, ce chemin n'est plus tracé que sur le flanc de la montagne même, sur lequel il s'appuie à gauche, ne montrant plus que des précipices et des abîmes sur son bord de la droite. Mais bientôt le terrain s'élargit en face, et présente un petit plateau où se trouvent quelques bâtisses, de la végétation et plusieurs arbres : c'est une espèce de petite oasis au milieu des rochers. Là était la demeure modeste d'un négociant de l'île (M. Balcombe). À trente ou quarante pas, à droite de la maison principale, et sur un tertre à pic, se voit une

espèce de guinguette ou petit pavillon servant à la famille, dans les beaux jours, pour aller prendre le thé et respirer plus à l'aise : c'était là le réduit loué par l'amiral, pour la demeure temporaire de l'Empereur, qui l'occupait depuis le matin. Tout en gravissant les contours du monticule, qui sont très rapides, je l'aperçus en effet de loin, et le contemplai. C'était bien lui, un peu courbé, les mains derrière le dos ; cet uniforme si leste et si simple, ce petit chapeau si renommé ! Il était debout sur le seuil de la porte, sifflant un air de vaudeville, quand je l'abordai. « Ah ! vous voilà ? me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas amené votre fils ? – Sire, répondis-je, le respect, la discrétion m'en ont empêché. – Vous ne sauriez vous en passer, continua-t-il, faites-le venir. »

Jamais l'Empereur, dans aucune de ses campagnes, peut-être dans aucune des situations de sa vie, n'eût sans doute de logement plus exigü, ni autant de privations. Le tout ici consistait en une seule pièce au rez-de-chaussée ; de forme à peu près carrée ; une porte sur chacun des deux côtés opposés, et deux fenêtres sur chacun des deux côtés perpendiculaires ; du reste, sans rideaux, sans volets, à peine un siège. L'Empereur, en ce moment, se trouvait seul, ses deux valets de chambre étaient à courir pour lui composer un lit. Il lui prit fantaisie de marcher un peu ; or le monticule n'offrait pas de terre-plein sur aucune des faces de la petite guinguette ; ce n'était tout autour que grosses pierres et débris de rochers. Il prit mon bras, et se mit à causer gaîment. Cependant la nuit se faisait, le calme était profond, la solitude entière ; quelle foule de sensations et de sentiments vinrent m'assaillir en cet instant ! Je me trouvais donc seul, tête-à-tête dans le désert, presque en familiarité avec celui qui avait gouverné le monde ! avec Napoléon enfin !!! Tout ce qui se passait en moi !... Tout ce que j'éprouvais !... Mais, pour le bien comprendre, il faudrait peut-être se reporter au temps de sa toute-puissance ; au temps où il suffisait

d'un seul de ses décrets pour renverser des trônes ou créer des rois ! Il faudrait se mettre bien dans l'esprit ce qu'il faisait éprouver, aux Tuileries, à tout ce qui l'entourait ; l'embarras timide, le respect profond, avec lesquels l'abordaient ses ministres, ses officiers ; l'anxiété, la crainte des ambassadeurs, celle des princes et même des rois ! Or, rien de tout cela n'était encore altéré en moi !...

Lorsque l'Empereur voulut se coucher, il se trouva qu'une fenêtre donnait à nu sur le côté de son lit, presque à la hauteur de son visage ; nous la barricadâmes du mieux que nous pûmes pour le préserver de l'air, auquel il est très sensible, le plus léger courant suffisant pour l'enrhumer ou lui causer des maux de dents. Quant à moi, je gagnai le comble précisément au-dessus de l'Empereur ; espace de sept pieds carrés, où il n'y avait qu'un lit, sans un seul siège ; c'est là que fut mon gîte et celui de mon fils, pour lequel il fallut placer un matelas par terre. Pouvions-nous nous plaindre ? nous étions si près de l'Empereur, de là nous entendions le son de sa voix, même ses paroles !...

Ses valets de chambre se couchèrent par terre, en travers de la porte, enveloppés dans leurs manteaux.

Voilà la description littérale de la première nuit de Napoléon à *Briars* (aux ronces), c'était le nom de l'endroit.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 18 octobre 1815.

Description de Briars. — Son jardin. — Rencontre des petites demoiselles de la maison.

¶ J'ai déjeuné avec l'Empereur, il n'avait ni nappe ni serviettes, son déjeuner était le reste du dîner de la veille.

Un officier anglais avait été logé dans la maison voisine, pour notre garde, et deux sous-officiers allaient et venaient militairement sous nos yeux, pour surveiller nos mouvements. Le déjeuner fini, l'Empereur s'est mis au travail, qui a duré quelques heures ; après le travail, il lui a pris fantaisie d'explorer notre nouveau domaine, de découvrir le terrain environnant, d'en prendre possession.

En descendant de notre terre, par le côté opposé à la maison principale, nous trouvâmes un sentier bordé d'une haie de raquettes, et longeant des précipices, lequel nous conduisit, au bout de deux cents pas, à un petit jardin dont la porte se trouvait ouverte. Ce jardin est tout en longueur, et d'un terrain très inégal ; une allée, assez plénière, en parcourt l'étendue à l'entrée, une espèce de berceau forme l'une des extrémités ; à l'autre bout, sont deux cahutes où logent les nègres chargés du soin du jardin. Il s'y trouvait des arbres fruitiers et quelques fleurs. À peine y étions-nous entrés, que nous y fûmes joints par les deux filles du maître de la maison, âgées de quatorze à quinze ans : l'une vive, étourdie, ne respectant rien ; l'autre plus posée, mais d'une grande naïveté ; toutes deux parlant un peu le français. Elles eurent bientôt parcouru le jardin, et mis tout à contribution pour l'offrir à l'Empereur, qu'elles accablèrent de questions les plus bizarres et les plus ridicules. L'Empereur s'amusa beaucoup de cette familiarité si nouvelle pour lui. « Nous sortons du bal masqué, me dit-il, quand nous les eûmes quittées. »

Jeudi 19. – Vendredi 20 octobre 1815.

Sur la jeunesse française. – L'Empereur visite la maison voisine. – Naïvetés.

L'Empereur fait appeler mon fils pour déjeuner ; qu'on juge de toute sa joie à une telle faveur ! C'était la première fois qu'il allait le voir d'aussi près, l'entendre, peut-être lui parler ! Son saisissement en était extrême,

Du reste, la table demeurait encore sans nappe, le repas continuait de s'apporter de la ville, et ne présentait que deux ou trois mauvais plats. Aujourd'hui il s'y trouvait un poulet, l'Empereur l'a voulu couper lui-même, et nous l'a distribué : il s'étonnait d'y réussir aussi bien ; il y avait si longtemps, disait-il, qu'il n'en avait fait autant ; car toute sa galanterie, ajoutait-il, avait été se perdre pour toujours dans les affaires et les soucis de son généralat d'Italie.

Le café, qui est un besoin pour l'Empereur, s'est trouvé si mauvais, qu'il s'est cru empoisonné : il l'a jeté, et m'a fait laisser le mien.

L'Empereur se servait en ce moment d'une tabatière où se trouvaient enchâssées plusieurs médailles antiques ; des inscriptions grecques étaient autour ; l'Empereur doutant d'un des noms de ces portraits, m'a dit de les lui traduire ; et comme je lui répondais que c'était au-dessus de mes forces, il s'est mis à rire, disant : « Vous n'êtes donc pas plus fort que moi ? » Alors mon fils s'est offert en tremblant, et a lu Mithridate, Démétrius-Poliorcetes et quelques autres. } L'extrême jeunesse de mon fils et cette circonstance, ont alors attiré son attention. « Quoi ! votre fils en est déjà là ? a-t-il dit. C'est bien ! » Et il

s'est mis à le questionner longuement sur son lycée, ses maîtres, leurs leçons ; puis revenant à moi. « Quelle jeunesse, a-t-il dit, je laisse après moi ! C'est pourtant mon ouvrage ! Elle me vengera suffisamment par tout ce qu'elle vaudra ! à l'œuvre il faudra bien après tout qu'on rende justice à l'ouvrier ! et le travers d'esprit ou la mauvaise foi des déclamateurs tombera devant mes résultats. Si je n'eusse songé qu'à moi, à mon pouvoir, ainsi qu'ils l'ont dit et le répètent sans cesse, si j'eusse réellement eu un autre but que le règne de la raison, j'aurais cherché à étouffer les lumières sous le *boisseau* ; au lieu de cela ; on ne m'a vu occupé que de les produire au grand jour. Et encore n'a-t-on pas fait pour ces enfants tout ce dont j'avais eu la pensée. Mon université, telle que je l'avais conçue, était un chef-d'œuvre dans ses combinaisons, et devait en être un dans ses résultats nationaux. Un méchant homme m'a tout gâté ; et cela avec mauvaise intention, et par calcul sans doute, etc., etc. »

¶ Le soir venu, l'Empereur a voulu entrer chez les voisins. Le maître, pris par la goutte, était en robe de chambre, étendu sur son canapé ; sa femme et nos deux petites demoiselles du matin étaient autour de lui. Le bal masqué a repris de plus belle ; on a fait échange de tout ce qu'on savait. On a parlé de romans ; l'une des petites avait lu Mathilde de Mme Cottin : ce fut une très grande joie de voir que l'Empereur la connaissait. Un gros Anglais, à face carrée, vrai *vacuum plenum* à ce qu'il paraît, qui écoutait gravement de toutes ses oreilles pour tâcher de mettre à profit son peu de français, se hasarda de demander, avec réserve, à l'Empereur, si la princesse, amie de Mathilde, dont il admirait particulièrement l'excellent caractère, vivait toujours ; l'Empereur lui répondit avec solennité : « Non, Monsieur, elle est morte et enterrée. » Et il allait se croire mystifié, disait-il, quand il vit, à cette malheureuse nouvelle, les larmes prêtes à rouler dans les grands et gros yeux de la grosse face.

Une des petites filles ne fut pas moins naïve : c'était plus pardonnable ; toutefois, j'en dus conclure qu'on n'était pas fort ici en chronologie. Parcourant *Estelle* de Florian, pour montrer qu'elle lisait le français, elle tomba sur Gaston de Foix, et le voyant qualifié de général elle demanda à l'Empereur s'il avait été bien content de lui dans ses armées, s'il avait échappé à toutes les batailles, et s'il vivait encore.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 21 octobre 1815.

L'amiral vient voir l'Empereur.

L'amiral, dans la matinée, est venu rendre visite à l'Empereur ; il a frappé à sa porte ; si je ne m'y fusse pas trouvé, l'Empereur eût été dans la nécessité d'aller ouvrir lui-même, ou l'amiral y serait encore.

Tous les membres épars de notre petite colonie sont aussi venus de la ville, et nous nous sommes trouvés un instant tous réunis. Chacun a raconté ses nombreuses misères, et l'Empereur les a ressenties d'autant plus vivement.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 22 au mardi 24 octobre 1815.

Horreurs et misères de notre exil. – Indignation de l'Empereur. – Note envoyée au gouvernement anglais.

Les ministres anglais, en violant les droits de l'hospitalité auxquels nous nous étions abandonnés avec tant de confiance, semblaient

n'avoir rien épargné pour rendre cette violation plus amère et plus sensible. En nous reléguant au bout de la terre, au milieu des privations, des mauvais traitements, des besoins de toute espèce, ils avaient voulu nous faire boire le calice jusqu'à la lie. Sainte-Hélène est une véritable Sibérie ; la différence n'en est que du froid au chaud, et dans son peu d'étendue.

L'empereur Napoléon, qui possédait tant de puissance et disposa de tant de couronnes, s'y trouve réduit à une méchante petite cahute de quelques pieds en carré, perchée sur un roc stérile ; sans rideaux, ni volets, ni meubles. Là il doit se coucher, s'habiller, manger, travailler, demeurer ; il faut qu'il sorte s'il veut qu'on la nettoie. Pour sa nourriture on lui apporte de loin quelques mauvais plats, comme à un criminel dans son cachot. Il manque réellement des premiers besoins de la vie : le pain, le vin ne sont point les nôtres, ils nous répugnent ; l'eau, le café, le beurre, l'huile et les autres nécessités, y sont rares ou à peine supportables ; un bain, si nécessaire à sa santé, ne se trouve pas ; il ne peut prendre l'exercice du cheval.

Ses compagnons, ses serviteurs, sont à deux milles de lui ; ils ne peuvent parvenir auprès de sa personne qu'accompagnés d'un soldat ; ils demeurent privés de leurs armes ; sont condamnés à passer la nuit au corps de garde, s'ils reviennent trop tard ou s'il y a quelque méprise de consigne, ce qui arrive presque chaque jour. Ainsi se réunissent pour nous, sur la cime de cet affreux rocher, la dureté des hommes et les rigueurs de la nature ! et pourtant il eût été facile de nous procurer une demeure plus convenable et des traitements plus doux.

Certes, si les souverains de l'Europe ont arrêté cet exil, une haine secrète en a dirigé l'exécution. Si la politique seule a dicté cette mesure comme nécessaire, n'eût-elle pas dû, pour en convaincre le

monde, entourer d'égards, de respects, de dédommagements de toute espèce, l'illustre victime vis-à-vis de laquelle elle se dit forcée de violer les principes et les lois.

Nous nous trouvions tous auprès de l'Empereur ; il récapitulait avec chaleur tous ces faits. « À quel infâme traitement ils nous ont réservés ! s'écriait-il. Ce sont les angoisses de la mort ! À l'injustice, à la violence, ils joignent l'outrage, les supplices prolongés ! Si je leur étais si nuisible, que ne se défaisaient-ils de moi ? quelques balles dans le cœur ou dans la tête eussent suffi ; il y eût eu du moins quelque énergie dans ce crime ! Si ce n'était vous autres et vos femmes surtout, je ne voudrais recevoir ici que la ration du simple soldat. Comment les souverains de l'Europe peuvent-ils laisser polluer en moi ce caractère sacré de la souveraineté ! Ne voyent-ils pas qu'ils se tuent de leurs propres mains à Sainte-Hélène ! Je suis entré vainqueur dans leurs capitales ; si j'y eusse apporté les mêmes sentiments, que seraient-ils devenus ? Ils m'ont tous appelé leur frère, et je l'étais devenu par le choix des peuples, la sanction de la victoire, le caractère de la religion, les alliances de leur politique et de leur sang. Croyent-ils donc le bon sens des peuples insensible à leur morale, et qu'en attendent-ils ? Toutefois, faites vos plaintes. Messieurs, que l'Europe les connaisse et s'en indigne ! Les miennes sont au-dessous de ma dignité et de mon caractère : j'ordonne ou je me tais. »

Le lendemain un officier ouvrit tout bonnement la porte, et s'introduisit lui-même, sans plus de façon, dans la chambre de l'Empereur, où j'étais à travailler avec lui. Ses intentions, du reste, étaient bonnes : c'était le capitaine d'un des petits bâtiments venus avec nous, qui repartait pour l'Europe et avait voulu venir prendre les ordres de l'Empereur. Napoléon revint sur le sujet de la veille, et s'animant par degrés, lui exprima, pour son gouvernement, les

pensées les plus élevées, les plus fortes, les plus remarquables. Je les traduais à mesure et rapidement. L'officier semblait frappé de chaque phrase, et nous quitta, promettant d'accomplir fidèlement sa mission. Mais rendra-t-il les expressions, l'accent surtout, dont je fus témoin ? L'Empereur en fit rédiger une espèce de note, que l'officier aura trouvée bien faible, auprès de ce qu'il avait entendu d'abondance. La voici :

Note. « L'Empereur désire, par le retour du prochain vaisseau, avoir des nouvelles de sa femme et de son fils, et savoir si celui-ci vit encore ? Il profite de cette occasion pour réitérer et faire parvenir au gouvernement britannique les protestations qu'il a déjà faites contre les étranges mesures adoptées contre lui.

1.° « Le gouvernement l'a déclaré prisonnier de guerre. L'Empereur n'est point prisonnier de guerre : sa lettre au prince régent, écrite et communiquée au capitaine Maitland, avant de se rendre à bord du *Bellerophon*, prouve assez, au monde entier, les dispositions et la confiance qui l'ont conduit librement sous le pavillon anglais !

« L'Empereur eût pu ne sortir de France que par des stipulations qui eussent prononcé sur ce qui était relatif à sa personne ; mais il a dédaigné de mêler des intérêts personnels avec les grands intérêts dont il avait constamment l'esprit occupé. Il eût pu se mettre à la disposition de l'empereur Alexandre, qui avait été son ami, ou de l'empereur François, qui était son beau-père ; mais, dans la confiance qu'il avait dans la nation anglaise, il n'a voulu d'autre protection que les lois ; et, renonçant aux affaires publiques, il n'a cherché d'autre pays que les lieux qui étaient gouvernés par des lois fixes, indépendantes des volontés particulières.

2.° « Si l'Empereur eût été prisonnier de guerre, les droits des nations civilisées, sur un prisonnier de guerre, sont bornés par le droit des gens, et finissent d'ailleurs avec la guerre même.

3.° « Le gouvernement anglais considérant l'Empereur, même arbitrairement, comme prisonnier de guerre, son droit se trouvait alors borné par le droit public, ou bien il pouvait, comme il n'y avait point de cartel

entre les deux nations dans la guerre actuelle, adopter vis-à-vis de lui les principes des sauvages qui donnent la mort à leurs prisonniers. Ce droit eût été plus humain, plus conforme à la justice, que celui de le porter sur cet affreux rocher : la mort qui lui eût été donnée à bord du *Bellerophon* en rade de Plymouth, eût été un bienfait en comparaison.

« Nous avons parcouru les contrées les plus infortunées de l'Europe, aucune ne saurait être comparée à cet aride rocher : privé de tout ce qui peut rendre la vie supportable, il est propre à renouveler à chaque instant les angoisses de la mort. Les premiers principes de la morale chrétienne, et ce grand devoir imposé à l'homme de suivre sa destinée, quelle qu'elle soit, peuvent l'empêcher de mettre lui-même un terme à une si horrible existence ; l'Empereur met de la gloire à demeurer au-dessus d'elle. Mais si le gouvernement britannique devait persister dans ses injustices et ses violences envers lui, il regarde comme un bienfait qu'il lui fasse donner la mort »

Le bâtiment partant pour l'Europe, chargé de cette note, était le *Redpol*, capitaine Desmont. } 

Qu'on nous passe l'insipide monotonie de nos plaintes : on les retrouvera toujours les mêmes, sans doute ; mais qu'on se dise bien qu'elles ont dû nous causer beaucoup plus d'ennui à répéter qu'on n'en aura à les lire.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 25 au vendredi 27 octobre 1815.

Vie de Briars, etc. – Nécessaire d'Austerlitz. – Grand nécessaire de l'Empereur. – Son contenu. – Objets, libelles contre Napoléon, etc., abandonnés aux Tuileries.

¶ L'Empereur s'habillait de fort bonne heure ; il faisait dehors quelques tours, nous déjeunions vers les dix heures, il se promenait encore, et nous nous mettions ensuite au travail. Je lui lisais ce qu'il m'avait dicté la veille, que mon fils avait recopié le matin ; il le corrigait, et me dictait pour le lendemain. Nous ressortions sur les cinq heures, et revenions dîner à six heures, si toutefois le dîner était arrivé de la ville. La journée était bien longue, les soirées l'étaient bien plus encore. Malheureusement je ne connaissais pas les échecs, j'eus un moment envie de les apprendre la nuit ; mais comment, et de qui ? Je me donnai pour savoir un peu le piquet¹⁴, l'Empereur s'aperçut bientôt de mon ignorance, il tint compte de mon intention ; mais cessa. Quelquefois le désœuvrement le conduisait dans la maison voisine, ou les petites demoiselles le faisaient jouer au whist¹⁵. Plus souvent encore il restait à table après le dîner, et causait assis ; car la chambre était trop petite pour s'y promener.

Un de ces soirs il se fit apporter un petit nécessaire de campagne, en examina minutieusement toutes les parties, et me le donna, disant : « Il y a bien longtemps que je l'ai, je m'en suis servi le matin de la



➤ Nécessaire de campagne
(musée Carnavalet)

14. Jeu de cartes. (JMS)

15. Autre jeu de cartes, considéré comme l'ancêtre du bridge. (JMS)

bataille d'Austerlitz. Il passera au petit Emmanuel, continua-t-il, en regardant mon fils. Quand il aura trente ou quarante ans, nous ne serons plus, mon cher ; l'objet n'en sera que plus curieux, il le fera voir et dira : c'est l'Empereur Napoléon qui l'a donné à mon père à Sainte-Hélène. Je me saisis du don précieux, et je lui porte une espèce de culte ; je le vénère comme une sorte de relique. »

Passant de là à l'examen d'un grand nécessaire, il parcourut des portraits de sa propre famille, et des présents qui lui avaient été faits à lui-même : c'étaient les portraits de Madame, de la reine de Naples, des filles de Joseph, de ses frères, du roi de Rome, etc. Un Auguste et une Livie des plus rares ; une contenance de Scipion et une autre antique du plus grand prix donnée par le Pape ; un Pierre-le-Grand, sur boîte, une autre boîte avec un Charles-Quint, une autre encore avec un Turenne ; d'autres enfin, dont il se sert journellement, couvertes de médaillons rassemblés de César, d'Alexandre, de Sylla, de Mithridate, etc., etc. Venaient ensuite quelques tabatières où était son portrait enrichi de diamants. Il en chercha alors tout à coup un sans diamants ; ne le trouvant pas, il appela son valet de chambre pour qu'on le lui donnât ; malheureusement ce portrait se trouvait encore à la ville avec le gros des effets : j'en fus fâché, je pouvais croire que j'y perdais quelque chose.

L'Empereur alors passa en revue plusieurs tabatières de Louis XVIII, qui avaient été laissées sur sa table aux Tuileries, lors de son départ précipité. L'une présentait sur un fond noir, en pâte imitant l'ivoire, et dans une contexture bizarre, le portrait de Louis XVI, de la reine et de Mme Élisabeth : ils formaient trois croissants adossés l'un à l'autre en forme de triangle équilatéral ; une quantité de chérubins fort serrés formaient la bordure extérieure. Une autre boîte représentait une chasse au lavis et croquée, et qui ne pouvait avoir d'autre mérite

que la main qui l'avait faite, on la croyait de madame la duchesse d'Angoulême. Une troisième enfin présentait un portrait qui devait être, selon les apparences, celui de la comtesse de Provence. Ces trois objets étaient simples et même communs, et ne pouvaient avoir de précieux que leur historique.

En arrivant à Paris, le 20 mars au soir, l'Empereur trouva le cabinet du roi dans le même état où il avait été occupé ; tous les papiers demeuraient encore sur les tables. L'Empereur fit pousser ces tables dans les angles de l'appartement, et en fit apporter de nouvelles ; il voulut qu'on ne touchât à rien, se réservant d'examiner ces papiers dans ses moments perdus.

Et comme l'Empereur a quitté lui-même la France sans rentrer aux Tuileries, le roi aura trouvé sa chambre et ses papiers à peu près comme ils les avait laissés.

L'Empereur jeta les yeux sur quelques-uns de ces papiers. Il y trouva des lettres du roi à M. d'Avaray, à Madère, où il est mort : elles étaient de sa main, et lui avaient sans doute été renvoyées. Il y trouva aussi d'autres lettres très confidentielles du roi, pareillement de sa main. Mais comment se trouvaient-elles là ? Comment lui étaient-elles revenues ? Cela était plus difficile à expliquer. Elles étaient de cinq à six pages, fort purement écrites, de beaucoup d'esprit, disait l'Empereur ; mais très abstraites et fort métaphysiques. Dans l'une, le prince disait à la personne à laquelle il s'adressait : *Jugez, Madame, si je vous aime, vous m'avez fait quitter le deuil*. Et ce deuil, disait l'Empereur, amenait de longs paragraphes d'un style tout à fait académique. L'Empereur ne devinait pas à qui cela pouvait s'adresser, ni ce que ce deuil pouvait signifier ; j'étais hors d'état de pouvoir lui donner aucuns renseignements.

C'est sur une de ces tables que deux ou trois jours après avoir reconfirmé quelqu'un à la tête d'une institution célèbre, l'Empereur trouva un mémoire de cette personne, qui assurément l'eût empêché de la nommer de nouveau, par la manière dont elle s'y exprimait à l'égard de lui et de toute sa famille.

Il y avait encore beaucoup d'autres pièces de cette nature ; mais les véritables archives de la bassesse, du mensonge et de la vilénie se trouvaient dans les appartements de M. de Blacas, grand-maître de la garde-robe, ministre de la maison : ils étaient pleins de projets, de rapports et de pétitions de toute espèce. Il était peu de ces pièces où l'on ne se fit valoir aux dépens de Napoléon, qu'on était assurément bien loin d'attendre. Le tout était si volumineux, que l'Empereur fut obligé de nommer une commission de quatre membres pour en faire le dépouillement ; il regarde comme une faute de n'avoir pas confié ce dépouillement à une seule personne, et tellement à lui, qu'il fût sûr qu'on n'y aurait rien soustrait. Il a eu des raisons de croire qu'il y eût trouvé déjà des indices salutaires sur les perfidies dont il s'est vu entouré à son retour de Waterloo.

On trouva, entre autres, une longue lettre d'une des femmes de la princesse Pauline. Cette volumineuse lettre s'exprimait fort mal sur la princesse et ses sœurs, et ne parlait de *cet homme* (c'était l'Empereur) que sous les plus mauvaises couleurs. On n'avait pas cru que ce fût assez, on en avait raturé une partie, et interligné d'une main étrangère, pour y faire arriver Napoléon lui-même de la manière la plus scandaleuse ; et à la marge, et de la main de l'interligneur, il y avait : *Bon à imprimer*. Quelques jours de plus, probablement ce petit libelle allait voir le jour.

Une parvenue, tenant un rang distingué dans l'État, courbée sous les bienfaits de l'Empereur, écrivait en toute hâte à sa *camarade* de même *espèce*, pour lui apprendre la fameuse décision du Sénat touchant la déchéance et la proscription de Napoléon : « Ma chère amie, mon mari rentre : il est mort de fatigue ; mais ses efforts l'ont emporté, nous sommes délivrés de cet homme, et nous aurons les Bourbons. Dieu soit loué, nous serons donc de vraies comtesses ! etc. » } 

Parmi ces pièces, Napoléon eut la mortification d'en rencontrer de très inconvenantes sur sa personne, et cela de la main même de certains qui la veille étaient accourus près de lui, et tenaient déjà de ses faveurs. Dans son indignation, sa première pensée fut d'imprimer ces pièces, et de retirer ses bienfaits ; un second mouvement l'arrêta. « Nous sommes si volatils, si inconséquents, si faciles à enlever, disait-il, qu'il ne me demeurait pas prouvé, après tout, que ces mêmes gens ne fussent pas revenus réellement de bon cœur à moi ; et j'allais peut-être les punir, quand ils recommençaient à bien faire ; il valait mieux ne pas savoir, et je fis tout brûler. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 28 au mardi 31 octobre 1815.

L'Empereur commence la campagne d'Égypte avec le Grand-Maréchal. – Anecdotes sur brumaire, etc. – Lettre du comte de Lille. – La belle duchesse de Guiche.

 { Nous travaillions mon fils et moi avec la plus grande constance. Il commençait à être malade, la poitrine lui faisait mal ; mes yeux se perdaient ; nous souffrions réellement de notre grande occupation :

il est vrai que nous avons fait un travail étonnant ; nous étions déjà presque à la fin des campagnes d'Italie¹⁶.

Cependant l'Empereur ne se trouvait pas encore assez occupé, le travail était sa seule ressource, et ce qu'il avait déjà dicté avait pris assez de couleur pour l'y attacher encore davantage. Il allait atteindre bientôt l'époque de son expédition d'Égypte, il avait souvent parlé d'y employer le Grand-Maréchal ; d'un autre côté, ceux d'entre nous qui demeuraient à la ville y étaient mal, et s'y trouvaient malheureux d'être éloignés de l'Empereur. Leur caractère s'aigrissait par cette circonstance, et des contraintes de toute espèce venaient ajouter à leur chagrin. Je suggérai à l'Empereur de nous employer tous ensemble à son travail, et d'attaquer ainsi tout à la fois les campagnes d'Italie, celles d'Égypte, le consulat, le retour de l'île d'Elbe. Les heures lui deviendraient plus courtes, ce bel ouvrage, la gloire de la France, marcherait plus vite, et ces messieurs seraient beaucoup moins malheureux. Cette idée lui sourit, et, à compter de cet instant, un ou deux de ces messieurs venaient régulièrement recevoir la dictée de l'Empereur : ils la lui rapportaient le lendemain, restaient à dîner, et lui procuraient ainsi un peu plus de diversion.

16. Je conserve encore quelques-unes de ces premières dictées de l'Empereur. Bien qu'elles aient éprouvé depuis des variations, et reçu un plus grand développement, ce premier jet n'en est pas moins précieux, ne fût-ce même que par sa comparaison avec les idées arrêtées plus tard. Aussi je ne résisterai pas à les reproduire. On les trouvera jetées pêle-mêle dans ce journal ; malheureusement je n'en ai qu'un fort petit nombre ; lors de mon enlèvement de Longwood et de la saisie de mes papiers, l'Empereur fit réclamer ce que je pouvais avoir des campagnes d'Italie, pour les soustraire à sir H. Lowe ; j'en renvoyai ce qui tomba sous mes yeux. En ayant retrouvé plus tard quelques cahiers dans mes papiers, je fis demander à l'Empereur, au moment de mon départ, qu'il me permit de les garder en souvenir de lui. Il me fit répondre qu'il y consentait avec plaisir, sachant que ce qui demeurerait entre mes mains était encore comme si cela n'était pas sorti des siennes. Aussi aucune de ces feuilles ne m'ont-elles quitté, tant que j'ai eu le bonheur de pouvoir espérer qu'il aurait quelque instruction à me faire parvenir relativement aux campagnes d'Italie. (LC)

Nous nous étions arrangés aussi de manière à ce qu'insensiblement l'Empereur se trouvât un peu mieux, sous bien des rapports. En prolongement de la chambre qu'il occupait, on dressa une assez grande tente que m'avait fait offrir le général-colonel du 53^e. Le cuisinier de l'Empereur vint s'établir à Briars ; on tira du linge des malles, on sortit l'argenterie, et le premier dîner de la sorte se trouva être une petite fête. Mais les soirées demeuraient toujours aussi difficiles à passer ; l'Empereur retournait quelquefois dans la maison voisine ; quelquefois il essayait de marcher hors de sa chambre ; plus souvent encore il y demeurait à causer, cherchant à atteindre dix ou onze heures. Il redoutait de se coucher trop tôt : il s'éveillait alors au milieu de la nuit, et cherchant à fuir ses réflexions, il était obligé de se relever pour lire.

Un de ces jours, à dîner, l'Empereur se trouva sous les yeux une de ses propres assiettes de campagne aux armes royales. « Comme ils m'ont gâté tout cela ! » dit-il en expressions bien autrement énergiques ; et il ne put s'empêcher d'observer que le roi s'était bien pressé de prendre possession de ces objets ; qu'à coup sûr il ne pouvait réclamer cette argenterie comme lui ayant été enlevée, qu'elle était bien incontestablement à lui, Napoléon ; car quand il monta sur le trône, il ne s'était trouvé nul vestige de propriété royale ; en le quittant, il avait laissé à la couronne cinq millions d'argenterie, et peut-être quarante ou cinquante millions de meubles ; le tout de ses propres deniers provenant de sa liste civile. } 

L'Empereur, dans la conversation d'une de ces soirées, a raconté l'événement de brumaire. J'en supprime ici les détails, parce qu'ils ont été dictés plus tard au général Gourgaud, et qu'on retrouvera l'ensemble de ce grand événement dans la publication des dictées de Napoléon.



¶ *Sieyès*, qui était un des consuls provisoires avec Napoléon, et qui, à la première conférence, le vit discuter tout à la fois les finances, l'administration, l'armée, la politique, les lois, sortit déconcerté, et courut dire à ses intimes, en parlant de lui ; « Messieurs, vous avez un maître ! Cet homme sait tout, veut tout et peut tout. »

J'étais à Londres à cette époque, et je disais à l'Empereur que nous y avions conçu de grandes espérances, et que nous avions beaucoup compté sur le 18 brumaire et sur son consulat. Plusieurs de nous, qui avaient connu jadis Mme de Beauharnais, partirent aussitôt pour Paris, dans l'espoir de parvenir, par elle, à exercer quelque influence, ou imprimer quelque direction aux affaires qui se présentaient sous une face nouvelle.

Nous pensâmes généralement, dans le temps, que le Premier Consul avait attendu des propositions de nos princes ; nous nous appuyions sur ce qu'il avait été assez longtemps sans se prononcer à leur égard, ce qu'il avait fait plus tard, dans une proclamation, d'une manière accablante. Nous attribuions ce résultat à la gaucherie et à la brutalité de l'évêque d'Arras, le conseiller, le directeur suprême de nos affaires ; qui, du reste, de son propre aveu, opérait les yeux fermés, se vantant de n'avoir pas lu, disait-il, une seule gazette depuis nombre d'années, depuis qu'elles ne contenaient que les succès ou les mensonges de ces misérables.

Au moment du consulat, quelqu'un ayant voulu lui donner l'idée de tenter quelques négociations auprès du Consul, par l'intermédiaire de Mme Bonaparte, il repoussa la chose avec indignation et dans les termes les plus sales et les plus orduriers ; ce qui força l'auteur de la proposition de lui dire que de telles expressions n'étaient guère épiscopales, et qu'il ne les avait certainement pas lues dans son bréviaire.

Dans le même temps, il apostropha grossièrement le duc de Choiseuil, à la table même du prince, et en fut tancé tout aussi vertement ; le tout parce que le duc de Choiseuil, sortant des prisons de Calais, et échappant à la mort par le bienfait du Consul, terminait les renseignements que lui demandait le prince sur Bonaparte, en protestant que pour lui désormais il ne pourrait plus désavouer une reconnaissance personnelle.

L'Empereur disait à tout cela qu'il n'avait jamais songé aux princes ; que les phrases auxquelles je faisais allusion étaient d'un des autres consuls, et sans motif particulier. Que nous semblions, au-dehors, ne nous être jamais douté de l'opinion du dedans ; que s'il eut eu pour les princes des dispositions favorables, il n'eût pas été en son pouvoir de les accomplir. Toutefois, il avait reçu, vers ce temps-là, des ouvertures de Mittau et de Londres.

Le roi lui écrivit, disait-il, une lettre qui lui fut remise par Lebrun, lequel la tenait de l'abbé de Montesquiou, agent secret de ce prince à Paris. Celle lettre, extrêmement soignée, disait : « Vous tardez beaucoup à me rendre mon trône. Il est à craindre que vous ne laissiez écouler des moments bien favorables. Vous ne pouvez pas faire le bonheur de la France sans moi, et moi je ne puis rien pour la France sans vous. Hâtez-vous donc, et désignez vous-même toutes les places qui vous plairont pour vos amis. »

Le Premier Consul répondit : « J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Royale ; j'ai toujours pris un vif intérêt à ses malheurs et à ceux de sa famille. Elle ne doit pas songer à se présenter en France ; elle n'y parviendrait que sur cent mille cadavres. Du reste je m'empresserai toujours à faire tout ce qui pourrait adoucir ses destinées et lui faire oublier ses malheurs. »

L'ouverture de M. le comte d'Artois eut plus d'élégance et de recherche encore. Il dépêcha la duchesse de *Guiche*¹⁷, femme charmante, très propre, par les grâces de sa figure, à mêler beaucoup d'attraits à l'importance de sa négociation. Elle pénétra facilement auprès de madame Bonaparte, avec laquelle toutes les personnes de l'ancienne cour avaient des contacts naturels : elle en reçut un déjeuner à la Malmaison ; et durant le repas, parlant de Londres, de l'émigration et de nos princes, Mme de Guiche raconta qu'il y avait peu de jours, étant chez M. le comte d'Artois, quelqu'un, parlant des affaires, avait demandé au prince ce qu'on ferait pour le Premier consul, s'il rétablissait les Bourbons ; ce prince avait répondu : « D'abord Connétable et tout ce qui s'ensuit, si cela lui plaisait. Mais nous ne croirions pas que cela fût encore assez ; nous élèverions sur le Carrousel une haute et magnifique colonne sur laquelle serait la statue de Bonaparte couronnant les Bourbons. »

Le Premier consul arrivant quelque temps après le déjeuner, Joséphine n'eut rien de plus pressé que de lui rendre cette circonstance. « Et as-tu répondu, lui dit son mari, que cette colonne aurait pour piédestal le cadavre du Premier consul ?¹⁸ »

La jolie duchesse était encore là ; les charmes de sa figure, ses yeux, ses paroles, étaient dirigés au succès de sa mission. Elle était heureuse, disait-elle, elle ne saurait jamais assez reconnaître la faveur que lui procurait en ce moment Mme Bonaparte de voir et d'entendre un grand homme, un héros. Mais tout fut en vain ; la duchesse de

17. Aglaé de Polignac (1768-1803), familièrement surnommée « Guichette », épouse du duc de Guiche. (*JMS*)

18. Quelques personnes se sont scandalisées mal à propos de cette réponse, pensant qu'elle faisait allusion à la bonne foi des négociateurs ; mais le Premier Consul n'avait en vue que la force des choses et des circonstances ; idée d'ailleurs que l'on trouve reproduite plus d'une fois, sous d'autres expressions, dans le cours de ce recueil. (*LC*)

Guiche reçut dans la nuit l'ordre de quitter Paris ; et les charmes de l'émissaire étaient trop propres à alarmer Joséphine, pour qu'elle insistât ardemment en sa faveur : le lendemain, la duchesse de Guiche était en route pour la frontière. } 

« Du reste, le bruit courut plus tard, disait Napoléon, que j'avais fait, à mon tour, aux princes français, des propositions touchant la cession de leurs droits ou leur renonciation à la couronne, ainsi qu'on s'est complu à le consacrer dans des déclarations pompeuses, répandues en Europe avec profusion, il n'en était rien. Et comment cela aurait-il pu être ? moi qui ne pouvais régner précisément que par le principe qui les faisait exclure, celui de la souveraineté du peuple ? Comment aurais-je cherché à tenir d'eux des droits que l'on proscrivait dans leurs personnes ? C'eût été me proscrire moi-même ; le contresens eût été trop lourd, l'absurdité trop criante, elle m'eût noyé pour toujours dans l'opinion. Aussi, directement ni indirectement, de près ni de loin, je n'ai rien fait qui pût se rapporter à cela : c'est ce qu'auront pensé sans doute, dans le temps, les gens réfléchis qui m'accordaient de n'être ni fou ni imbécile.

« Toutefois, la rumeur causée par cette circonstance me porta à faire rechercher ce qui pouvait y avoir donné lieu ; et voici ce que j'ai pu recueillir.

« Au temps de notre intelligence avec la Prusse, et lorsqu'elle s'occupait de nous être agréable, elle fit demander si de souffrir des princes français sur son territoire, nous causerait de l'ombrage, et on répondit que non. Enhardie, elle demanda si on aurait une trop grande répugnance à la mettre à même de leur procurer des secours annuels ; on lui répondit encore que non, pourvu qu'elle garantit qu'ils demeureraient tranquilles, et s'abstiendraient de toute intrigue.

« Cette affaire se traitant entre eux, et la négociation une fois en train, Dieu sait ce que le zèle de quelque agent, ou même les doctrines, du cabinet de Berlin, qui n'étaient pas les nôtres, peuvent avoir proposé ! Voilà sans doute le motif et le prétexte qui donnèrent lieu à cette belle lettre de Louis XVIII, qui fut fort admirée, et à laquelle adhèrent avec éclat tous les membres de sa famille. Ces princes saisirent avidement cette occasion pour réveiller en leur faveur l'intérêt et l'attention de l'Europe qui, distraite par les grands événements du temps, ne s'en occupait plus. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 1^{er} au samedi 4 novembre 1815.

Emploi des journées. – Conseil d'État, Scène grave ; Dissolution du Corps législatif en 1813. – Sénat.



{ Nos journées avaient déjà toute l'uniformité de celles que nous passions à bord du vaisseau. L'Empereur me faisait appeler pour déjeuner avec lui : c'était de dix à onze heures. Le déjeuner fini, après une demi-heure de conversation, je lui lisais ce qu'il avait dicté la veille, et il me dictait de nouveau pour le lendemain. L'Empereur ne s'habillait plus dès le matin ; il ne sortait plus avant le déjeuner, cela lui avait rendu la journée trop décousue et trop longue. Il ne s'habillait plus à présent que sur les quatre heures. Il sortait alors, pour qu'on pût faire son lit et nettoyer sa chambre. Nous allions nous promener dans le jardin. Il affectionnait cette solitude ; je fis couvrir d'une toile l'espace de berceau qui s'y trouve : on y apporta une table, des chaises, et dès ce moment ce fut là que l'Empereur dictait à celui de ces messieurs qui arrivait de la ville pour le travail.

En face de la maison du propriétaire, au-dessous de nous, se trouvait une allée bordée de quelques arbres, c'était là que les deux soldats anglais avaient pris poste pour nous surveiller ; mais ils en furent retirés avec le temps, à la demande de notre hôte, qui s'en trouvait choqué pour son propre compte. Néanmoins ils avaient continué de rôder à vue de l'Empereur, attirés par la curiosité, ou conduits par la nature de leurs ordres. Ils finirent par disparaître tout à fait, et l'Empereur prit insensiblement possession de cette allée inférieure. Ce fut pour lui une véritable augmentation de domaine ; il s'y rendait chaque jour après son travail, en sortant du jardin, pour y attendre l'heure de son dîner. Les deux petites demoiselles et leur mère venaient l'y joindre, et lui raconter les nouvelles. Il y retournait aussi parfois après son dîner ; quand le temps le permettait : il passait alors la soirée sans qu'il eût besoin d'entrer chez les voisins, ce qu'il ne faisait qu'à la dernière extrémité, et quand il savait surtout qu'il n'y avait pas d'étranger ; ce que j'allais préalablement vérifier au travers des croisées.

Dans une de ces promenades, l'Empereur s'étendit beaucoup sur le Sénat, le Corps législatif, et le Conseil d'État surtout. Il avait, disait-il, tiré vraiment un grand parti de celui-ci, dans tout le cours de son administration. } Je vais tracer ici quelques détails sur ce Conseil d'État, d'autant plus volontiers qu'on en avait fort peu d'idée dans les salons ; et comme il ne subsiste plus aujourd'hui sur le même pied, j'intercalerai ici, chemin faisant, quelques lignes sur son mécanisme et ses attributions.

{ « Le Conseil d'État était généralement composé, disait l'Empereur, de gens instruits, bons travailleurs et de bonne réputation : *Fermont* et *Boulay*, par exemple, sont certainement de braves et honnêtes gens. Malgré les immenses affaires litigieuses qu'ils ont gérées, et les gros émoluments dont ils jouissaient, on ne me surprendrait pas du

tout si l'on m'apprenait qu'aujourd'hui ils sont tout au plus au-dessus de l'aisance. »

L'Empereur employait individuellement les conseillers d'État à tout, disait-il, et avec avantage. En masse, c'était son véritable conseil, sa pensée en délibération, comme les ministres étaient sa pensée en exécution.



Installation du Conseil d'État en 1799.

À la tribune Bonaparte premier Consul est entouré de Cambacérès et Lebrun. Le secrétaire général M. Locré est assis, plume à la main. Les présidents des sections prêtent serment. Tableau de Couder.

Au Conseil d'État se préparaient les lois que l'Empereur présentait au Corps Législatif, ce qui le rendait tout à fait un des éléments de la puissance législative ; là se rédigeaient les décrets de l'Empereur, ses règlements d'administration publique ; là s'examinaient, se discutaient et se corrigeaient les projets de ses ministres, etc.

Le Conseil d'État recevait l'appel, et prononçait en dernier ressort sur tous les jugements administratifs ; accidentellement, sur tous les autres tribunaux, même sur la Cour de cassation. Là s'examinaient aussi les plaintes contre les ministres ; les appels mêmes de l'Empereur à l'Empereur mieux informé. Ainsi le Conseil d'État, constamment présidé par l'Empereur, et souvent en opposition directe avec les ministres, ou en réformation de leurs actes et de leurs écarts, se trouvait donc naturellement le refuge des intérêts, ou des personnes lésées par quelque autorité que ce fût ; et quiconque y a assisté, sait avec quelle chaleur la cause des citoyens s'y trouvait défendue. Une commission de ce conseil recevait toutes les pétitions de l'Empire, et mettait sous les yeux du Souverain celles qui méritaient son attention.

Il est étonnant combien, à l'exception des gens de loi et des employés de l'administration, le reste, parmi nous, et surtout ce qu'on appelle la société, était dans l'ignorance de notre propre législation politique ; on n'avait point du tout d'idées justes du Conseil d'État, du Corps législatif, du Sénat. C'était un adage reçu, par exemple, que le Corps législatif, réunion de muets, adoptait passivement, sans opposition, toutes les lois qu'on lui présentait ; on attribuait à la complaisance et à la servilité ce qui ne tenait qu'à la nature et à la bonté de l'institution.

Les lois préparées dans le Conseil d'État étaient présentées par des commissaires tirés de son sein à une commission du Corps législatif chargée de les recevoir : ils les discutaient ensemble à l'amiable, ce qui

les faisait souvent reporter sans bruit au Conseil d'État pour y être modifiées. Quand les deux députations ne pouvaient pas s'entendre, elles allaient tenir des conférences régulières, sous la présidence de l'Archi-chancelier ou de l'Archi-trésorier ; de sorte que, quand ces lois arrivaient au Corps législatif, elles avaient déjà l'assentiment des deux partis opposés. S'il existait encore quelque différence, elle était discutée contradictoirement par les deux commissions, en présence de la totalité du Corps législatif, faisant les fonctions de jury ; lequel, quand il se trouvait suffisamment éclairé, prononçait en scrutin secret, ayant ainsi la facilité d'émettre en toute liberté son opinion, puisque personne ne pouvait savoir si l'on mettait une boule noire ou une boule blanche. « Aucun mode, assurément, disait l'Empereur, ne pouvait être plus convenable contre notre effervescence nationale et notre jeunesse en matière de liberté politique. »

L'Empereur me demandait si la discussion était bien libre au Conseil d'État, si sa présence n'en gênait pas les délibérations. Je lui citai une séance fort longue où il était demeuré constamment seul de son avis, et avait en conséquence succombé. Je fus assez heureux pour lui en rappeler, tant bien que mal, le sujet. Il y fut aussitôt. « Oui, dit-il, ce doit être une femme d'Amsterdam, sous la peine de mort, trois fois acquittée par les Cours Impériales, et dont la Cour de cassation réclamait encore la mise en jugement. »

L'Empereur voulait que cet heureux concours de la loi eût épuisé sa sévérité à l'égard de l'accusée ; que cette heureuse fatalité des circonstances tournât à son profit. On lui répondait qu'il possédait la bienfaisante ressource de faire grâce ; mais que la loi était inflexible et qu'il fallait qu'elle eût son cours. } La discussion fut fort longue.  M. *Muraire* parla beaucoup et très bien ; il entraîna tout le monde.

L'Empereur, qui était constamment demeuré seul, se rendit en prononçant ces paroles remarquables : « Messieurs, on prononce ici par la majorité, je demeure seul, je dois céder ; mais je déclare que, dans ma conscience, je ne cède qu'aux formes. Vous m'avez réduit au silence ; mais nullement convaincu. »

— { Dans le monde, où l'on ne se doutait même pas de ce qu'était le Conseil d'État, on était persuadé que personne n'osait y prononcer une parole en sens différent de l'Empereur ; et je surprenais fort dans nos salons, lorsque je racontais qu'un jour, dans une discussion assez animée, interrompu trois fois dans son opinion, l'Empereur, s'adressant à celui qui venait de lui couper assez impoliment la parole, lui dit avec vivacité : « Monsieur, je n'ai point encore fini, je vous prie de me laisser continuer. Après tout, il me semble qu'ici chacun a bien le droit de dire son opinion. » Sortie qui, malgré le lieu et le respect, fit rire tout le monde et l'Empereur lui-même.

« Toutefois, lui disais-je, on pouvait s'apercevoir que les orateurs cherchaient à deviner quelle serait l'opinion de Votre Majesté ; on se voyait heureux d'avoir rencontré juste, embarrassé de se trouver dans un sens opposé ; on vous accusait de nous tendre des pièges, pour mieux connaître notre pensée. » Néanmoins la question une fois lancée, l'amour propre et la chaleur faisaient qu'on soutenait généralement sa véritable opinion, d'autant plus que l'Empereur excitait à la plus grande liberté. « Je ne me fâche point qu'on me contredise, disait-il, je cherche qu'on m'éclaire. Parlez hardiment, répétait-il souvent, quand on se rendait obscur ou que l'objet était délicat ; dites toute votre pensée : nous sommes ici entre nous, nous sommes en famille. » }

On m'a raconté que, sous le consulat ou au commencement de l'empire, l'Empereur eut à combattre, dans un des membres, une différence d'opinion qui devint, par la chaleur et l'obstination de celui-ci, une véritable affaire personnelle et des plus vives. Napoléon se contint et se réduisit au silence ; mais à quelques jours de là, à une de ses audiences publiques, arrivé à son antagoniste : « Vous êtes bien entêté, lui dit-il à demi sérieusement, et si je l'étais autant que vous !... Toutefois vous avez tort de mettre la puissance à l'épreuve ! Vous ne devriez pas méconnaître les infirmités humaines ! »

Une autre fois il disait en particulier à un autre membre qui l'avait également poussé à bout : « Ayez donc l'attention de ménager un peu mon humeur. Dernièrement vous avez été bien loin ; vous m'avez réduit à me gratter la tempe : c'est un grand signe chez moi ; dorénavant évitez de me pousser jusque-là. »



{ Rien n'égalait l'intérêt que la présence et les paroles de l'Empereur répandaient sur les séances du Conseil d'État. Il le présidait régulièrement deux fois par semaine, tant qu'il se trouvait dans la capitale, et alors aucun de nous n'y eût manqué pour tout au monde.

Deux séances, disais-je à l'Empereur, m'avaient surtout laissé les plus vives impressions : l'une, de police intérieure, toute de sentiment, lorsqu'il en avait expulsé un membre ; l'autre de décision constitutionnelle, lorsqu'il avait dissous le Corps législatif

Un parti religieux soufflait les discordes civiles, on colportait en secret et on faisait circuler des bulles et des lettres du Pape. Elles furent montrées à un conseiller d'État chargé du culte, qui, s'il ne les propagea lui-même, du moins n'en arrêta, ni n'en dénonça la circulation. Cela se découvrit, et l'Empereur l'interpella subitement en plein

conseil. « Quel a pu être votre motif, lui dit-il. Monsieur ? Seraient-ce vos principes religieux ? Mais alors, pourquoi vous trouvez-vous ici ? Je ne violente la conscience de personne. Vous ai-je pris au collet pour vous faire mon conseiller d'État ? C'est une faveur insigne que vous avez sollicitée. Vous êtes ici le plus jeune et le seul peut-être qui y soyez sans des titres personnels ; je n'ai vu en vous que l'héritier des services de votre père. Vous m'avez fait un serment personnel ; comment vos sentiments religieux peuvent-ils s'arranger avec la violation manifeste que vous venez d'en faire ? Toutefois, parlez : vous êtes ici en famille, vos camarades vous jugeront. Votre faute est grande, Monsieur ! Une conspiration matérielle est arrêtée dès qu'on saisit le bras qui tient le poignard ; mais une conspiration morale n'a point de terme : c'est une traînée de poudre. Peut-être qu'à l'heure qu'il est des villes entières s'égorgent par votre faute. » L'accusé, confus, ne répondait rien ; dès la première interpellation il était convenu du fait. La presque totalité du Conseil, pour laquelle cet événement était inattendu, gardait, dans son étonnement, le silence le plus profond. « Pourquoi, continuait l'Empereur, dans l'obligation de votre serment, n'êtes-vous pas venu me découvrir le coupable et sa machination ? Ne suis-je pas abordable à chaque instant pour chacun de vous ? – Sire, se hasarda de répondre l'interpellé, c'était mon cousin. – Votre faute n'en est que plus grande, Monsieur, répliqua vivement l'Empereur. Votre parent n'a pu être placé qu'à votre sollicitation ; dès lors vous avez pris toute la responsabilité. Quand je regarde que quelqu'un est tout à fait à moi, comme vous l'êtes ici, ceux qui leur appartiennent, ceux dont ils répondent sont, dès cet instant, hors de toute police. Voilà quelles sont mes maximes. » Et comme le coupable continuait à ne rien dire. « Les devoirs d'un conseiller d'État envers moi sont immenses, conclut l'Empereur, vous les avez violés. Monsieur, vous ne l'êtes plus. Sortez, ne reparaissez plus ici ! » En sortant, comme il passait assez près de la personne de l'Empereur, l'Empereur lui dit,

en jetant les yeux sur lui : « J'en suis navré, Monsieur ; car j'ai présent la mémoire et les services de votre père.¹⁹ » Et quand il fut sorti, l'Empereur ajouta : « J'espère qu'une pareille scène ne se renouvellera jamais ; elle m'a fait trop de mal. Je ne suis pas défiant, je pourrais le devenir ! Je me suis entouré de tous les partis ; j'ai mis auprès de ma personne jusqu'à des émigrés, des soldats de l'armée de Condé ; bien qu'on voulût qu'ils m'eussent assassiné, je dois être juste, tous m'ont été fidèles. Depuis que je suis au gouvernement voilà le premier individu, auprès de moi, qui m'a trahi. Et se tournant vers M. Loqué, qui rédigeait les séances du Conseil d'État : « Vous écrirez *trahi*, entendez-vous ? »

Quel recueil que ces procès-verbaux de Monsieur Loqué ! Que sont-ils devenus ? On y trouverait mot pour mot tout ce que je raconte²⁰.

Quant à la dissolution du Corps législatif, le Conseil d'État fut convoqué le dernier ou l'avant-dernier jour de décembre 1813. Nous savions que la séance devait être importante, sans pourtant en connaître l'objet : la crise était des plus graves, l'ennemi entraît sur le territoire français.

« Messieurs, dit l'Empereur, vous connaissez la situation des choses et les dangers de la patrie. J'ai cru, sans y être obligé, devoir en donner une communication intime aux députés du Corps législatif. J'ai voulu les associer ainsi à leurs intérêts les plus chers ; mais ils ont fait de cet acte de ma confiance une arme contre moi ; c'est-à-dire contre la patrie. Au lieu de me seconder de leurs efforts, ils gênent les

19. Cette scène eut lieu lors de la séance du 4 janvier 1811. Napoléon s'adressait à Joseph Marie Portalis, fils de Jean Étienne Portalis (un des rédacteurs du Code Civil des Français, promulgué en 1804). Joseph Marie Portalis fut exilé la même année, puis rappelé par Napoléon en 1813. (JMS)

20. Jean Guillaume Loqué de Roissy (1758-1840), secrétaire général du Conseil d'État. Il est représenté assis, la plume à la main, au pied de l'estrade où est Bonaparte dans le tableau page 95. (JMS)

miens. Notre attitude seule pouvait arrêter l'ennemi, leur conduite l'appelle ; au lieu de lui montrer un front d'airain, ils lui découvrent nos blessures. Ils me demandent la paix à grands cris, lorsque le seul moyen pour l'obtenir était de me recommander la guerre ; ils se plaignent de moi, ils parlent de leurs griefs ; mais quel temps, quel lieu prennent-ils ? N'était-ce pas en famille, et non en présence de l'ennemi, qu'ils devaient traiter de pareils objets ? Étais-je donc inabordable pour eux ? Me suis-je jamais montré incapable de discuter la raison ? Toutefois il faut prendre un parti : le Corps législatif, au lieu d'aider à sauver la France, concourt à précipiter sa ruine, il trahit ses devoirs ; je remplis les miens, je le dissous !... » } 

Alors il nous fit faire lecture d'un décret qui portaient que deux cinquièmes du Corps législatif avaient déjà épuisé leurs pouvoirs ; qu'au premier janvier un autre cinquième allait se trouver dans le même cas, qu'alors la majorité du Corps législatif serait réellement composée de gens n'ayant plus de droit ; que, vu ces circonstances, le Corps législatif était, dès cet instant, prorogé et ajourné jusqu'à ce que de nouvelles élections l'eussent complété.

Après la lecture, l'Empereur reprit : « Tel est le décret que je rends ; et si l'on m'assurait qu'il doit, dans la journée, porter le peuple de Paris à venir en masse me massacrer ici aux Tuileries, je le rendrais encore ; car tel est mon devoir. Quand le peuple français me confia ses destinées, je considérai les lois qu'il me donnait pour le régir ; si je les eusse crues insuffisantes, je n'aurais pas accepté. Qu'on ne pense pas que je suis un Louis XVI. Qu'on n'attende pas de moi des oscillations journalières. Pour être devenu Empereur, je n'ai pas cessé d'être citoyen. Si l'anarchie devait être consacrée de nouveau, j'abdiquerais pour aller dans la foule jouir de ma part de la souveraineté, plutôt que de rester à la tête d'un ordre de choses où je ne pourrais

que compromettre chacun, sans pouvoir protéger personne. Du reste, conclut-il, ma détermination est conforme à la loi ; et si tous veulent aujourd'hui faire leur devoir, je dois être invincible derrière elle, comme devant l'ennemi. » On ne fit pas son devoir !

L'Empereur, contre l'opinion commune, était si peu absolu, et tellement facile avec son Conseil d'État, qu'il lui est arrivé plus d'une fois de remettre en discussion, ou même d'annuler une décision prise, parce qu'un des membres lui avait donné depuis, en particulier, des raisons nouvelles, ou s'était appuyé sur ce que son opinion personnelle, à lui Empereur, avait influé sur la majorité. Qu'on demande aux chefs de sections surtout ?

De même que l'Empereur avait coutume de livrer à des membres de l'Institut toute idée scientifique qui lui venait en tête, de même il livrait toutes ses idées politiques à des conseillers d'État ; souvent même ce n'était pas sans des vues particulières et quelquefois secrètes. C'était un moyen sûr, disait-il, de faire creuser une question, de connaître la force d'un homme, ses penchants politiques, d'essayer sa discrétion, etc. J'ai la certitude qu'en l'an XII il a été confié à trois conseillers d'État l'examen d'une question bien extraordinaire : celle de la suppression du Corps législatif. La majorité fut pour l'approbation, un seul s'éleva contre avec force, et parla longtemps et fort bien. L'Empereur, qui avait présidé avec beaucoup d'attention et de gravité, sans laisser échapper aucune parole ni indice d'opinion, termina la séance en disant : « Une question aussi grave mérite bien qu'on y pense, nous y reviendrons. » Mais elle n'a jamais reparue.

Il eût été heureux qu'on eût agi de même lors de la suppression du Tribunat²¹ ; car elle a été, dans le temps, et est demeurée un grand sujet de déclamation et de reproche. Pour l'Empereur, il n'y vit que la suppression d'un abus coûteux, une économie importante.



Napoléon au Tribunat.

21. Le Tribunat était une des quatre assemblées pendant le Consulat, il a été supprimé en 1807. (JMS)

« Il est certain, prononçait-il, que le Tribunat était, absolument inutile, et coûtait près d'un demi-million ; je le supprimai. Je savais bien qu'on crierait à la violation de la loi ; mais j'étais fort, j'avais la confiance entière du peuple, je me considérais comme réformateur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je le fis pour le bien. J'eusse dû le créer au contraire, si j'eusse été hypocrite ou mal intentionné ; car, qui doute qu'il n'eût adopté, sanctionné au besoin, mes vues et mes intentions ; mais c'est ce que je n'ai jamais recherché dans tout le cours de mon administration ; jamais on ne m'a vu acheter aucune voix, ni aucun parti par des promesses, de l'argent ou des places ; non, jamais ! et si j'en ai donné à des ministres, à des conseillers d'État, à des législateurs, c'est que ces choses étaient à donner, et qu'il était naturel et même juste quelles fussent distribuées à ceux qui travaillaient près de moi.

« De mon temps tous les corps constitués ont été purs, irréprochables, je le prononce ; ils agissaient par conviction : la malveillance et la sottise pouvaient dire le contraire ; elles avaient tort. Et si on les a condamnés, c'est parce qu'on n'a pas su ou qu'on n'a pas voulu savoir ; et puis aussi à cause du mécontentement et de l'opposition du temps, et par-dessus, tout encore à cause de cet esprit d'envie, de détraction et de moquerie qui nous est si particulièrement naturel.

« On a beaucoup accusé le Sénat ; on a beaucoup crié au *servilisme*, à la bassesse ; mais des déclamations ne sont pas des preuves. Qu'eût-on donc voulu du Sénat ? Qu'il eût refusé des conscrits ? Que les commissions de la liberté individuelle et de la presse eussent fait esclandre contre le gouvernement ? Qu'il eût fait ce que plus tard, en 1813, a fait une commission du Corps législatif ? Mais voyez où celle-ci nous a menés. Je doute qu'aujourd'hui les Français lui portent une grande reconnaissance. Le vrai est que toutes nos circonstances étaient forcées ; les gens sages le sentaient et savaient s'y plier. Ce

qu'on ignore c'est que, dans presque toutes les grandes mesures, des Sénateurs venaient, avant de voter, me produire à l'écart et quelquefois très chaudement, leurs objections ou même leurs refus, et qu'ils s'en retournaient convaincus ou par mes raisonnements ou par la force et l'imminence des choses.

« Si je ne faisais pas bruit de tout cela, c'est que je gouvernais en conscience, et que je dédaignais la charlatanerie ou tout ce qui pouvait être pris pour elle.

« Les votes du Sénat étaient à peu près constamment unanimes, parce que la conviction y était universelle. On a essayé de rehausser beaucoup, dans le temps, une imperceptible minorité, que les louanges hypocrites de la malveillance, leur pure vanité ou tout autre travers de caractère, poussaient à une opposition sans danger. Mais ceux qui la composaient ont-ils tous montré, dans nos dernières crises, une tête bien saine ou un cœur bien droit ? Je le répète, la carrière du Sénat a été irréprochable : l'instant seul de sa chute a été honteux et coupable. Sans titre, sans pouvoir, et en violation de tous les principes, il a livré la patrie, et consommé sa ruine. Il a été le jouet de hauts intrigants qui avaient besoin de discréditer, d'avilir, de perdre une des grandes bases du système moderne. Et il est vrai de dire qu'ils ont complètement réussi ; car je ne sache pas de corps qui doive s'inscrire dans l'histoire avec plus d'ignominie que le Sénat. Toutefois il est juste encore d'observer que cette tache n'est pas celle de la majorité, et que, parmi les délinquants, se sont trouvés une foule d'étrangers, au moins indifférents désormais à notre honneur et à nos intérêts. »

— { Le Conseil d'État, lors de l'arrivée de M. le comte d'Artois, s'agita comme il put pour s'attirer son attention et capter sa bienveillance. Il lui fut présenté deux fois, et sollicita d'envoyer une députation à

Compiègne au-devant du roi. Le Lieutenant-Général du royaume répondit à cette dernière demande que le roi en recevrait volontiers les membres individuellement ; mais qu'on ne devait pas songer à lui envoyer une députation. Il est vrai de dire que les gros bonnets, c'est-à-dire les chefs de sections, étaient absents. Tout ce mouvement d'ailleurs n'avait d'autre but que de tâcher de ne pas perdre le traitement, peut-être même d'être conservé. Ainsi le Conseil d'État fit tout aussitôt son adhésion aux résolutions du Sénat, évitant à la vérité toute expression qui eût pu être injurieuse pour l'Empereur : « Et vous l'avez signée ? me dit l'Empereur. – Non, Sire, je refusai ma signature à cette adhésion, soutenant que c'était une insigne folie que de prétendre demeurer successivement le conseiller et l'homme de confiance de deux antagonistes ; et que d'ailleurs si le vainqueur s'y entendait bien, le meilleur gage à présenter à son attention devait être la fidélité et le respect envers le vaincu. – Et vous raisonnez juste, observa Napoléon. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 5 novembre 1815.

Paroles vives. – Circonstances caractéristiques.

Nous nous trouvions à peu près tous réunis auprès de l'Empereur dans le jardin. Ceux de la ville se plaignaient fort de la manière dont ils y étaient, ainsi que des vexations toujours renouvelées dont ils étaient l'objet. L'Empereur, qui depuis près de quinze jours avait vainement établi le système de ne rien traiter sur cet article que par écrit, comme la manière la plus digne, la plus convenable et la plus propre à amener des résultats ; qui avait même arrêté une note à ce sujet, laquelle avait dû être remise depuis longtemps, et ne l'avait jamais été, y revint plusieurs fois sous différentes formes, et quelques-unes assez piquantes. Tous les raisonnements et toutes les observations indirectes s'appliquaient au Grand-Maréchal. Celui-ci finit par s'en fâcher ; car, quels bons naturels n'aigrissent pas les infortunes ! Il s'exprima très vivement ; sa femme, très près de la porte, désespérant de neutraliser l'orage, s'esquiva. Je pus observer alors combien toutes les impressions que pouvait créer cette circonstance se succédaient avec rapidité chez l'Empereur. La raison, la logique, on pourrait même dire le sentiment, dominèrent toujours. « Que vous n'ayiez point remis cette lettre, si vous la croyiez nuisible, disait-il, c'est un devoir de l'amitié que vous me portez ; mais cela demandait-il un retard de plus de vingt-quatre heures ? Voilà quinze jours que vous ne m'en parlez pas. Si ce plan était jugé mauvais, si la rédaction en avait été défectueuse, pourquoi ne pas me le dire ? je vous aurais réunis tous pour la discuter avec moi. »

Nous demeurions tous, arrêtés près du berceau, à l'extrémité de l'allée que l'Empereur parcourait seul devant nous, allant et venant. Dans un des moments où l'Empereur était le plus éloigné, le Grand-Maréchal me dit : « Je crains de m'être exprimé inconvenablement,

et j'en suis bien fâché. – Nous allons vous laisser avec l'Empereur, lui dis-je, vous le lui aurez bientôt fait oublier, dès que vous serez seuls. » Et j'entraînai hors du jardin tout ce qui était là.

Effectivement, le soir, l'Empereur, causant avec moi de sa matinée, disait : « C'était après nous être raccommodés avec le Grand-Maréchal... ; c'était avant l'algarade du Grand-Maréchal..., » et autres choses pareilles qui prouvaient tout à fait que cette circonstance n'avait rien laissé sur son cœur.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 6 novembre 1815.

Sur les généraux de l'armée d'Italie. – Armée des anciens, Gengis-Khan, etc. – Invasions modernes. – Caractère des conquérants.

L'Empereur a été souffrant, et a travaillé beaucoup dans sa chambre. Il m'a dicté les portraits des généraux de l'année d'Italie } : *Masséna*, d'un rare courage et d'une ténacité si remarquable, dont le talent croissait par l'excès du péril ; qui, vaincu, était toujours prêt à recommencer comme s'il eut été vainqueur. 

Augereau, qui, tout au rebours, en avait toujours assez, était fatigué et comme découragé par la victoire même ; toutefois Napoléon dit dans sa dictée que c'est Augereau surtout qui décida de la journée de *Castiglione*, et que, quelque torts que l'Empereur eût à lui reprocher par la suite, le souvenir de ce grand service national lui demeura constamment présent et triompha de tout.

Serrurier, qui avait conservé toutes les formes et la sévérité d'un ancien major d'infanterie ; honnête homme, probe, sûr ; mais général malheureux.

Steingel, qui possédait si éminemment toutes les qualités d'un général d'avant-garde.

Labarpe, grenadier par le cœur comme par la taille, qui périt si malheureusement.

Vaubois, etc., etc. On trouvera le développement de tout cela aux divers chapitres de la Campagne d'Italie.

Dans divers objets de la conversation du jour, je note ce que l'Empereur disait sur les armées des Anciens. Il se demandait si l'on devait croire aux grandes armées dont il est question dans l'histoire. Il pensait que la plus grande partie des citations était fausse et ridicule. Ainsi, il ne croyait pas aux innombrables armées des Carthaginois en Sicile. « Tant de troupes, observait-il, eussent été inutiles dans une aussi petite entreprise ; et si Carthage eût pu en réunir autant, on en eût vu davantage dans l'expédition d'Annibal, qui était d'une bien autre importance, et qui pourtant n'avait pas au-delà de quarante à cinquante mille hommes. » Ainsi il ne croyait point aux millions d'hommes de Darius et de Xercès, qui eussent couvert toute la Grèce, et se seraient sans doute subdivisés en une multitude d'armées partielles. Il doutait même de toute cette partie brillante de l'histoire de la Grèce ; il ne voyait, dans le résultat de cette fameuse guerre persique, que de ces actions indécises, où chacun s'attribue la victoire : Xercès s'en retourna triomphant d'avoir pris, brûlé, détruit Athènes ; et les Grecs exaltèrent leur victoire de n'avoir pas succombé à Salamine. « Quant aux détails pompeux des victoires des Grecs

et des défaites de leurs innombrables ennemis, qu'on n'oublie pas, observait l'Empereur, que ce sont les Grecs qui le disent, qu'ils étaient vains, hyperboliques, et qu'aucune chronique de Perse n'a jamais été produite pour assurer notre jugement par un débat contradictoire. »

Mais l'Empereur croyait à l'histoire romaine, sinon dans tous ses détails, du moins dans ses résultats, parce qu'ils étaient des faits aussi patents que le soleil. Il croyait encore aux armées de Gengis-Khan et de Tamerlan, quelque nombreuses qu'on les ait prétendues, parce qu'ils traînaient à leur suite des peuples nomades entiers qui se grossissaient encore d'autres peuples dans leur route ; et il ne serait pas impossible, disait l'Empereur, que l'Europe finit un jour de cette manière. La révolution opérée par les Huns, et dont on ignore la cause, parce que la trace s'en perd dans le désert, peut se renouveler.

La Russie est admirablement bien située pour amener une telle catastrophe : elle peut aller puiser à son gré d'innombrables auxiliaires et les déverser sur nous ; elle trouvera tous ces peuples errants d'autant mieux disposés, d'autant, plus impatients, que le récit et les succès de ceux des leurs qui dernièrement ont exécuté chez nous des courses si heureuses et si productives, auront frappé leur imagination et excité leur avidité.

De là, la conversation a conduit aux conquêtes et aux conquérants ; et l'Empereur concluait que pour être conquérant avec succès, il fallait nécessairement être féroce, et que, s'il eût voulu être féroce, il eût conquis le monde. J'ai osé me permettre de combattre ces dernières paroles échappées sans doute à l'humeur du moment ; j'ai osé représenter que lui, Napoléon, était précisément la preuve du contraire ; qu'il n'avait point été féroce, et pourtant avait conquis le monde ; qu'avec de la férocité et nos mœurs modernes, il n'eût certainement

jamais été jusque-là. En effet, la terreur n'est plus aujourd'hui ce qui peut nous soumettre à un homme ; mais seulement de bonnes lois et la persuasion du grand caractère, la connaissance d'une énergie à toute épreuve dans celui chargé de les faire exécuter. Or, tels avaient été précisément, disais-je, la cause des succès de Napoléon, celle de la soumission et de l'obéissance des peuples.

La Convention fut féroce et inspira la terreur : on plia ; mais on ne put la supporter. Si elle eût été un seul homme, on s'en fût bientôt défait ; mais c'était une hydre ; et encore que de tentatives ne hasarda-t-on pas ? que de dangers auxquels elle n'échappa que par miracle ! Elle fut obligée de s'ensevelir elle-même au milieu de ses triomphes.

Pour qu'un conquérant pût être féroce avec succès, il faudrait qu'il commandât à des soldats féroces eux-mêmes, et qu'il régnât sur des peuples sans lumières : or, sous ce rapport, la Russie encore possède un avantage immense sur le reste de l'Europe ; elle a le rare avantage d'avoir un gouvernement civilisé et des peuples barbares : chez eux les lumières dirigent et commandent ; l'ignorance exécute et dévaste. Un sultan turc ne saurait aujourd'hui gouverner longtemps aucune des nations éclairées de l'Europe ; l'empire des lumières serait plus fort que sa puissance.

Sur un autre sujet l'Empereur observait que nous autres Français, si nous avons moins d'énergie que les Romains, nous avons plus de bienséance ; nous ne nous serions pas donné la mort comme eux sous les premiers Empereurs ; mais aussi nous n'aurions pas montré toutes les turpitudes, toute la servilité qu'on rencontre sous les derniers. « Même dans nos moments les plus corrompus, disait-il, notre bassesse n'était pas sans de certaines restrictions : tels des courtisans

à qui le prince eût pu tout faire faire chez lui, lui eussent refusé de s'agenouiller à son lever, etc., etc. »



{ J'ai déjà dit que nous n'avions avec nous presque aucun des documents sur les affaires de nos jours. Le peu de livres qui avaient suivi l'Empereur n'étaient guère que des classiques qui l'accompagnaient dans toutes ses campagnes. Je reçus du major Hodson, habitant de l'île, une collection politique depuis 1793 jusqu'à 1807, qui, sous le titre d'*Annual register* (registre annuel), donne la suite, assez bien rédigée, des événements de chaque année, ainsi que quelques pièces officielles des plus importantes. Dans notre disette, ce fut une riche acquisition.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 7 novembre 1815.

Idées, projets, insinuations politiques, etc.

L'Empereur a déjeuné seul, et a travaillé beaucoup dans la journée avec le Grand-Maréchal et M. de Montholon.

Le soir, nous promenant seuls, assez tard, dans l'allée inférieure, devenue le lieu favori, je lui dis qu'une personne importante dont les idées, les récits, pouvaient être notre intermédiaire avec le monde régulateur, et influencer sur notre destinée future, avait, avec des formes et des préalables assez significatifs, interpellé l'un de nous de lui dire en conscience ce qu'il croyait de l'Empereur, touchant certains objets politiques : s'il avait donné sa dernière constitution avec la véritable intention de la maintenir ; s'il avait renoncé de bonne foi à ses anciens projets du grand Empire ; s'il consentirait à laisser l'Angleterre jouir

de la suprématie maritime ; s'il ne lui envierait pas la tranquille possession de l'Inde ; s'il ne se prêterait pas à renoncer aux colonies, et à acheter des Anglais seuls les denrées coloniales au véritable prix du commerce ; s'il ne s'unirait pas aux Américains, dans le cas de leur rupture avec l'Angleterre ; s'il ne consentirait pas à l'existence d'un grand royaume en Allemagne, pour la maison d'Angleterre, qui va perdre incessamment celui de la Grande-Bretagne, lors de l'accession au trône de la jeune princesse de Galles²², ou, au défaut de l'Allemagne, s'il ne consentirait pas à laisser établir cette domination en Portugal, au cas que l'Angleterre s'en arrangeât avec la cour du Brésil, etc.



Napoléon dictant au comte de Las Cases, par Orchardson.

Ces questions ne reposaient pas sur des idées vagues ou des opinions oiseuses ; la personne les appuyait sur des faits positifs : « Nous avons besoin, disait-il, d'une paix longue et durable sur le continent ; d'une jouissance paisible de nos avantages actuels pour sortir de la crise où

22. Caroline de Brunswick, femme du prince régent, futur George IV. (JMS)

nous sommes, et alléger la dette incommensurable sous laquelle nous courbons : or, l'état présent de la France, ajoutait-il, celui de l'Europe ne saurait, avec les éléments actuels, nous procurer ce résultat.

« Notre victoire de Waterloo vous a perdus ; mais elle est loin de nous avoir sauvés ; tous les hommes de bon sens, chez nous, tous ceux qui peuvent échapper à l'influence momentanée des passions le pensent ou le penseront ainsi, etc., etc. »

L'Empereur doutait d'une partie de ce récit, et traitait le reste de rêverie ; puis se ravisant, il me dit : « Eh bien, votre opinion ? Allons, Monsieur, vous voilà au Conseil d'État ? – Sire, disais-je, on se permet souvent de rêver sur les matières les plus graves, et, pour être emprisonné à Sainte-Hélène, il n'est pas défendu de composer des romans ; j'en vais donc faire un. Pourquoi pas un mariage politique des deux peuples, où l'un porterait l'armée en dot et l'autre la flotte ; idée folle sans doute ; aux yeux du vulgaire, trop hardie peut-être aux yeux des gens plus exercés, et cela parce qu'elle est tout à fait neuve et hors de toute routine ; mais pourtant, dans le genre de ces créations imprévues, lumineuses, utiles, qui caractérisent Votre Majesté, qu'elle seule peut faire écouter et savoir accomplir.

« Comment, disais-je allant sans doute au-delà des idées de l'interlocuteur anglais lui-même, Votre Majesté ne donnerait pas demain, si c'était en son pouvoir, tous les vaisseaux français pour racheter à la France la Belgique et la rive du Rhin ? Elle ne donnerait pas cent cinquante millions pour recevoir des dizaines de milliards ? Et quel marché du reste que celui qui procurerait aux deux peuples à la fois l'objet pour lequel l'un et l'autre se ruinent et s'entr'égorgent sans cesse depuis tant d'années ! Marché qui réduirait ces deux peuples à avoir réellement besoin l'un de l'autre, au lieu d'être entretenus en

une perpétuelle inimitié ? Ne serait-ce donc rien pour la France, reçue désormais dans toutes les colonies anglaises sur le pied des Anglais mêmes, que d'avoir ainsi sans coup férir la jouissance du commerce de toute la terre ? Ne serait-ce pas tout pour l'Angleterre que de s'assurer, de son côté, la souveraineté des mers, l'universalité du commerce, pour l'obtention et la conservation desquels elle se met sans cesse en péril, en attachant désormais, pour toujours, à ce système, la France, devenue le régulateur, l'arbitre même du continent.

« À l'abri désormais de toute crainte, et forte de toutes les forces de sa compagne, l'Angleterre licencierait son armée pour prix du sacrifice que la France ferait de sa flotte ; elle pourrait même aussi réduire de beaucoup le nombre de ses vaisseaux ; alors elle payerait sa dette, allégerait ses peuples ; elle prospérerait ; et loin de jalouser la France à l'avenir, on la verrait, une fois que le système serait compris, et que les passions auraient fait place aux vrais intérêts, on la verrait travailler elle-même à son agrandissement continental, puisque la France ne serait plus alors que l'avant-garde dont elle, l'Angleterre, demeurerait les ressources et la réserve.

« L'unité de législation politique des deux peuples, leurs intérêts communs, des résultats si visiblement avantageux, achèveraient de suppléer, dans ce plan, à ce que les passions des gouvernants pourraient présenter d'obstacles ou de difficultés, etc., etc. »

L'Empereur m'écoula, mais ne répondit rien : rarement il se laisse pénétrer, ou se prête à des conversations politiques. Dans la crainte de ne m'être pas assez clairement exprimé, je lui demandai de me

permettre d'exposer ces idées sur le papier²³ ; il y consentit, et ne s'en expliqua pas davantage. Il était fort tard, il se retira.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 8 novembre 1815.

Contrariétés. – Réflexions morales.

L'Empereur a dicté, dans le jardin, successivement à MM. de Montholon et Gourgaud, et de là a gagné l'allée favorite.

Il se trouvait fatigué, malade ; on a voulu gauchement lui présenter des femmes qui étaient venues se placer dans son chemin avec intention, ce qui l'a contrarié : il les a évitées.

Je lui ai parlé d'aller à cheval pour essayer de se distraire un peu ; nous avons trois chevaux à notre disposition depuis quelques jours ; l'Empereur m'a répondu qu'il ne pouvait se faire à l'idée d'avoir constamment un officier anglais à ses côtés ; qu'il renonçait décidément au cheval à ce prix, ajoutant que tout devait être calcul dans la vie, et que si le mal d'apercevoir son geôlier était plus grand que le bien que procurerait l'exercice, c'était un gain tout clair que d'y renoncer.

L'Empereur a peu dîné. Il s'est amusé au dessert à passer en revue les peintures de quelques assiettes de très belle porcelaine de Sèvres : ce sont des chefs-d'œuvre en ce genre, elles sont de trente napoléons pièce, et toutes relatées à des vues ou à des objets d'Égypte. } 

23. Peut-être placerais-je cette note à la fin du *Journal* avec d'autres documents, si je peux les retrouver. (LC)

L'Empereur a fini par se rendre à son allée d'affection. Il s'était fort ennuyé tout le jour, disait-il. Après plusieurs conversations brisées et sans suite, il a regardé sa montre, et s'est trouvé tout joyeux de voir qu'il avait atteint dix heures et demie.

¶ La température était délicieuse ; insensiblement l'Empereur s'était remis tout à fait. Il se plaignait de sa constitution, qui, bien que forte, le soumettait parfois au plus léger dérangement physique. Il se félicitait du reste que ses opinions morales fussent de nature à ne pas l'arrêter, quand, à l'imitation des Anciens, il voudrait se soustraire aux dégoûts et aux traverses de la vie. Il disait qu'il n'entrevoyait pas parfois, sans horreur, le grand nombre d'années qu'il pouvait encore avoir à courir, ainsi que l'inutilité d'une longue vieillesse ; que s'il pouvait se dire que la France était heureuse, tranquille et sans besoin de lui, il aurait assez vécu.

Nous remontâmes il était plus de minuit ; c'était une véritable victoire que d'avoir atteint cette heure tardive.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 9 novembre 1815.

L'Empereur fait renvoyer les chevaux.

Je suis allé d'assez bonne heure chez M. Balcombe lui porter mes lettres pour l'Europe ; un bâtiment allait partir. J'y rencontrai l'officier chargé de notre garde. Frappé de l'état d'affaissement où j'avais vu l'Empereur la veille, et du besoin extrême qu'il avait de prendre quelque exercice, je dis à cet officier que je soupçonnais le motif qui empêchait l'Empereur de sortir à cheval, que j'allais lui parler avec

franchise, et avec d'autant plus de facilité que j'appréciais tout à fait la manière délicate dont il remplissait son office auprès de nous. Je lui demandai donc quelles étaient ses instructions, et ce qu'il ferait si l'Empereur venait à se promener à cheval autour de la maison, lui faisant sentir la répugnance qu'il devait naturellement avoir pour tout ce qui était propre à lui rappeler, à chaque instant, la réclusion où il se trouvait ; l'assurant du reste qu'il n'y avait rien qui lui fût personnel, et que si l'Empereur avait envie d'entreprendre de longues courses, j'étais persuadé qu'il le ferait demander de préférence pour en être accompagné. L'officier me répondit que ses instructions étaient de suivre l'Empereur ; mais que se faisant une loi de lui être le moins désagréable possible, il prenait sur lui de ne pas l'accompagner.

À déjeuner, je fis part à l'Empereur de ma conversation avec le capitaine. Il me répondit que c'était bien à lui sans doute ; mais qu'il n'en profiterait pas, n'étant pas dans ses principes de jouir d'un avantage qui pourrait compromettre un officier.

Cette détermination fut trop heureuse : entrés le soir chez nos hôtes, le capitaine me prit à part, pour me dire qu'ayant été à la ville dans la journée parler à l'amiral de notre conversation du matin, il lui avait été enjoint de se conformer à ses instructions. Je ne pus m'empêcher de répondre avec vivacité que j'étais sûr que l'Empereur allait ordonner le renvoi immédiat des trois chevaux qu'on avait mis à notre disposition. L'officier auquel je fis connaître, du reste, la réponse que l'Empereur m'avait faite le matin à son sujet, me dit qu'il pensait aussi que c'était très bien de renvoyer les chevaux, qu'il n'y avait rien de mieux à faire ; réponse que je crus dictée par l'humeur qu'il éprouvait lui-même du rôle qu'on lui imposait.

En sortant de chez nos hôtes, l'Empereur continua de se promener dans l'allée. Je lui appris ce que venait de me dire l'officier anglais. On eût dit qu'il s'y attendait ; mais je ne m'étais pas trompé, il m'ordonna de faire renvoyer les chevaux. Comme ce contretemps m'avait été fort sensible, je lui dis, avec un peu de vivacité peut-être, que s'il me le permettait j'allais rentrer auprès de l'officier pour qu'il eût à remplir sa volonté sur-le-champ. À quoi il répondit, avec une gravité et un son de voix tout particuliers : « Non, Monsieur, point d'humeur ; rarement on fait bien dans cette situation : il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille. »

Nous continuâmes jusqu'à près de minuit : la température était délicieuse.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 10 novembre 1815.

Respect au fardeau.

Aujourd'hui, après nos travaux ordinaires, l'Empereur, prenant une direction nouvelle, est allé sur la route de la ville jusqu'au point d'où l'on aperçoit la rade et les vaisseaux. Au retour il a été rencontré dans le chemin par Mme Balcombe, la maîtresse de notre maison, et une Mme Stuart, jeune femme de vingt ans, fort jolie, retournant de Bombay en Angleterre. L'Empereur a causé avec elles des mœurs, des usages de l'Inde ; des désagréments de la mer, surtout pour les femmes ; de l'Écosse, patrie de Mme Stuart ; beaucoup d'Ossian, et l'a félicitée de ce que le climat de l'Inde avait respecté son teint d'Écosse.



Respect au fardeau !

Des esclaves, chargés de lourdes caisses, ont croisé notre route ; Mme Balcombe leur ayant dit fort rudement de s'éloigner, l'Empereur s'y est, opposé, disant : « Respect au fardeau, Madame ! » À ces mots, Mme Stuart, qui n'avait cessé de chercher avidement à la dérobée les traits et la physionomie de l'Empereur, laissa échapper tout bas à sa voisine : « Mon Dieu, que voilà une figure et un caractère bien différent de ce qu'on m'avait dit ! »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 11 au lundi 13 novembre 1815.

Conversations de minuit, au clair de lune, etc. – Les deux Impératrices.

– Mariage de Marie-Louise. – Sa maison. – Duchesse de Montebello. –

Mme de Montesquiou. – Institut de Meudon. – Sentiments de la maison d'Autriche pour Napoléon. – Anecdotes recueillies en Allemagne depuis le retour en Europe.

Notre vie continuait d'être des plus régulières à Briars : tous les jours, après m'avoir dicté, l'Empereur sortait entre trois et quatre heures, il se rendait au jardin ; là, en se promenant, il dictait à celui qui était venu de la ville pour le travail, lequel écrivait sous la petite tonnelle. Vers les cinq heures et demie, il se rendait, en tournant la maison de nos voisins, dans l'allée inférieure à laquelle il s'attachait chaque jour davantage ; ceux-ci alors se trouvaient à leur dîner, ce qui assurait

entièrement notre repos et la liberté de cette promenade. J'y venais joindre l'Empereur, il y attendait qu'on l'avertit qu'il était servi.

L'Empereur y descendait encore après son dîner ; quelquefois même on y apportait son café. Mon fils se rendait chez nos voisins, et nous restions à continuer la promenade. Nous marchions alors des heures entières ; ce qui se prolongeait parfois fort avant dans la nuit quand la lune nous éclairait. C'est là qu'à sa lueur et à la douce température du moment, nous oubliions la chaleur brûlante du jour. Jamais l'Empereur n'était plus causant, ni ne se trouvait de distraction plus complète. C'est dans la longueur et l'abandon de ces conversations qu'il se plaisait à raconter son enfance, les premières années de sa jeunesse, les sentiments et les illusions qui d'ordinaire les embellissent ; enfin les détails de sa vie privée depuis qu'il avait joué un rôle sur la grande scène du monde. J'ai reporté ailleurs ce que j'ai cru pouvoir en répéter. Il semblait parfois embarrassé d'avoir parlé trop longuement, et d'avoir exprimé des choses trop minutieuses, et me disait alors : « Mais à votre tour à présent, un peu de vos histoires aussi ? vous n'êtes pas conteur. » Je n'avais garde, j'eusse trop craint de perdre quelque chose de ce qui m'attachait si vivement.

C'est dans une de ces promenades nocturnes, que l'Empereur disait qu'il avait été fort occupé dans sa vie de deux femmes très différentes : l'une était l'art et les grâces ; l'autre l'innocence et la simple nature : et chacune, observait-il, avait bien son prix.

Dans aucun moment de la vie la première n'avait de positions ou d'attitudes qui ne fussent agréables ou séduisantes ; il eût été impossible de lui surprendre ou d'en éprouver jamais aucun inconvénient ; tout ce que l'art peut imaginer en faveur des attraits, était employé par elle ; mais avec un tel mystère qu'on n'en apercevait jamais rien.

L'autre, au contraire, ne soupçonnait même pas qu'il pût y avoir rien à gagner dans d'innocents artifices. L'une était toujours à côté de la vérité, son premier mouvement était la négative ; la seconde ignorait la dissimulation, tout détour lui était étranger. La première ne demandait jamais rien à son mari, mais elle devait partout ; la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare : elle n'aurait pas cru pouvoir jamais rien prendre sans payer aussitôt. Du reste, toutes les deux étaient bonnes, douces, fort attachées à leur mari. Mais on les a déjà devinées sans doute, et quiconque les a vues, reconnaît les deux Impératrices.

L'Empereur disait qu'il les avait constamment trouvées de l'humeur la plus égale, et d'une complaisance absolue.

Le mariage de Marie-Louise s'accomplit à Compiègne, immédiatement après son arrivée. L'Empereur, déroutant toute l'étiquette convenue, alla au-devant d'elle, et monta déguisé dans sa voiture. Elle fut agréablement surprise quand elle vint à le connaître ; on lui avait toujours dit que Berthier, qui était venu l'épouser par procuration à Vienne, était, pour la figure et l'âge, l'exacte ressemblance de l'Empereur : elle laissa échapper quelle y trouvait une heureuse différence.

L'Empereur voulut lui épargner tous les détails de l'étiquette domestique en usage dans pareilles circonstances on l'en avait du reste soigneusement instruite à Vienne. L'Empereur, pour ce qui le regardait personnellement, lui demanda quelles instructions elle avait reçues de ses grands-parents. D'être à lui tout à fait, et de lui obéir en toutes choses, fut sa réponse et ce fut aussi, pour l'Empereur, la solution de tout cas de conscience et non les décisions de certains cardinaux ou évêques, comme on l'a dit dans le temps ; d'ailleurs, dans la même circonstance, Henri IV en avait agi de la sorte.



🔍 Première rencontre de Napoléon et Marie-Louise. Caricature de Rowlandson, 1814.

Le mariage avec Marie-Louise, disait l'Empereur, se proposa et se conclut dans le même jour, et sous les mêmes formes et conditions que celui de Marie-Antoinette, dont le contrat fut adopté pour modèle. Depuis la séparation avec Joséphine, on traitait avec l'Empereur de Russie pour une de ses sœurs ; les difficultés ne reposaient guère que sur des arrangements religieux. Le prince Eugène, causant avec M. de Schwartzenberg, apprit de lui que l'Empereur d'Autriche ne serait pas éloigné de donner sa fille ; il en fit part à l'Empereur.

Un conseil fut convoqué pour décider quelle alliance, de la Russie ou de l'Autriche, serait la plus avantageuse : Eugène et Talleyrand furent pour l'Autriche, Cambacérés parla contre ; la majorité fut en faveur d'une Archiduchesse. Eugène fut chargé d'en faire l'ouverture officieuse, et le ministre des Relations extérieures reçut des pouvoirs de signer dans le jour même, si l'occasion s'en présentait ; ce qui en effet arriva ainsi.

La Russie en prit beaucoup d'humeur, et se regarda comme jouée ; elle ne l'était pas : il n'y avait rien d'obligatoire encore vis-à-vis d'elle ; les deux partis demeureraient tout à fait libres. Les intérêts de la politique firent passer sur tout le reste.

L'Empereur donna pour dame d'honneur à l'Impératrice Marie-Louise, la duchesse de Montebello ; le comte de Beauharnais pour chevalier d'honneur, et le prince Aldobrandini pour écuyer. Lors des malheurs de 1814, ils ne répondirent pas, disait l'Empereur, au dévouement que l'Impératrice avait droit d'en attendre : son écuyer la déserta sans prendre congé ; son chevalier d'honneur ne voulut pas la suivre et la dame d'honneur, malgré l'extrême affection que lui portait l'Impératrice, crut, disait Napoléon, tous ses devoirs accomplis lorsqu'elle l'eut déposée à Vienne.

La duchesse de Montebello fut dans le temps un de ces choix heureux qui emportèrent l'approbation universelle. Elle était jeune, belle, d'une conduite parfaite, et veuve d'un maréchal²⁴, dit le *Roland* de l'armée, qui venait d'expirer tout récemment sur le champ de bataille. Ce choix fut très agréable à l'armée, et rassura le parti national, qui s'effrayait de ce mariage, du nombre et de la qualité des Chambellans dont on l'entourait, comme d'un pas vers ce que plusieurs appelaient la contre-révolution, et cherchaient à faire considérer comme telle. Pour l'Empereur, il avait été principalement déterminé par l'ignorance où il était du caractère de Marie-Louise, et la crainte qu'elle n'apportât des préjugés de naissance qui eussent été nuisibles à la Cour de l'Empereur. Quand il l'eut connue, quand il sut qu'elle était tout à fait dans les idées du jour, l'Empereur regretta de n'avoir pas fait un autre choix ; de ne s'être pas arrêté sur la comtesse de

24. Le maréchal Lannes, duc de Montebello, mort de ses blessures reçues à la bataille d'Essling, en 1809. (*JMS*)

Beauveau qui, bonne, douce, inoffensive, n'aurait agi que par les conseils de famille de ses nombreux parents, et eût pu introduire ainsi une sorte de traditions utiles, et une grande quantité de subalternes bien recommandés ; elle eût pu rallier encore beaucoup de personnes qui demeureraient éloignées, et tout cela eût été sans nul inconvénient, parce que cela ne fût arrivé que par les combinaisons de l'Empereur même ; qui n'était pas homme à se laisser abuser.

L'Impératrice prit une affection des plus tendres pour la duchesse de Montebello ; celle-ci a pu être reine d'Espagne. Ferdinand VII, à Valençay, demanda à l'Empereur d'épouser Mlle de Tascher, cousine germaine de Joséphine et de son propre nom, à l'exemple du prince de Bade qui avait épousé Mlle de Beauharnais. L'Empereur, qui pensait déjà à se séparer de l'Impératrice Joséphine, s'y refusa, ne voulant pas, par ce nouveau lien, compliquer encore davantage les difficultés. Plus tard, Ferdinand demanda la duchesse de Montebello ou toute autre Française que l'Empereur voudrait adopter. Cette demoiselle de Tascher est celle que l'Empereur maria plus tard au duc d'Areberg, avec l'intention de la faire gouvernante des Pays-Bas ; voulant par la suite du temps dédommager Bruxelles de la perte de son ancienne Cour. L'Empereur voulut mettre le comte de Narbonne, qui n'avait pas été étranger au mariage de l'Impératrice, à la place du comte de Beauharnais ; l'extrême chagrin qu'en fit paraître Marie-Louise retint l'Empereur : l'éloignement de l'Impératrice n'avait du reste d'autre cause que les intrigues de son entourage qui n'avait rien à craindre de M. de Beauharnais ; mais qui redoutait fort l'influence et l'esprit de M. de Narbonne. } 

En général quand l'Empereur avait à nommer, nous disait-il, à des places délicates, il demandait d'ordinaire des candidats à ceux qui l'entouraient ; et c'est sur ces listes et les renseignements qu'il

se procurait, qu'il méditait son choix en secret. Il nous a nommé quelques-unes des personnes qu'on lui avait proposées pour dame d'honneur ; la princesse de Vaudémont ; une Mme de la Rochefoucault, devenue Mme de Castellanes et plusieurs autres ; puis il nous a demandé de dire nous-mêmes qui nous eussions proposé ; ce qui nous a fait passer en revue une bonne partie de la Cour. Au nom de Mme de Montesquiou, indiqué par l'un de nous : « Je le crois bien, a-t-il répondu ; mais elle était plus avantageusement placée encore. C'est une femme d'un rare mérite : sa piété est sincère, ses principes excellents ; elle s'est acquis de grands titres à mon estime et à mon affection. Il m'en eût fallu deux comme elle, une demi-douzaine ; je les eusse toutes placées dignement, et j'en eusse demandé encore : elle a été parfaite à Vienne auprès de mon fils. »

Voici du reste qui donnera une idée juste de la manière dont elle élevait le roi de Rome : Ce jeune prince occupait le rez-de-chaussée donnant sur la cour des Tuileries ; il était peu d'heures de la journée où un grand nombre de spectateurs ne regardassent par la fenêtre, dans l'espérance de l'apercevoir. Un jour qu'il était dans un violent accès de colère et qu'il se montrait rebelle à tous les efforts de Mme de Montesquiou, elle ordonna de fermer à l'instant tous les contrevents ; l'enfant, étourdi de cette obscurité subite, demanda aussitôt à *Maman Quiou* pourquoi tout cela. « C'est que je vous aime trop, lui dit-elle, pour ne pas cacher votre colère à tout le monde. Que diraient toutes ces personnes que vous gouvernez peut-être un jour, si elles vous avaient vu dans cet état ! croyez-vous qu'elles voulussent vous obéir, si elles vous savaient aussi méchant ? » Et l'enfant de demander pardon aussitôt, et de bien promettre que cela ne lui arriverait plus.

« Voilà au fait, observait l'Empereur, des manières différentes de celles de M. de Villeroy à Louis XV. *Regardez tout ce peuple, mon maître, il vous appartient ; tous ces hommes que vous voyez là sont les vôtres.* »

Madame de Montesquiou était adorée de cet enfant ; quand on voulut la renvoyer de Vienne, il fallut employer la ruse et le tromper ; ce fut jusqu'à craindre pour sa santé.

L'Empereur avait beaucoup d'idées nouvelles touchant l'éducation du roi de Rome : il comptait sur l'*Institut de Meudon*, dont il avait déjà décrété les principes, attendant quelques loisirs pour leurs développements. Il voulait y rassembler tous les princes de la maison impériale, surtout ceux de toutes les branches qu'il avait élevées sur des trônes étrangers. C'était là joindre, prétendait-il, aux soins de l'éducation particulière, tous les avantages de l'éducation en commun. « Destinés, disait-il, à occuper divers trônes et à régir diverses nations ; ces enfants auraient puisé là des principes communs, des mœurs pareilles, des idées semblables. Pour mieux faciliter la fusion et l'uniformité des parties fédératives de l'empire, chacun de ces princes eût amené du dehors, avec lui, dix ou douze enfants, plus ou moins, de son âge et des premières familles de son pays ; quelle influence n'eussent-ils pas exercée chez eux au retour. Je ne doutais pas, continuait l'Empereur, que les princes des autres dynasties étrangères à ma famille, n'eussent bientôt sollicité de moi, comme une grande faveur, d'y voir admettre leurs enfants. Et quel avantage n'en serait-il pas résulté pour le bien-être des peuples composant l'association européenne ! Tous ces jeunes princes, observait Napoléon, eussent été réunis d'assez bonne heure pour contracter les liens si chers et si puissants de la première enfance, et séparés néanmoins assez tôt pour prévenir les funestes effets des passions naissantes : l'ardeur des préférences, l'ambition du succès, la jalousie de l'amour, etc. »

L'Empereur eût voulu que toute l'éducation de ces princes-rois se fût fondée sur des connaissances générales, de grandes vues, des sommaires, des résultats ; il eût voulu des connaissances plus que de la science, du jugement plutôt que de l'acquis ; l'application des détails plutôt que l'étude des théories ; surtout point de parties spéciales trop poursuivies ; car il estimait que la perfection ou le trop de succès, dans certaines parties, soit des arts, soit des sciences, était un inconvénient dans le prince. Les peuples, disait-il, n'avaient qu'à perdre d'avoir un poète pour roi, un virtuose, un naturaliste, un chimiste, un tourneur, un serrurier, etc., etc.

Marie-Louise avouait à l'Empereur que, dans les premiers moments qu'il fut question du mariage, elle ne pouvait se défendre d'une certaine frayeur, à cause de tout le mal qu'elle avait entendu dire de Napoléon parmi les siens ; sur quoi, quand elle rappelait tout cela, ses oncles, les archiducs, qui la poussaient fort à cette union, lui répondaient : « Tout cela n'était vrai que quand il était notre ennemi ; il ne l'est plus aujourd'hui. »

« Du reste, pour donner une idée de la bienveillance envers nous avec laquelle on élevait cette famille, disait l'Empereur, il y avait un des très jeunes archiducs qui brûlait souvent de ses poupées, en disant qu'il rôtitait Napoléon. Il est vrai que depuis il disait qu'il ne le rôtitait plus, qu'il l'aimait beaucoup à présent, parce qu'il donnait bien de l'argent à sa sœur Louise pour lui envoyer force joujoux. » Depuis mon retour en Europe, j'ai eu plus d'une occasion de me convaincre des sentiments que cette maison a professés plus tard pour Napoléon. Je tiens de la bouche du témoin même, personnage distingué, qui me le racontait en Allemagne, qu'ayant eu une audience particulière de l'empereur François, dans le voyage qu'il a fait en Italie, en 1816, il y fut question de Napoléon ; François n'en parla jamais que dans

les meilleurs termes. On eût pu penser, me disait le narrateur, qu'il le croyait encore régnant en France, et qu'il ignorait qu'il fût en cet instant à Sainte-Hélène : il ne lui donna jamais d'autre qualification que celle de l'Empereur Napoléon.

La même personne me racontait que l'archiduc Jean visitant, en Italie, une rotonde, au plafond de laquelle on voyait une action célèbre dont Napoléon était le héros ; en levant la tête, son chapeau tomba en arrière ; sa suite se précipita pour le lui rendre. « Laissez, laissez, dit-il ; c'est dans cette attitude qu'on doit considérer l'homme qui se trouve là-haut. »

Puisque j'en suis là, je vais consigner ici quelques circonstances que j'ai recueillies en Allemagne, à mon retour en Europe, et pour leur assigner tout le prix quelles méritent, je dirai que je les tiens de personnes de la haute diplomatie. On sait que tous ces membres composent entre eux une espèce de famille, une sorte de maçonnerie, et que leurs sources sont des plus authentiques.

– L'Impératrice Marie-Louise se plaint qu'en quittant la France, M. de Talleyrand s'était réservé l'honneur de venir lui demander la restitution des diamants de l'État, et vérifier si elle s'était faite avec exactitude.

– En 1814 lors des désastres de la France, le prince Eugène fut l'objet de beaucoup de séductions et d'un grand nombre de propositions fort brillantes : un général autrichien lui offrit la couronne d'Italie, au nom des Alliés, s'il voulait se joindre à eux. Cette offre lui vint de plus haut encore et à diverses reprises. Déjà il avait été question de lui, sous l'Empereur, pour les trônes de Portugal, de Naples et de Pologne.

En 1815, des hommes importants dans la diplomatie européenne le sondèrent pour savoir si, dans le cas où Napoléon serait contraint d'abdiquer de nouveau, et le choix du peuple se tournant vers lui, il accepterait. Dans ces circonstances, comme dans tant d'autres, ce prince fut inébranlable dans une ligne de devoir et d'honneur qui le rend immortel : *honneur et fidélité*, fut sa constante réponse, et la postérité en fera sa devise.

Lors de la distribution des États en 1814, l'Empereur Alexandre, qui allait très souvent à la Malmaison chez l'Impératrice Joséphine, voulait procurer à son fils la souveraineté de Gênes. Celle-ci le refusa, à l'instigation d'un des diplomates dirigeant qui la flattait faussement de quelque chose de mieux.



🔍 Le tsar Alexandre 1^{er} de Russie.

Au congrès de Vienne, le même empereur Alexandre, qui honorait le prince Eugène d'une bienveillance toute particulière, exigeait pour lui au moins trois cent mille sujets. Il lui témoignait alors une très vive amitié, et se promenait régulièrement chaque jour bras à bras avec lui. Le débarquement de Cannes vint mettre un terme, sinon au sentiment, du moins aux démonstrations et à l'intérêt politique de l'empereur de Russie. Il fut même question alors, de la part de l'Autriche, de se saisir de la personne d'Eugène, et de l'envoyer prisonnier dans

une forteresse de Hongrie ; mais le roi de Bavière, son beau-père, courut avec indignation chez l'empereur d'Autriche, lui représenter qu'Eugène était venu à Vienne sous sa protection et sa garantie, et que sa confiance ne serait point trompée ; aussi Eugène demeura-t-il libre sur sa parole et celle du roi son beau-père.

– Aussi tard que 1818, les pièces d'or de vingt francs et de quarante francs se frappaient à Milan encore à l'effigie de Napoléon, et avec le millésime de 1814. – Soit par voie d'économie ou tout autre motif, ou n'avait point encore gravé le nouveau coin.

– Alexandre, depuis la chute de Napoléon, a montré dans plusieurs circonstances particulières un éloignement vif et décidé contre lui. C'est Alexandre qui, en 1815, a été l'âme et le promoteur ardent de la seconde croisade contre Napoléon : il a tout dirigé avec la dernière chaleur, semblant en faire une affaire personnelle, et faisant reposer son aversion sur ce qu'il en avait été, disait-il, trompé et joué. Si ce ressentiment tardif n'était pas affecté, on a des raisons de croire qu'il était dû à un ancien confident de Napoléon qui, dans des conversations particulières, avait eu l'art de blesser l'amour propre d'Alexandre par des récits vrais ou faux sur l'opinion et les confidences de Napoléon à l'égard de son illustre ami.

En 1814, Alexandre a laissé croire qu'il ne se fût pas opposé à voir régner le jeune Napoléon. Depuis la seconde abdication, on est porté à penser qu'il a eu beaucoup moins de bienveillance.

L'empereur Alexandre a marché, dans la seconde croisade, avec des masses immenses. On l'a entendu estimer, à cette époque, que la guerre pourrait bien durer trois ans, mais que Napoléon n'en succomberait pas moins.

À la première nouvelle de la bataille de Fleurus, les têtes de toutes les colonnes russes eurent ordre de s'arrêter sur-le-champ, tandis que toute la masse autrichienne et bavaroise, de son côté obliqua à l'instant pour s'en séparer, et faire bande à part. Si le congrès de Vienne eût été rompu lors du vingt mars, il est à peu près certain qu'on n'eût pu renouveler la croisade ; et si Napoléon eût été victorieux à Waterloo, il est à peu près certain aussi qu'elle allait se trouver dissoute.

– La nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes fut un coup de foudre pour notre plénipotentiaire à Vienne. Il est très vrai qu'il fut le rédacteur de la fameuse déclaration du treize mars ; et, toute virulente quelle est, le projet l'était encore bien davantage ; il fut amendé par les autres ministres. La figure et la contenance de ce plénipotentiaire, à mesure qu'on apprenait les progrès de Napoléon, furent un thermomètre qui fit la risée des membres du Congrès.

L'Autriche sut de très bonne heure à quoi s'en tenir, ses courriers l'instruisaient à merveille. La légation française seule entretenait des doutes ; elle distribuait encore une lettre magnanime du roi à tous les Souverains pour leur faire connaître qu'il était déterminé à mourir aux Tuileries, qu'on savait déjà que ce prince avait quitté la capitale pour gagner la frontière.

Un membre du congrès et lord Wellington s'entretenant confidentiellement avec la légation française, et la carte à la main, assignèrent du vingt au vingt et un l'entrée de Napoléon dans Paris.

L'Empereur François, à mesure qu'il reçut les publications officielles de Grenoble et de Lyon, les envoya immédiatement, à Schoenbrunn, à Marie-Louise qui s'y livra à une joie extrême. Et il est très vrai que

plus tard il a été question d'un enlèvement du jeune Napoléon pour le conduire en France.

Le plénipotentiaire français finit par quitter Vienne, et se transporta à Francfort et à Wisbad pour être en meilleure situation de négocier à la fois soit à Gand, soit à Paris. Jamais courtisan des événements n'eût plus d'embarras ni d'anxiétés. L'ardeur que lui avait imprimée la nouvelle du débarquement à Cannes, s'était fort calmée par celle de l'entrée de Napoléon à Paris, et il s'entendit avec Fouché pour que celui-ci le garantît auprès de Napoléon, s'engageant, de son côté, à garantir Fouché auprès des Bourbons. On a le droit de croire que les offres de ce plénipotentiaire envers le souverain revenu, allèrent bien plus haut et bien plus loin encore ; mais que Napoléon indigné les repoussa pour ne pas trop dégrader sa politique, a-t-il dit.,

En 1814, M. de Talleyrand, avant de se déclarer pour les Bourbons, fut d'abord pour la régence ; mais il voulait y jouer le principal rôle. Des fatalités malheureuses pour la dynastie de Napoléon, empêchèrent de mettre à profit ce moment d'incertitude. Tout semble prouver d'ailleurs que le résultat qui prévalut alors était loin d'être les intentions de l'Autriche ; qu'elle y a été probablement jouée, trahie, ou du moins enlevée d'assaut.

La fatalité des mouvements militaires a fait que les Alliés sont entrés dans Paris, sans que le cabinet autrichien y ait concouru. La fameuse déclaration d'Alexandre contre Napoléon Bonaparte et sa famille, a été faite sans que cette même puissance d'Autriche fût consultée ; et M. le comte d'Artois n'a pénétré en France qu'en s'y glissant, en dépit du quartier général autrichien, qui même lui avait refusé des passeports.

Il paraît que l'Autriche, au retour de Moscou, s'employa de bonne foi à Londres pour y négocier la paix avec Napoléon ; mais le cabinet russe y était tout-puissant, et ne voulut entendre à rien. Arriva l'armistice de Dresde, et l'Autriche alors prit le parti de la guerre.

Le négociateur autrichien à Londres, durant tout cet intervalle, ne put jamais être écouté. Il y resta néanmoins fort longtemps encore, et ne quitta que lorsque les Alliés étaient au cœur de la France, et au moment où lord Castelreagh fit pressentir, un instant, que les succès héroïques de Napoléon à Champaubert, à Montereau, son entrée victorieuse à Troyes, pouvaient rendre les négociations indispensables.

Si dans le principe ce négociateur n'eût pas été envoyé à Londres, il eût été destiné pour Paris, et peut-être eût-il influé alors de manière à amener une tournure différente de celle qui eut lieu, durant son absence, entre les Tuileries et Vienne.

Dans le plus fort de la crise, il se trouva retenu en Angleterre comme par force.

Dans son impatience de rejoindre le centre des grandes négociations, il quitta son poste et gagna la Hollande, en bravant une grande tempête. À peine arrivait-il sur le théâtre des affaires qu'il tomba entre les mains de Napoléon à Saint-Dizier ; mais le sort de la France était alors décidé, bien qu'on ne le sût pas encore au quartier général français : Alexandre entra dans Paris.

Le négociateur autrichien avait vainement employé tous les moyens pour se procurer à Londres un passeport qui lui permît de rejoindre son maître, en passant par Calais et Paris. Ce contretemps accidentel, ou médité, fut une fatalité de plus ; il eût gagné Paris avant les Alliés,

se fût trouvé auprès de Marie-Louise, eût déjoué les derniers projets de M. de Talleyrand, et produit des combinaisons nouvelles.

Il existait deux opinions dans le cabinet autrichien : l'une pour l'union avec la France ; l'autre pour l'alliance avec la Russie. Soit intrigues, soit fatalités, le parti russe l'emporta tout à fait, et l'Autriche ne fut plus qu'entraînée.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 14 novembre 1815.

Petits détails intérieurs, etc. – Réflexions.

 { Ce matin on a servi à déjeuner du café plus supportable ; il était même bon ; l'Empereur a manifesté un vrai plaisir en le goûtant. Quelques moments plus tard il disait, en frottant son estomac de la main, qu'il en sentait le bien là. Il serait difficile de rendre mes sentiments à ces simples paroles : l'Empereur en appréciant ainsi, contre son usage, une si légère jouissance, me découvrirait sans le savoir les progrès de toutes les privations qu'on lui impose, et dont il ne se plaint pas.

Le soir, en remontant de notre promenade de l'après-dînée, l'Empereur dans sa chambre m'a lu le chapitre des *Consuls provisoires*, dicté à M. de Montholon. La lecture finie, l'Empereur a pris un ruban, et s'est mis à attacher lui-même les feuilles éparses. Il était tard : le silence de la nuit régnait autour de nous ; je contemplais l'Empereur dans son travail qui se prolongeait.

Mes réflexions étaient ce jour-là tournées vers la mélancolie : je regardai ces mains qui ont régi tant de sceptres ; elles étaient en cet instant occupées tranquillement peut-être même non sans quelque charme, à rattacher de simples feuilles de papier auxquelles il imprime il est vrai des traits qui ne se perdront jamais ; les portraits qu'il y sème demeureront des jugements pour la postérité : c'est le livre de vie ou de mort pour beaucoup de ceux qui en sont l'objet. Je me disais silencieusement toutes ces choses, d'autres encore : « Et l'Empereur me lit tout cela ! pensais-je, il me parle familièrement, il me demande parfois ce que j'en pense ; j'ose hasarder mon avis ! ah ! je ne suis point à plaindre d'être venu à Sainte-Hélène !... »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 15 novembre 1815.

Détails très privés, etc., etc. – Rapprochement bien bizarres.

Aussitôt après son dîner l'Empereur est descendu dans son allée inférieure ; il s'y est fait apporter son café, qu'il a pris en se promenant la conversation est tombée sur l'amour. J'ai dû dire de fort belles choses et très délicates sur ce grand sujet, et me montrer fort sentimental ; car l'Empereur se mettant à rire de ce qu'il appelait mon gazouillement, m'a dit ne rien comprendre à mon verbiage de roman ; et parlant à son tour très légèrement, il a affecté de vouloir paraître beaucoup plus familier avec les sensations qu'avec les sentiments. Je me suis permis d'observer qu'il s'efforçait de se rendre plus mauvais que ne le portaient les relations du Palais, relations très authentiques bien que fort secrètes : « Et qu'ont-elles dit ? reprenait-il en me fixant gaîment. – Sire, on veut qu'au sommet de votre toute-puissance, vous vous soyez laissé imposer de douces chaînes ; que vous vous soyez trouvé le héros

d'un roman ; que, dans une résistance qui vous surprenait, vous vous soyez attaché à une simple dame ; que vous lui ayez bien écrit une douzaine de lettres ; qu'elle vous ait amené et contraint à vous soumettre au travestissement, à vous rendre seul mystérieusement chez elle dans sa propre demeure, au milieu de Paris. – Mais comment l'aurait-on su ? a-t-il dit, en souriant ; ce qui ne voulait pas dire non. Et on a ajouté sans doute, a-t-il continué, que c'eût été la plus grande imprudence de ma vie ; car si elle n'eût pas été honnête femme, que ne pouvait-il pas m'arriver, seul et déguisé, dans les circonstances où je me trouvais, au milieu des embûches dont j'étais entouré. Mais que disait-on encore ? – Sire, on voulait que la postérité de Votre Majesté ne se bornât pas au roi de Rome ; la chronique secrète lui donnait deux aînés : l'un venu d'une belle étrangère que vous auriez fort aimée en pays lointain ; l'autre, fruit d'une occupation plus voisine, au sein même de votre capitale. On voulait que tous deux fussent venus à la Malmaison avant notre départ ; l'un amené par sa mère, l'autre introduit par son tuteur ; tous deux les portraits vivants de leur père²⁵. »

L'Empereur riait beaucoup de tant de science, disait-il ; et une fois en gaîté, il s'est mis à repasser franchement et dans un entier abandon ses premières années, et m'a raconté force aventures de cœur et d'esprit. Je passe la première moitié. Dans la seconde, je citerai un souper, au commencement de la révolution, dans le voisinage de la Saône et en compagnie du fidèle Desmazzis, que l'Empereur racontait de la manière la plus plaisante. Véritable guêpier, disait-il, où son éloquence patriotique avait eu fort à faire contre la doctrine opposée du reste des convives, et l'avait même presque mis en danger. « Nous étions alors sans doute tous et moi bien loin l'un de l'autre ? a-t-il observé. – Mais pas tant pour la distance, Sire, ai-je répondu, quoique

25. Un codicille de conscience, dans le testament de l'Empereur, et qui doit demeurer secret, est venu donner une complète réalité, dit-on, à ces conjectures. (LC)

beaucoup assurément pour les doctrines. J'étais alors aussi moi dans le voisinage de la Saône, sur un des quais de Lyon, où des patriotes attroupés, déclamant contre des canons qu'ils venaient de découvrir dans des barques, et qu'ils appelaient une contre-révolution, je me permis d'ouvrir, fort mal à propos, l'avis de s'assurer de ces canons en leur faisant prêter le *serment civique*. Mon impertinence faillit me faire pendre. Vous voyez, Sire, que j'aurais pu au besoin, et dans cet instant-là même, balancer votre compte, s'il vous fût arrivé malheur parmi vos aristocrates. » Ce rapprochement bizarre ne fut pas le seul de la soirée : l'Empereur m'ayant raconté une anecdote intéressante de 1788, me dit : « Vous, où pouviez-vous être alors ? – Sire, répondis-je après quelques secondes de recherches, à la Martinique, sou-pant tous les soirs à côté de la future Impératrice Joséphine ! »

La pluie vint, il a fallu quitter cette allée qui peut-être un jour, disait l'Empereur, ne reviendra pas sans charmes dans notre souvenir. « Cela peut-être, observais-je, mais assurément ce ne sera pas sans l'avoir quittée ; en attendant, contentons-nous de l'appeler l'allée de la philosophie, puisqu'elle ne peut être celle du Léthé. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 16 novembre 1815.

Sur le faubourg Saint-Germain, etc. – L'Empereur sans préjugés, sans fiel, etc. – Paroles caractéristiques.

Aujourd'hui l'Empereur s'informait du faubourg Saint-Germain ; il me questionnait sur ce dernier boulevard, disait-il, de la vieille aristocratie, ce refuge encroûté des vieux préjugés ; *la ligue germanique* ainsi qu'il l'appelait. Je lui disais qu'avant les derniers revers, son pouvoir y

avait pénétré de toutes parts ; il se trouvait envahi, il n'en restait plus que le nom ; il avait été ébranlé, vaincu par la gloire ; les victoires d'Austerlitz et d'Iéna, le triomphe de Tilsit, l'avaient conquis. Les jeunes gens, tous les cœurs généreux, n'avaient pu être insensibles au lustre de la patrie. Son mariage avec Marie-Louise avait porté le dernier coup, il n'y avait plus eu d'autres mécontents que ceux dont l'ambition était non satisfaite, ce qui se retrouve dans toutes les classes et dans tous les temps ; ou bien encore quelques vieillards intraitables ou de vieilles femmes pleurant leur influence passée. Tous les gens raisonnables et sensés avaient plié sous les talents supérieurs du chef de l'État, et cherchaient à se consoler de leurs pertes dans l'espoir d'un meilleur avenir pour leurs enfants ; vers ce point se tournaient désormais toutes leurs illusions. Ils savaient gré à l'Empereur de sa partialité pour les anciens noms ; tout autre, convenaient-ils, eût achevé de les anéantir. Ils mettaient du prix à la confiance avec laquelle l'Empereur s'était entouré d'eux ; ils lui tenaient compte d'avoir dit, en se saisissant de leurs enfants pour l'armée : « Ces noms appartiennent à la France, à l'histoire ; je suis le tuteur de leur gloire, je ne les laisserai pas périr. » Ces mots et d'autres semblables lui avaient fait un grand nombre de prosélytes.

L'Empereur disait en ce moment que ce parti n'avait peut-être pas été assez caressé. « Mon système de fusion le demandait, et je l'avais voulu, ordonné même ; mais les ministres, les grands intermédiaires n'ont jamais bien rempli mes véritables intentions à cet égard, soit qu'ils n'y vissent pas plus loin, soit qu'ils craignissent d'amener ainsi des rivaux de faveur, et de diminuer leurs chances. M. de Talleyrand surtout s'y était toujours montré contraire et n'avait jamais cessé de combattre l'ancienne noblesse dans ma bienveillance et ma pensée. » Je lui faisais observer pourtant que le grand nombre de ceux qu'il avait appelés, s'étaient bientôt montrés attachés à sa personne ; qu'ils

l'avaient servi de bonne foi, et étaient en général demeurés fidèles au moment de la crise. L'Empereur n'en disconvenait pas, et allait même jusqu'à dire que le roi revenu, et lui, ayant abdiqué, cette double circonstance avait dû beaucoup influencer sur certaines doctrines ; qu'aussi, dans son jugement, il mettait une grande différence dans la même conduite tenue en 1814 ou en 1815.

Et ici je dois dire que depuis que j'apprends à connaître l'Empereur, je ne lui ai jamais vu encore un seul moment de colère ou d'animosité contre aucun de ceux qui se sont le plus mal conduits à son égard. Il ne s'exalte pas sur ceux dont on lui vante la belle conduite : ils avaient fait leur devoir. Il ne s'empporte pas contre ceux qui se sont rendus si coupables ; il les avait en partie devinés ; ils avaient cédé à leur nature ; il les peignait froidement, sans fiel ; attribuait une partie de leur conduite aux circonstances, qu'il confessait avoir été bien difficiles ; rejetait le reste sur les faiblesses humaines. « La vanité avait perdu M***²⁶ ; la postérité flétrira justement sa vie, disait-il ; pourtant son cœur vaudra mieux que sa mémoire. » Augereau devait sa conduite à son peu de lumières et à son mauvais entourage. Berthier à son manque d'esprit et à sa nullité, etc., etc. » J'observais que ce dernier avait laissé échapper la plus belle occasion, la plus facile de s'illustrer à jamais, celle d'aller présenter de bonne foi ses soumissions au roi, et de le supplier de trouver bon qu'il allât dans la solitude pleurer celui qui l'avait honoré du titre de son compagnon d'armes, et l'avait appelé son ami. « Eh bien, quelque simple que fût cette marche, disait l'Empereur, elle était encore au-dessus de ses forces. – Ses moyens, sa capacité avaient toujours été un objet de discussion parmi nous, disais-je alors ; le choix de Votre Majesté, votre confiance, votre grand attachement, nous étonnaient beaucoup. »

26. Marmont, duc de Raguse. (*JMS*)

– C’est que Berthier, après tout, n’était pas sans talents, disait à cela l’Empereur ; et je suis loin de renier sa personne et mes sentiments ; mais ses talents, son mérite, étaient spéciaux et techniques, et hors de là sans nul esprit quelconque, et puis si faible !... – J’observais que pourtant il était plein de prétentions et de morgue avec nous. – Et le titre de favori, disait l’Empereur, le comptez-vous pour rien ? – J’ajoutais qu’il était très dur, fort absolu. – Mais rien de plus impérieux, mon cher, disait alors l’Empereur, que la faiblesse qui se sent étayée de la force : voyez les femmes. » } 

L’Empereur dans ses campagnes avait Berthier dans sa voiture. C’était pendant sa route et sur les grands chemins que l’Empereur, parcourant les livres d’ordre et les états de situation, prenait ses décisions, arrêtait ses plans et ordonnait les mouvements. Berthier en prenait note, et à la première station ou au premier moment de repos, soit de jour soit de nuit, il expédiait à son tour tous les ordres et les différents détails particuliers avec une régularité, une précision et une promptitude admirables, disait l’Empereur ; c’était un travail pour lequel il était toujours prêt et infatigable. « Voilà quel était le mérite spécial de Berthier ; il était des plus grands et des plus précieux pour moi, observait l’Empereur ; nul autre n’eût pu le remplacer. »

Je reviens encore à quelques touches caractéristiques sur l’Empereur. Il est sûr qu’il parle froidement, sans passions, sans préjugés, sans ressentiment, des circonstances et des personnes qui remplissent sa vie. On sent qu’il pourrait devenir l’allié de ses plus cruels ennemis, comme vivre avec l’homme qui lui a fait le plus de mal. Il parle de son histoire passée comme si elle avait déjà trois cents ans de date ; ses récits et ses observations ont le langage des siècles ; c’est une ombre conversant aux champs Élysée, de vrais dialogues des morts. Il s’exprime souvent sur lui-même comme sur une tierce personne ; parlant

des actes de l'Empereur, indiquant les faits que l'histoire pourrait lui reprocher, analysant les raisons et les motifs qu'on pourrait alléguer pour sa justification, etc.

Il n'aurait pas, disait-il, à s'excuser d'aucune faute sur autrui, n'ayant jamais suivi que sa propre décision ; il aurait à se plaindre, tout au plus, de fausses informations ; mais jamais de mauvais conseils. Il s'était entouré de plus de lumières possibles ; mais s'en était toujours tenu à son propre jugement, il était loin de s'en repentir. « C'est, disait-il, l'indécision et l'anarchie dans les moteurs, qui amènent l'anarchie et la faiblesse dans les résultats. Pour être équitable sur les fautes produites par la seule décision personnelle de l'Empereur, continuait-il, il faudrait mettre en balance les grandes actions dont on l'aurait privé, et les autres fautes que lui auraient fait commettre les conseils auxquels on lui reproche de ne pas s'être abandonné, etc. »

Dans la complication des circonstances de sa chute, il voit les choses tellement en masse, et de si haut, que les hommes lui échappent. Jamais on ne l'a surpris animé contre aucun de ceux dont on croirait qu'il a le plus à se plaindre. Sa plus grande marque de réprobation, et je m'en suis convaincu bien souvent, est de garder le silence sur leur compte, quand on les mentionne devant lui. Mais combien de fois on l'a vu arrêter les expressions violentes et moins retenues de nous qui l'entourions. « Vous ne connaissez pas les hommes, nous disait-il alors, ils sont difficiles à saisir quand on veut être juste. Se connaissent-ils, s'expliquent-ils bien eux-mêmes ? La plupart de ceux qui m'ont abandonné, si j'avais continué d'être heureux, n'eussent peut-être jamais soupçonné leur propre défection. Il est des vices et des vertus de circonstance. Nos dernières épreuves sont au-dessus de toutes les forces humaines ! Et puis j'ai plutôt été abandonné que trahi ; il y a eu plus de faiblesse autour de moi, que de perfidie : c'est

le reniement de saint Pierre, le repentir et les larmes peuvent être à la porte. À côté de cela, qui, dans l'histoire eut plus de partisans et d'amis ? Qui fut plus populaire et plus aimé ? Qui jamais laissa des regrets plus ardents et plus vifs ?... Voyez la France ; d'ici sur mon roc, ne serait-on pas tenté de dire que j'y règne encore ? Les rois et les princes, mes alliés, m'ont été fidèles jusqu'à extinction, ils ont été enlevés par les peuples en masse ; et ceux des miens qui étaient autour de moi, se sont trouvés enveloppés, tout étourdis dans un tourbillon irrésistible. Non, la nature humaine pouvait se montrer plus laide, et moi plus à plaindre !... »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 17 novembre 1815.

Sur les officiers de sa maison, en 1814, etc. – Projet d'adresse.

¶ Aujour'd'hui l'Empereur me questionnait sur les officiers de sa maison. À l'exception de deux ou trois, au plus, qui avaient excité les mépris du parti même vers lequel ils avaient été transfuges, il n'y avait guère rien à dire sur le reste ; la très grande majorité avait même montré un dévouement actif. L'Empereur alors s'est enquis particulièrement de quelques-uns, en les citant par leurs noms, et je n'avais qu'à applaudir à tous. « Que me dites-vous là, a-t-il dit au sujet de l'un d'eux, en m'interrompant vivement ? Et moi qui l'ai si mal reçu aux Tuileries à mon retour. Ah ! que je crains d'avoir fait des injustices involontaires ! Ce que c'est lorsqu'on est obligé de s'en rapporter au premier mot, et qu'on n'a pas un seul instant pour la vérification ! Que je crains aussi d'avoir laissé bien des dettes de reconnaissance en arrière ! Qu'on est malheureux quand on ne peut pas tout faire soi-même ! » Je repris : « Sire, il est vrai de dire que, s'il y eut faute

parmi les officiers de votre maison, elle ne fut pas autre que celle de toute la masse ; faute, du reste, qui a dû nous ravalier étrangement aux yeux des autres nations. Sitôt que le roi a paru, on s'est précipité vers lui, non pas comme vers le souverain que nous laissait votre abdication ; mais comme vers celui qui n'avait jamais cessé de l'être. Non pas avec cette dignité de l'homme fier d'avoir constamment rempli tous ses devoirs ; mais avec l'embarras équivoque du courtisan qui a été maladroit. Chacun n'a cherché qu'à se justifier ; Votre Majesté se trouva dès cet instant désavouée, reniée ; la qualification d'Empereur disparut. Les ministres, les Grands, les plus intimes de Votre Majesté, ne rougirent pas pour eux, pour leur nation, de ne plus dire que *Bonaparte*. On avait été contraint de servir, disait-on ; on n'avait pas pu faire autrement ; on eût eu trop de mauvais traitements à redouter, etc. » L'Empereur retrouvait bien là notre caractère national, nous étions toujours les Gaulois d'autrefois : la même légèreté, la même inconstance et surtout la même vanité. « Quand pourrons-nous enfin, disait-il, échanger celle-ci contre un peu d'orgueil ?... » } 

« Toutefois, disais-je, les officiers de la maison de Votre Majesté ont laissé échapper une belle occasion de s'honorer tout en se rendant populaires : il y avait au-delà de cent cinquante officiers de la maison ; un très grand nombre était des premiers noms, tous avaient une fortune indépendante, c'était à eux qu'il convenait de présenter un exemple qui, suivi par d'autres, eût pu donner une toute autre impulsion à l'attitude nationale, et nous créer des droits à l'estime publique²⁷. – Eh bien, dit l'Empereur, il est sûr que si toutes les premières classes eussent agi de la sorte, les affaires eussent tourné bien

27. C'est dans cet esprit que fut rédigé, à l'exemple des autres corps, un projet d'adresse au roi, au nom des officiers de la maison de l'Empereur. En voici la substance :

« Sire, – Les soussignés, qui firent partie de la maison de l'Empereur Napoléon, sollicitent de Votre Majesté le bienfait d'un regard particulier.

différemment. Les vieux réacteurs n'eussent point rêvé leur chimère du bon vieux temps ; on ne serait pas venu vous parler de la ligne droite ni de la ligne courbe ; le roi se serait attaché tout bonnement à sa charte ; moi, je n'eusse pas songé à quitter l'île d'Elbe ; la tête de la nation se serait inscrite dans l'histoire avec plus d'honneur et de dignité : nous y aurions tous gagné. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

« Héritiers des obligations de leurs pères, ils furent, dans le temps, fidèles défenseurs du trône ; plusieurs ont suivi Votre Majesté, durant de longues années, en terre étrangère, et scellé leur dévouement de la privation de leur patrimoine.

« Ce furent précisément ces principes connus et cette conduite avouée, qui devinrent leur titre, et firent jeter les yeux sur eux quand il s'agit de relever un trône et de l'entourer.

« L'attente de celui qui s'environna de nous ne fut point trompée, elle ne pouvait l'être ; nous avons rempli ces nouvelles obligations avec *honneur et fidélité*. Ces sentiments, Sire, gages certains de tous les autres, nous suffiraient pour notre propre estime, si nous croyions pouvoir demeurer oisivement à l'écart ; mais doit-il être un repos absolu pour de loyaux et bons Français ? Et pourtant si quelques-uns d'entre nous se croyaient réduits, par délicatesse, à attendre en silence de nouveaux devoirs, leur motif ne pourrait-il pas être méconnu ? D'un autre côté, ne pourrait-on pas se méprendre également sur ceux qui, ne cédant qu'à leur cœur, se précipiteraient au-devant des faveurs de Votre Majesté ?

« Telle est, Sire, la position particulière et si délicate dans laquelle nous nous trouvons ; mais elle a déjà cessé, si Votre Majesté a daigné l'entendre ; son âme royale comprendra le mouvement délicat qui nous guide en cet instant, et accueillera nos vœux sincères de la servir, ainsi que la patrie, avec notre zèle et notre fidélité accoutumés. »

Il devint difficile de trouver des signatures à un acte aussi mesuré. On aurait de la peine à croire que cet aveu authentique et non réprouvé de nos fonctions, les mots d'Empereur Napoléon surtout, furent de grandes objections ? Chacun y trouva la sienne, suivant son caractère ; telles furent les mœurs du jour. On ne put réunir que dix-sept signatures ; dix-huit ou vingt promirent de s'y joindre quand il y en aurait vingt-cinq ; mais aucun ne voulait aider à compléter ce nombre. Deux même, croyant avoir commis une crânerie, qu'ils n'avaient pas bien comprise, leur intention n'ayant été que de solliciter la confirmation de leurs places, recoururent après leur signature et la raturèrent. L'original de cette pièce doit être demeuré entre les mains d'un des signataires à Paris ou à Versailles. (LC)

Samedi 18 novembre 1815.

Idée de l'Empereur de se réserver la Corse. — Opinion sur Robespierre. — Idées sur l'opinion publique. — Intention expiatoire de l'Empereur sur les victimes de la révolution.

 ¶ Après le travail accoutumé, l'Empereur m'a amené au jardin vers les quatre heures. Il venait de finir la dictée sur la Corse : ayant épuisé le sujet sur cette île, celui de Paoli, et parlé de l'influence que lui-même s'y était créée si jeune encore, lors de sa séparation politique d'avec Paoli. Il a ajouté que dernièrement il eût été bien sûr d'y réunir tous les vœux, toutes les opinions, tous les efforts ; que s'il s'y était retiré en quittant Paris, il eût été à l'abri contre toute puissance étrangère ; il en avait eu la pensée. En abdiquant pour son fils il avait été sur le point de se réserver la jouissance de la Corse durant sa vie ; aucun obstacle de mer ne l'eût empêché d'y arriver. Il ne le voulut point, pour rendre, disait-il, son abdication plus franche, plus fructueuse pour la France. Son séjour au centre de la Méditerranée, au sein de l'Europe, si près de la France et de l'Italie, pouvait demeurer un prétexte durable pour les Alliés. Il préféra même l'Amérique à l'Angleterre, par le même motif et dans la même pensée : il est vrai qu'il n'avait pas prévu, disait-il, et ne pouvait prévoir d'après la confiance de ses démarches, l'injuste et violente déportation à Sainte-Hélène.

Plus tard l'Empereur, parcourant divers points de la révolution, s'est arrêté sur Robespierre, qu'il n'a pas connu, il est vrai ; mais auquel il ne croyait ni talent, ni force, ni système. Il le pensait néanmoins le vrai bouc émissaire de la révolution, immolé dès qu'il avait voulu entreprendre de l'arrêter dans sa course ; destinée commune, du reste, observait-il, à tous ceux qui, jusqu'à lui, Napoléon, avaient osé l'essayer. Les terroristes et leur doctrine ont survécu à Robespierre ; et si leurs excès ne se sont pas continués, c'est qu'il leur a fallu plier

devant l'opinion publique. Ils ont tout jeté sur Robespierre ; mais celui-ci leur répondait, avant de périr, qu'il était étranger aux dernières exécutions ; que, depuis six semaines, il n'avait pas paru aux comités. Napoléon confessait qu'à l'armée de Nice, il avait vu de longues lettres de lui à son frère, blâmant les horreurs des commissaires conventionnels qui perdaient, disait-il, la révolution par leur tyrannie et leurs atrocités, etc., etc. Cambacérès, qui doit être une autorité sur cette époque, observait l'Empereur, avait répondu à l'interpellation qu'il lui adressait un jour sur la condamnation de Robespierre, par ces paroles remarquables : « Sire, cela a été un procès jugé mais non plaidé. » Ajoutant que Robespierre avait plus de suite et de conception qu'on ne pensait ; qu'après avoir renversé les factions effrénées qu'il avait eues à combattre, son intention avait été le retour à l'ordre et à la modération. « Quelque temps avant sa chute, ajoutait Cambacérès, il prononça un discours à ce sujet, plein des plus grandes beautés : on ne l'a point laissé insérer au *Moniteur*, et toutes les traces nous en ont été enlevées. »

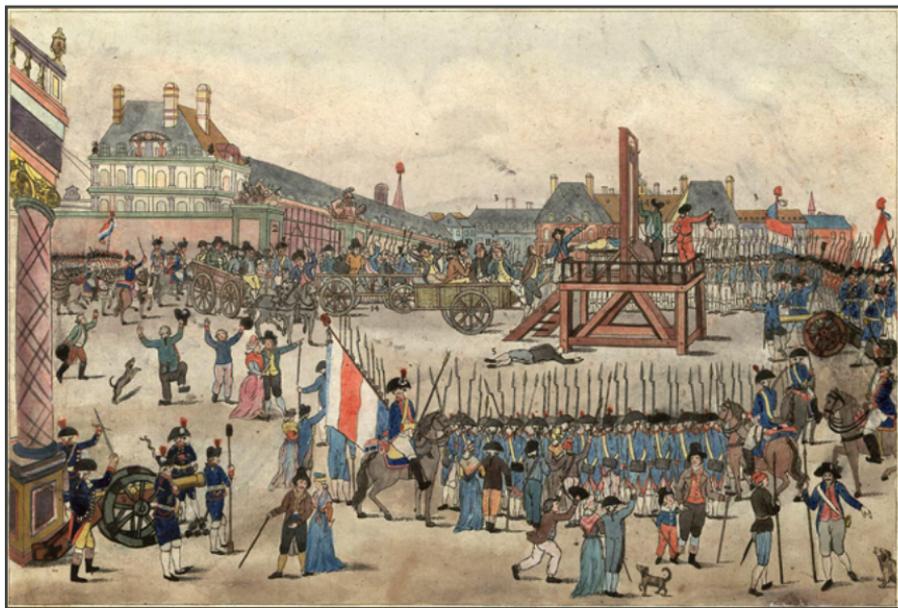
Ce n'est pas la première fois que j'ai entendu parler d'une lacune d'exactitude dans le *Moniteur*. Il doit y avoir, vers ce temps-là, dans les transactions de l'Assemblée, une époque tout à fait infidèle, les procès-verbaux ; ayant été arbitrairement rédigés par l'un des comités.

Ceux qui sont portés à croire que Robespierre, étant lassé, gorgé, effrayé de la révolution, avait résolu de l'arrêter, disent qu'il ne voulut agir qu'après avoir lu son fameux discours : il le trouvait si beau, qu'il ne doutait pas de son effet sur l'Assemblée. S'il en est ainsi son erreur ou sa vanité lui coûtèrent cher.

Ceux qui pensent différemment objectent que Danton, et Camille Desmoulins avaient précisément la même pensée, et que pourtant

Robespierre les immola. Les premiers répondent que ce ne serait pas une raison ; que Robespierre les immola pour conserver sa popularité, quand il jugea que le moment n'était pas encore venu ; ou bien encore pour ne pas leur laisser la gloire de l'entreprise.

Quoi qu'il en soit, plus on s'est rapproché des instruments et des acteurs de cette catastrophe, et plus on y a trouvé d'obscurité et de mystère : cela ne fera que s'accroître encore avec le temps ; aussi, la vérité de l'histoire, sur ce point comme sur tant d'autres, ne sera probablement pas ce qui a eu lieu ; mais seulement ce qui sera raconté.



🔍 Exécution de Robespierre et de ses Complices Conspirateurs contre la Liberté et l'Égalité. Estampe de l'époque.

Au sujet de ce même Robespierre, l'Empereur disait qu'il avait beaucoup connu son frère, représentant à l'armée d'Italie. Il n'en disait point de mal ; il l'avait conduit au feu, lui avait inspiré beaucoup de confiance

et un grand enthousiasme pour sa personne ; si bien que, rappelé par son frère, quelque temps avant le 9 thermidor, qui se préparait sourdement, Robespierre le jeune voulait absolument amener Napoléon à Paris. Celui-ci eut toutes les peines du monde à s'en défendre, et ne parvint à lui échapper qu'en faisant intervenir le général en chef Dumerbion, dont il avait toute la confiance, et auquel il se montra comme absolument nécessaire. « Si je l'eusse suivi, disait l'Empereur, quelle pouvait être la différence de ma destinée ? À quoi tient après tout une carrière ? On eût sans doute voulu m'employer ; je pouvais donc être destiné, dès cet instant, à tenter une espèce de vendémiaire. Mais j'étais bien jeune encore, je n'avais point alors mes idées arrêtées comme je les ai eues depuis ; je crois bien que je n'eusse pas voulu l'accepter. Mais, dans le cas contraire, et même victorieux, quels résultats eussé-je pu espérer ? En vendémiaire, la fièvre de la révolution était tout à fait affaissée ; en thermidor, elle était encore dans toute sa force, dans la rage de son ascension et de ses excès, etc., etc.

« L'opinion publique, disait-il dans un autre moment et sur un autre sujet, est une puissance invisible, mystérieuse, à laquelle rien ne résiste ; rien n'est plus mobile, plus vague et plus fort ; et toute capricieuse quelle est, elle est cependant vraie, raisonnable, juste, beaucoup plus souvent qu'on ne pense.

« Étant Consul provisoire, un des premiers actes de mon administration fut la déportation d'une cinquantaine d'anarchistes. L'opinion publique, à laquelle ils étaient en horreur, tourna subitement pour eux, disait l'Empereur, et me força de reculer. Mais quelque temps après, ces mêmes anarchistes ayant voulu comploter, ils furent terrassés de nouveau par cette même opinion qui me revint aussitôt. C'était ainsi qu'à la restauration, en s'y prenant mal, on était venu à

bout de rendre les régicides populaires, eux que la masse de la nation proscrivait un instant auparavant.

« Il n'appartenait qu'à moi, disait-il, de pouvoir relever en France la mémoire de Louis XVI, et laver la nation des crimes dont l'avaient souillée quelques forcenés et des fatalités malheureuses. Les Bourbons étant de la famille et venant du dehors, ne faisaient que venger leur cause particulière et accroître l'opprobre national. Moi, au contraire, partie du peuple, je soignais sa gloire en faisant, en son nom, sortir des rangs ceux qui l'avaient souillée, et était bien mon intention ; mais j'y procédais avec sagesse : les trois autels expiatoires à Saint-Denis n'avaient été qu'un prélude ; le temple de la gloire sur les fondements, de la Magdeleine, devait y être consacré avec un bien plus grand éclat : c'était là, près de leur tombeau, sur leurs ossements mêmes, que les monuments des hommes et les cérémonies de la religion eussent relevé, au nom du peuple français, la mémoire des victimes politiques de notre révolution. C'était un secret qui n'a pas été connu de plus de dix personnes ; mais encore avait-il fallu en laisser percer quelque chose à ceux qui dirigeaient l'ordonnance de cet édifice. Du reste, je ne l'aurais pas fait avant dix ans, et encore eût-il fallu voir les précautions que j'y aurais employées, comme tout y eût été arrondi, les aspérités soigneusement écartées. Tous eussent pu y applaudir, aucun n'en eût souffert. Tout consiste tellement dans les circonstances et dans les formes, continuait-il, que Carnot n'aurait pas osé écrire un mémoire sous mon règne pour se vanter de la mort du roi, et il l'a fait sous les Bourbons. C'est que j'eusse marché avec l'opinion publique pour l'en punir, tandis que l'opinion publique marchait avec lui pour le rendre inattaquable. 》

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑ 

Dimanche 19 novembre 1815.

Cascade de Briars.

Mon fils et moi nous nous trouvions levés de bon matin, notre tâche avait été finie dès la veille ; et l'Empereur ne devant pas me faire demander de longtemps encore, nous avons profité de la fraîcheur du moment pour explorer notre voisinage.



Briars : vue de la cascade.

En remontant la vallée de James-Town, il se trouve, sur la droite de notre petit plateau de Briars, un ravin très profond, coupé de nombreuses crevasses à pic ; nous y sommes descendus, non sans beaucoup de peine, et sommes arrivés sur les bords d'un petit ruisseau limpide, présentant une grande abondance de cresson. Nous nous sommes amusés, et comme en herborisant, à remonter le vallon et le ruisseau, et après quelques sinuosités, nous avons bientôt atteint

leur extrémité ou leur origine, formée par un énorme mur de rocher à pic qui les barre transversalement, et du haut duquel tombait, en forme de gouttière avancée, une fort jolie cascade composée des eaux supérieures environnantes, dont la chute, dans le vallon, dessinait le ruisseau que nous avons remonté, et qui roule parfois en torrent jusqu'à la mer. Cette cascade, en ce moment, se dissipait au-dessus de nos têtes en pluie fine ou vapeur légère ; mais dans les moments d'orage, elle doit verser à torrents, et fournir des flots qui sillonnent avec fracas le ravin jusqu'à la mer. L'ensemble formait pour nous un spectacle sombre, solitaire, mélancolique, tout à fait attachant dont nous ne nous sommes arrachés qu'avec peine.



{ Au jourd'hui, qui était dimanche, nous nous sommes trouvés tous réunis à dîner auprès de l'Empereur : il observa gaîment que nous formions le grand couvert. Après le dîner, le cercle de nos diversions n'étant pas grand, il demanda si nous irions ce soir à la comédie, à l'opéra ou à la tragédie ; on s'est décidé pour la comédie, et il a lu lui-même une partie de l'*Avare*, qui a été continué par d'autres. L'Empereur était enrhumé, il avait un peu de fièvre ; il est rentré de bonne heure chez lui, en me recommandant de le voir plus tard, s'il ne dormait pas. J'ai accompagné les nôtres avec mon fils, dans leur retour à la ville ; en rentrant, l'Empereur était couché.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 20 novembre 1815.

Première et seule excursion durant le séjour à Briars. – Bal de l'amiral.

L'Empereur, après son travail accoutumé avec l'un de ces Messieurs, m'a fait appeler vers les cinq heures. Il se trouvait déjà seul ; ces

Messieurs et mon fils étaient partis de bonne heure pour la ville, où l'amiral donnait un bal. Nous nous sommes promenés sur le grand chemin vers James-Town, jusqu'au point d'où l'on découvre, en face, la rade et les vaisseaux, et sur la gauche, dans le fond de la vallée, une jolie petite habitation. L'Empereur l'a considérée longtemps, parcourant avec sa lunette le jardin, qui en semblait très soigné, et où l'on voyait courir de fort jolis petits enfants, surveillés par leur mère. On nous avait dit que cette habitation appartenait au major Hodson, habitant de l'île, celui-là même qui m'avait prêté l'*Annual register*. Elle était située au fond du ravin qui prenait naissance dans notre voisinage de Briars, au pied de la cascade dont j'ai parlé plus haut. Il a pris fantaisie à l'Empereur d'y descendre, il était pourtant près de six heures. La route est extrêmement rapide, nous l'avons trouvée plus longue et plus difficile que nous ne l'avions pensé ; nous sommes arrivés tout haletants. Après avoir parcouru la petite demeure, qu'on voyait bien être appropriée par une main qui comptait l'habiter, et non par celle d'un passager en terre étrangère ; après avoir reçu les politesses du maître, fait quelques compliments à la maîtresse, l'Empereur songea à quitter ce bon ménage ; mais la nuit était venue, nous étions fatigués, nous avons accepté des chevaux, qui nous ont fait regagner promptement notre cahute et notre dîner. Cette petite excursion et l'exercice du cheval, délaissé depuis si longtemps, ont semblé faire du bien à l'Empereur.

Il m'avait commandé d'aller au bal, en dépit de ma répugnance. À huit heures et demie, il eut la bonté d'observer que la nuit était fort obscure, le chemin mauvais, qu'il était temps que je le quittasse, qu'il le voulait, et a gagné sa chambre, où je l'ai vu se déshabiller et se mettre au lit. Il m'a commandé de nouveau de partir ; je le faisais avec un vrai regret ; je le laissais seul, je brisais une habitude qui m'était devenue bien douce.

Je me suis rendu à la ville à pied. L'amiral avait donné beaucoup d'éclat à son bal ; depuis longtemps on ne cessait d'en parler ; il semblait vouloir persuader qu'il n'était que pour nous ; il nous y avait solennellement invités. Convenait-il d'accepter ou de ne pas s'y rendre ? L'un et l'autre pouvaient également se soutenir : les infortunes politiques n'imposent pas l'attitude du deuil domestique ; il n'y a nulle inconvenance, il peut même être utile de se mouvoir au milieu de ses géôliers ; on pouvait donc prendre indifféremment l'un ou l'autre parti.

On se décida à y aller ; mais alors quel rôle y tenir : celui de la fierté ou celui de l'adresse ? Le premier parti avait des inconvénients ; dans notre position toute prétention blessée devenait une injure. Le second n'en présentait aucun ; recevoir en homme de bonne compagnie, à qui elles sont dues, et qui y est accoutumé, les moindres politesses ; ne pas s'apercevoir de celles qu'on n'obtiendrait pas, c'était sans doute le mieux. Je suis arrivé très tard au bal, et en suis sorti de bonne heure, très satisfait sous tous les rapports.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 21. – Mercredi 22 novembre 1815.

Ma conduite durant l'île d'Elbe.

L'Empereur, aux questions duquel j'avais répondu souvent sur la ligne de conduite d'un grand nombre de ses ministres, des membres de son conseil, des officiers de sa maison, durant son éloignement à l'île d'Elbe, m'a entrepris à mon tour à ce sujet, me disant : « Mais vous-même, mon cher, qu'avez-vous fait sous le roi ? Que vous est-il arrivé durant tout ce temps ? Allons, un rapport là-dessus, vous savez

que c'est ma manière ; c'est la seule pour bien classer ce que l'on dit et ce que l'on veut apprendre, et puis ce sera un article de plus pour votre Journal. Eh ! ne voyez-vous pas, a-t-il ajouté en riant, que vos biographes n'auront qu'à prendre : ils trouveront tout fait.

« – Sire, le voici mot à mot ; j'ai bien peu à dire. Je commandais, au 31 mars, la dixième légion de Paris, celle du Corps législatif. Nous perdîmes, dans la journée, un assez bon nombre d'hommes. Dans la nuit, j'appris la capitulation ; j'écrivis à celui qui me suivait que je lui remettais ma légion ; qu'à titre de membre du Conseil d'État, j'avais antérieurement eu ordre de me rendre ailleurs ; mais que je n'avais pas voulu quitter ma légion au moment du danger ; que ce qui venait d'arriver changeant les circonstances, j'allais courir à de nouveaux devoirs.

« Au point du jour, je me jetai sur la route de Fontainebleau, au milieu des débris de Marmont et de Mortier. J'étais à pied ; mais je comptais y acheter facilement un cheval. J'éprouvai bientôt que des soldats en retraite ne sont ni justes ni aimables ; mon uniforme de garde national, dans ce moment de désastre, était honni, ma personne maltraitée. Au bout d'une heure de marche, harassé de fatigue et de deux ou trois nuits blanches, n'apercevant autour de moi aucune figure de connaissance, sans apparence de pouvoir me procurer un cheval, je pris le parti de rentrer tristement dans la capitale. } 

« La garde nationale fut commandée pour orner l'entrée triomphale des ennemis ; elle était menacée de fournir un service d'honneur auprès des souverains qui nous avaient vaincus. Je résolus d'être absent de ma demeure ; j'avais mis ma femme et mes enfants en sûreté hors de Paris, une ou deux semaines auparavant, et j'allai demander l'hospitalité pour quelques jours à un ami. Je ne sortis plus

que sous une mauvaise redingote, courant les rues, les cafés, les places publiques, les groupes : j'avais à cœur d'observer les hommes et les choses, et surtout de connaître le véritable esprit du peuple. Que de choses, dans cette situation, dont je fus le témoin !



Les soldats russes à Paris en 1814. Gravure de l'époque.

« Je vis, autour du logement de l'empereur de Russie, des hommes distingués par leur rang et se disant Français, s'évertuer en cent façons au milieu de la multitude, pour l'amener à crier : *Vive Alexandre, notre libérateur.*

« Je vis, Sire, votre statue de la place Vendôme fatiguer, épuiser les efforts de quelques misérables de la lie du peuple, soldés par des gens d'un grand nom.

« Enfin, je vis, à l'un des coins de cette même place Vendôme, devant l'hôtel du commandant de la place, un officier de votre maison, le soir même du premier jour, vouloir débaucher de jeunes conscrits pour un tout autre service que le vôtre, et recevoir d'eux des leçons qui eussent dû le faire rougir, s'il en eût été susceptible.

« Nul doute que ceux dont je parle ici ne prononçassent que je me trouvais en ce moment au milieu de la canaille ; et pourtant je dois à la vérité de dire que du moins ce n'était pas du tout de ce côté que partaient les turpitudes du jour. Leurs actes étaient loin d'y obtenir l'approbation ; ils s'y trouvaient censurés, au contraire, par la droiture, la générosité, les sentiments nobles, descendus sur la place publique. Quels reproches je pourrais faire entendre, si je répétais tout ce qui fut dit à cet égard !

 « Votre Majesté abdiqua ; j'avais refusé ma signature à l'adhésion du Conseil d'État ; je crus alors, je ne sais trop pourquoi, devoir y suppléer par une adhésion additionnelle. Le Moniteur était plein chaque jour de pareilles pièces ; mais la mienne ne mérita pas les honneurs de l'impression.

« Enfin le roi arriva, c'était désormais notre souverain. Un jour fut indiqué par lui pour recevoir ceux qui avaient eu l'honneur d'être présentés à Louis XVI ; j'allai aux Tuileries jouir de cette prérogative. Que ne me dirent-ils pas ces murs, naguère encore si pleins de votre gloire et de votre puissance ! Et pourtant je me présentais sincèrement et de bonne foi ; je n'y voyais pas assez loin pour penser que vous dussiez jamais y reparaître.

« Les députations au roi se multiplièrent à l'infini : une réunion de toute l'ancienne marine eut son jour. Je répondis à celui qui me le transmettait qu'aucun n'avait plus à cœur de se réunir à ses anciens camarades, qu'il ne serait pas parmi eux des vœux plus sincères que les miens ; mais que les emplois que j'avais remplis me plaçaient dans une situation particulière, qui m'imposait la prudence de ne pas me trouver où le zèle d'un président pourrait employer des expressions que je ne pouvais, ni ne devais, ni ne voulais approuver de ma pensée, ni de ma présence.

« Plus tard, en dépit de mon chagrin et de mon dégoût, je voulus pourtant, à la sollicitation d'anciens amis, songer à faire quelque chose : on recomposait le Conseil d'État, beaucoup de membres du dernier me dirent qu'en dépit de mes conjectures récentes sur ce point, rien pourtant n'était plus facile que de s'y faire conserver ; qu'ils y avaient réussi seulement en allant trouver le Chancelier de France. Je ne me sentis pas le courage de dérober à sa Grandeur un seul de ses moments, et je me contentai de lui écrire que j'avais été maître des requêtes au dernier Conseil d'État ; que si ce n'était pas un motif d'exclusion pour faire partie du nouveau, je le priais de me placer sous les yeux du roi comme conseiller d'État. Je ne me ferais pas, disais-je, un titre à ses yeux de onze ans d'émigration, ni de la perte de mon patrimoine dans la cause du roi ; je n'avais fait, dans ce

temps que ce que j'avais cru alors être mon devoir, et que toutes les fois que je m'en étais connu, je les avais remplis fidèlement *jusqu'à leur extinction*. Cette phrase me priva, comme on le pense, même de l'honneur d'une réponse.

« Cependant la nouvelle situation de Paris, la vue des étrangers, les acclamations de tous genres me rendaient trop malheureux, et je suivis, comme un trait de lumière, la pensée d'aller à Londres passer quelque temps auprès d'anciens amis capables de me procurer toutes les consolations dont je pouvais être susceptible : mais il me sembla que je retrouvais à Londres le même spectacle et les mêmes acclamations qui m'avaient mis en fuite de Paris, et c'était vrai. Tout y était fête, réjouissances, spectacles, au sujet de leur triomphe et de notre abaissement.

« Pendant que je m'y trouvais encore, on fit à Paris la nouvelle organisation de la marine ; un de mes anciens camarades, que j'avais perdu de vue depuis longtemps, le *chevalier de Grimaldi*, se trouvait membre du comité de l'organisation nouvelle ; il passa chez moi, dit à ma femme qu'il y était conduit par la surprise de n'avoir pas trouvé mes réclamations ; que la loi me donnait le droit de rentrer dans le corps, ou d'avoir ma retraite avec pension déjà fixée ; qu'elle devait me décider là-dessus, et s'en reposer sur son amitié, bien que le terme touchât à sa fin. Je fus plus sensible à cette marque d'affection qu'à la faveur quelle cherchait à me procurer. Toutefois j'écrivis au comité qu'ayant à cœur de pouvoir porter un habit qui m'était cher, je le priais de me faire accorder le titre de capitaine de vaisseau honoraire ; que quant à la pension, j'y renonçais, ne m'y croyant aucun droit.

« Je revins à Paris ; la divergence des opinions, l'irritation des esprits m'y parurent extrêmes. Depuis, longtemps je m'étais fort retiré du

monde ; je me confinai en ce moment uniquement dans mon ménage, au milieu de ma femme et de mes enfants : jamais je n'avais été meilleur mari ni meilleur père, et peut-être aussi ne fus-je jamais aussi heureux.

« Un jour je lus, au journal des Débats, dans l'extrait d'un ouvrage de M. Alphonse Beauchamp, le nom de quelques gentilshommes réunis le 31 mars sur la place Louis XV, pour provoquer à la royauté ; le mien s'y trouvait ; il était en bonne compagnie, sans doute, mais enfin je ne méritais rien de pareil, et j'avais beaucoup à perdre dans l'estime d'une foule de gens, s'ils avaient pu le croire. J'écrivis donc pour prier de relever cette erreur qui m'attirait des félicitations qui ne m'étaient pas dues. Je m'étais rendu cette démarche impossible, disais-je, quelque attrait d'ailleurs qu'elle eût pu me présenter. Commandant d'une légion de la garde nationale, j'avais contracté des engagements dont aucune affection sur la terre n'aurait pu me déga-

ger, etc., etc. J'envoyai ma lettre au député Chabaud-Latour, que j'aimais beaucoup ; c'était l'un des propriétaires du journal, il ne voulut pas se prêter à sa publication par pure bienveillance ; je l'adressai au rédacteur ; il ne l'inséra pas par différence d'opinion.



David Hume, peint par Ramsay.

« Cependant la disposition des esprits annonçait une catastrophe inévitable et prochaine ; tout faisait présager aux Bourbons le sort des Stuarts. Ma femme et moi nous lisions chaque soir

cette époque fameuse, décrite par Hume²⁸ ; nous l'avions commencée à Charles I^{er}, et Votre Majesté parut avant que nous eussions pu atteindre Jacques II. » (Ici l'Empereur ne put s'empêcher de rire.)

« Ce fut pour nous, continuai-je, un grand sujet de saisissement et d'anxiété que votre marche et votre arrivée. J'étais loin de prévoir l'honorable exil volontaire quelle devait me valoir par la suite, d'autant plus que j'étais alors peu connu de Votre Majesté, et que les circonstances, nées de l'événement même, m'y ont seules conduit. Si j'avais occupé le moindre emploi sous le roi, si même l'on m'eût vu souvent aux Tuileries, ce qui eût été très simple et fort légitime, je n'eusse pas paru de longtemps devant Votre Majesté ; non que je me fusse rien reproché, ou que mes vœux pour vous n'eussent été bien tendres ; mais parce que je n'eusse pas voulu passer pour un meuble de Cour, ou sembler toujours prêt à encenser le pouvoir partout où il se présente : j'eusse attendu de l'emploi, au lieu de me précipiter pour en obtenir. Mais ici je me trouvais tellement libre, tout en moi était en si parfaite harmonie, qu'il me semblait que je faisais partie de ce grand événement. Je courus donc avec ardeur vers le premier regard de Votre Majesté ; je me trouvais des droits à toute sa bienveillance et à toutes ses faveurs. Au retour de Waterloo, les mêmes sentiments et le même zèle m'ont porté, aussitôt et spontanément, auprès de votre personne ; je ne l'ai plus quittée. Et si je ne suivis alors que sa gloire publique, je suivrais aujourd'hui ses qualités personnelles ; et s'il est vrai qu'il m'en a coûté alors quelque sacrifice, je m'en trouve aujourd'hui payé au centuple par le bonheur de pouvoir vous le dire.

« Du reste, il serait difficile de peindre mon extrême dégoût en toutes choses, durant les dix mois de votre absence : le mépris absolu des

28. David Hume (1711-1776), philosophe, historien écossais. Il est l'auteur, entre autres, d'une *Histoire de l'Angleterre* (1754). (JMS)

hommes et des vanités de ce monde, toutes les illusions détruites ; chaque chose me semblait sans couleur ; tout me paraissait fini, ou mériter à peine qu'on y attachât le moindre prix. J'avais reçu la croix de Saint-Louis dans l'émigration ; une ordonnance voulait qu'on la légitimât par un brevet nouveau. Je ne me sentis pas la force d'en faire la demande. Une autre ordonnait qu'on se fit confirmer les titres donnés par Votre Majesté, il me demeura indifférent de compromettre ceux que j'avais reçus sous l'empire. Enfin l'on m'écrivit du ministère de la Marine que mon brevet de capitaine de vaisseau venait d'y arriver, et il y est encore.

« L'absence de Votre Majesté fut pour moi un veuvage dont je n'avais dissimulé à personne ni les regrets ni la douleur ; aussi j'en recueillis le fruit à votre retour, dans le témoignage de ceux qui vous entouraient, et de qui j'étais à peine connu auparavant. Au premier lever de Votre Majesté, celui qui dirigeait par intérim les relations extérieures, sortant d'auprès de vous, me prit dans une embrasure de fenêtre pour me dire de graisser mes bottes, qu'on allait peut-être me faire faire un voyage ; il venait de me proposer, me disait-il, à Votre Majesté, ajoutant qu'il m'avait présenté comme fou ; mais fou d'elle. Je désirai savoir de quel lieu il s'agissait ; c'était ce qu'il ne voulait ni ne pouvait me dire. Je n'en ai jamais su davantage.

« M. *Régnauld de Saint-Jean-d'Angely* me mit sur la liste des commissaires impériaux que Votre Majesté envoyait dans les départements. Je l'assurai que j'étais prêt à tout ; j'observai seulement que *noble et émigré*, il suffisait de ces deux mots prononcés par le premier venu pour m'annuler au besoin en tout temps et en tout lieu. Il trouva mon observation juste, et n'y pensa plus.

« Un sénateur me demanda à Votre Majesté pour la préfecture de Metz, sa ville natale, sollicitant même de moi ce sacrifice, pour trois mois seulement, disait-il, afin de concilier les esprits et mettre les choses en bon train. Enfin *Decrès* et le *Duc de Bassano* me proposèrent pour conseiller d'État, et le troisième jour de son arrivée, Votre Majesté en avait déjà signé le décret. » } 

Fin du tome II.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Cet ouvrage est composé par

Leo'n Co

pour

herodote.net